This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 686,272

Transcribed

SCÈNES DES CAMPS

ET DES

BIVOUACS HONGROIS

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

SCÈNES DES CAMPS

ET DES

BIVOUACS HONGROIS

PENDANT

LA CAMPAGNE DE 1848-1849

EXTRAITS DES MÉMOIRES D'UN OFFICIER AUTRICHIEN, PUBLIÉS EN ANGLAIS ET EN ALLEMAND, ETC., ETC.

PAR

M. PHILARÈTE CHASLES

Professeur au collége de France.

PARIS

EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR

25 — RUE GUÉNÉGAUD — 25

MDCCCLV

L'auteur et l'éditeur de cet ouvrage se réservent tous droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

DB
936
.C48

1352111-190

I

Me voici dans une situation qui plaît à beaucoup de mes contemporains; j'ai des aveux à faire au public.

Depuis que Jean-Jacques Rousseau a mis la chose à la mode, c'est la volupté favorite des grands esprits; on a fait ceci, on n'a pas fait cela, on dit pourquoi, on se commente comme on commente les vieux auteurs; on imprime une édition *variorum* de soi-même; on donne la ponctuation de sa vie et

de ses pensées ; on développe les ouvrages que l'on aurait faits ; on laisse étinceler le génie qu'on aurait pu avoir et les empires ou les démocraties qu'on aurait dû fonder. Tout cela est fort beau et ne me va guère ; je n'ai ni assez de modestie ni assez d'orgueil ; et n'étant pas de l'école de Jean-Jacques Rousseau, dès qu'il me faut ouvrir la moindre échappée de vue au public sur mes intentions et ma vie privée, c'est un véritable chagrin que j'éprouve.

Passons. La honte sera bientôt bue. J'ai donc une faute littéraire à confesser ; non par vertu au moins, ni par remords. Il est charmant de vous railler un peu, et même de vous tromper de temps à autre, pour vous mieux servir, ô bon public, qui prenez sans cesse des cerveaux vides pour des cerveaux sérieux et les pages qui vous ennuient pour des beautés qui vous éclairent ; dupe éternelle et immortelle, qui n'écoutez pas les causeries du philosophe Montaigne de son vivant, et qui vous agenouillez avec respect et en foule devant les favoris

du jour, les La Calprenède ou les Gongora, les Ravius ou les Pradon, peu importe, pourvu que la mode les adopte et que le charlatanisme traîne leur char.

J'ai peu de goût pour ces usurpateurs lettrés d'une gloire éphémère ; j'en ai moins encore pour les écrivains qui se perdent dans la phrase, s'abîment dans la rhétorique et pratiquent leur noble tâche comme un métier. Les plus naïfs, les moins pédantesques, les moins écrivains, ceux qui pendant leur vie passent pour de simples gens d'esprit, comme Montaigne, Swift et même notre Stendhal ; ceux qui causent avec nous et que l'on aborde familièrement, Saint-Simon, Molière, Le Sage, Shakspeare, voilà mes véritables amis ; ce sont ceux de l'humanité.

Charmante et sublime troupe, comme dit le Dante ! Elle abjure la vanité littéraire, foule aux pieds l'orgueil de la science, ne croit pas à la religion de la formule et efface volontairement de ses œuvres la trace laborieuse de l'art. Elle aime la vérité plus qu'elle ne prétend à la gloire.

Nul, parmi ces auteurs que je préfère, les Lafontaine et les Cervantes, n'a poussé aussi loin l'horreur de la rhétorique, et le fanatisme de la vérité que l'auteur de *Robinson-Crusoé*, Daniel de Foë. Cœur sérieux, esprit honnête, exécrant les ambitions et les intrigues contemporaines, c'était pour dire à coup sûr, et avec force aux furieux ou aux barbares qui l'entouraient, ce qu'il avait sur le cœur, qu'il détruisait sa personnalité littéraire, renonçait à la gloriole d'auteur, et devenait tour à tour chevalier, matelot, femme du peuple et quaker. Chose admirable, à mon gré, de fouler aux pieds, par un sentiment d'honnête homme, ce qu'il y a de plus commun, de plus inévitable et de plus puéril, l'amour-propre. Il y gagna le pilori, la haine publique, l'abandon de son fils adoré (1), une mort solitaire et la pauvreté poignante. Protégez-le, aimez sa mémoire, cœurs nobles, âmes d'enfants,

(1) *Voyez* notre DIX-HUITIÈME SIÈCLE EN ANGLETERRE, t. II, Daniel de Foë.

âmes honnêtes, qui que vous soyez, amis de la dignité et de la pureté humaine!

J'ai lu et relu avec bonheur ces livres singuliers, récits et histoires, romans et voyages, à peu près vingt-cinq volumes, *Moll-Fauders*, la *Belle Roxane*, *Jacques l'aventurier*, contes ingénus, écrits sans aucun style, volontairement simples et presque grossiers, œuvres qui ont réformé les idées, adouci la barbarie, humanisé les esprits des classes inférieures en Angleterre, entre 1690 et 1750. Telle était l'apparente vulgarité, la réalité saisissante de ces récits, que le monde a été longtemps dupe de leur bonhomie.

Les médecins ont cité l'*Histoire de la peste* comme une autorité incontestable. De Foë a écrit les *Mémoires d'un Cavalier* sans avoir enfourché un cheval; l'historien Schlosser, que dis-je? Walter Scot, on cru de bonne foi à ce Cavalier anglo-allemand. De Foë a fait crier dans les rues un placard magnifique, un « canard » merveilleux intitulé : *Confession de madame Leveau au lit de mort*, cette

pauvre *madame Leveau* n'a jamais vécu. De Foë a écrit un *Voyage autour du Monde* sans quitter le coin de son feu. Politiques, diplomates, historiens, savants, archéologues y ont été pris. En attendant l'œuvre morale s'accomplissait. *Robinson Crusoé*, les *Aventures de Jacques le capitaine de cavalerie* contribuaient à donner aux esprits populaires une vigueur nouvelle d'honnête audace, et une grande foi dans la dignité de la force humaine.

Comment transporter en France, dans le pays le plus social, le plus aimable, le plus attaché aux convenances officielles et à l'étiquette admise, cette mission et cette œuvre si bien accomplis par Daniel de Foë. Je m'étais souvent proposé ce problème. Vers la fin de 1846, quand la France commença, comme le dit M. de Lamartine, à « s'ennuyer » du repos, elle s'éprit tout à coup d'une vive passion pour les caprices et les aventures de l'imagination. De toutes parts la fiction déborda. Ce ne furent que contes, histoires, récits, romans, caprices, anecdotes, épopées domestiques et dra-

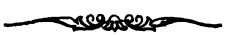
matiques, en dix, en vingt, en trente, en cinquante volumes.

Bien, m'écriai-je, le moment est venu. Essayons un peu de cet honnête mensonge et de cette bonhomie familière, qui permettent d'être utile et véridique sans pédantisme doctrinal. Inventons un personnage à la de Foë, pas plus original qu'il ne convient, un homme de la vie ordinaire, qui puisse voyager à travers le monde et avertir mes contemporains, trop occupés de leurs passions et de leurs intérêts, du vrai mouvement de la civilisation. Que de bonnes leçons je pourrai ainsi donner en ne blessant personne et sans jouer le docteur !

Alors sortit de mon cerveau un brave capitaine, armé de pied en cap, prêt à de longues courses ; je l'appelai le capitaine Tolmer ; le journal des *Débats* lui donna des lettres de marque ; et cet honorable marin se mit à voyager pour mon compte en Australie, aux Antilles, aux îles Marquises, puis enfin, avec un courage inexprimable, dans toute l'Amérique. Bon capitaine ! Que de voyages ! Au

moyen de cinq ou six cents volumes modernes qu'il feuilleta, déchiqueta, effondra et réduisit en poussière, il visita le Canada, les Algonquins, le Texas, les Peaux-Rouges et le Capitole ; chemin faisant, il avait dit quelques bonnes vérités aux gens, ce qui, après tout, est un fort grand plaisir.

Ce crime innocent eut assez de succès et me mit en goût de continuer. Bientôt les événements se précipitèrent et ce grand « ennui » de l'Europe occidentale, du sein duquel était éclose la moisson de fictions éclatantes, bizarres, morales, immorales, saugrenues, extravagantes et ingénieuses qui offriront à l'avenir une si curieuse bibliothèque, fit explosion de tous côtés.



II

« Ne vous y trompez pas, écrivait M. de Metter-
» nich, plusieurs années avant 1848 ; tout semble
» tranquille, mais la tranquillité de l'Europe n'est
» qu'une trêve. Les diverses puissances de l'Europe,
» quelque solides qu'elles paraissent, sont égale-
» ment minées par l'esprit révolutionnaire (1). » A
la même époque, certain Grandisson politique,
abordant le duc de Wellington au Parc, lui disait

(1) *Mémoires de M. d'Haussonville*, tome I, page 80.

en se frottant les mains : « Les choses vont parfai-
» tement bien : le radicalisme a reçu le coup de la
» mort. — Vous croyez? » répondit seulement le vieux duc en enfonçant son chapeau. (*You think so. — Do you?*)

Rien n'était fini, mais tout dormait.

C'était surtout dans les régions danubiennes, entre les bourbiers de la Theiss et la longue chaîne des Karpathes, que ce sommeil paraissait profond ; quelques tentatives de résurrection littéraire, essayées avec persistance en Hongrie par les Madgyars, plus faiblement en Bohême par les Tchèques, ressemblaient à ces rêves puérils qui troublent le sommeil en l'amusant.

Paris se chargea de prouver que M. de Metternich et le duc de Wellington avaient vu juste, et que la carrière des révolutions n'était pas fermée. Au souffle de 1848 et au bruit de l'émeute parisienne, les nationalités que les vieilles invasions avaient laissées comme des épaves sur le sol de la Germanie et de la Transylvanie reparurent tout à

coup. Non-seulement les Madgyars, enfants de l'Orient, mais les Tchèques bohêmes, les Romains moldaves, les Croates slaves levèrent la tête. L'insurrection et la lutte n'avaient certes ni pour les uns ni pour les autres aucun sens métaphysique ni esthétique ; chacun espérait l'indépendance; c'est-à-dire la domination de sa propre race: Voilà le mot de la querelle.

C'est ce que je crus deviner aux premiers coups de canon qui éveillèrent les échos de l'Europe occidentale. Mais la question me parut bonne à étudier de plus près. Je fis donc venir d'Allemagne et d'Angleterre les livres nouveaux qui traitaient de ces événements et de ces matières; ils étaient nombreux, souvent confus et contradictoires, mais pleins d'intérêt pour qui aime à savoir comment va le monde, et de quelle façon se déroulent les destinées humaines.

Un volume suffirait à peine pour indiquer seulement par leurs titres (1) et caractériser en quelques

(1) *Mémoires d'une dame hongroise*, par Thérèse Pulszky, en

mots les principaux ouvrages écrits dans toutes les langues de l'Europe par les acteurs de la lutte, par des hommes encore chauds de leurs combats et à peine échappés à la faux populaire ou à la hache du bourreau. Chacun d'eux expliquait à sa manière les secrets motifs et les complications inconnues de l'un des plus étranges épisodes de notre histoire moderne.

Quiconque écrira l'histoire du demi-siècle qui vient de finir aura besoin de consulter ces documents pour débrouiller l'étrange écheveau de cette époque. Quelle confusion inouïe d'assertions contraires! Quelle diversité de documents contemporains. La vérité heurtant partout le mensonge et rencontrant

anglais. (Londres, 2 vol. Coburn.) — *Souvenirs de la Guerre de l'Indépendance*, par le général Klapka, traduits par Otto Wenckstern, en anglais. (Londres, 2 vol. Gilpin.) — *La Révolution hongroise*, en anglais. (New-York. Putnam.)—*Esquisses de la Guerre civile en Hongrie*, par un officier autrichien au service du ban de Croatie, en allemand. (Vienne, 3e édition, et en anglais, 4e édition.) — *Poésies hongroises*, par le comte Mailath, en allemand. (Stuttgardt.) — *Manuel de Poésie madgyare*, par Schedel, en allemand, (Pesth et Vienne.)

en route la demi vérité. Il y a là des généraux Madgyars qui ne sont pas d'accord entr'eux, des ministres qui s'attaquent mutuellement ou se défendent contre l'imputation de l'adversaire, des femmes, des vieillards, des Irlandais engagés au service de Kossuth et des adolescents qui racontent leurs aventures.

Partout le jeu du hasard, les entreprises désespérées, la singularité des faits romanesques.

Le général Guyon, Irlandais de naissance, engagé au service des Madgyars, veut-il communiquer avec Comorn et pénétrer dans la forteresse cernée par l'ennemi. Voici comment il s'y prend.

Kossuth lui avait donné l'ordre de se rendre à son poste du mieux qu'il pourrait. Il part, et un beau jour en effet on le vit tomber du ciel dans la citadelle, sans que les Autrichiens se fussent doutés de son passage. Avait-il, comme les journaux allemands l'affirmèrent, franchi les obstacles le sabre au poing, suivi d'une douzaine de hussards ?

Non, mais on avait vu s'arrêter dans tous les

villages qui séparent Debrezin de Cumorh un pauvre juif en haillons, cheveux mal peignés, colportant sa petite provision de cirage, de fil et d'aiguilles, d'allumettes chimiques et de jouets d'enfants. Usant du droit, acquis aux juifs de ces contrées, de parcourir d'un bout à l'autre le pays, forêts et collines, plaines et villages, il se laisse insulter, on lui tire la barbe, les enfants lui jettent des pierres, des Croates ivres lui volent son cirage pour en noircir les pieds de saint Népomucène, une grande statue blanche debout entre deux peupliers. Un curé le recueille enfin dans son presbytère. Il sort le lendemain matin pour recommencer son pèlerinage à travers les champs et les bois. Arrivé à sa destination, et rejetant son costume d'emprunt pour redevenir Guyon de Gey, baron de Pampelune, il se montre aux soldats Hongrois qui l'attendent dans la forteresse.

En face de ces documents presque fantastiques, se plaçaient en guise d'antidote ou de contrepoids, les récits viennois, la plupart dénués de verve, de

couleur et de caractère: A l'exception du livre d'Auerbach, qui offre le tableau piquant de l'insurrection se disciplinant elle-même, de l'*Aula*, du grand conseil et des mouvements de la bourgeoisie, les livres qui rendent compte de l'état de Vienne sont peu amusants:

J'eus le courage de feuilleter les rapports officiels (*officielle stenographische Berichte*) de l'Assemblée qui siégeait à Vienne; le journal, détaillé jusqu'à la minutie, de W. G. Dunder, lieutenant de la garde nationale de Vienne (*Denkschrifter uber die Wiener Révolution*); et enfin les deux factums publiés par le comte Hartig et le baron de Pillersdorff pour leur justification personnelle; le premier sous un titre ultra allemand Genèse de la Révolution (*Genesis der Revolution in Œsterreich, Leipzig*); le second sous celui de *Mouvement politique de l'Autriche en* 1848 *et* 1849. Le comte Hartig avait fait partie du conseil des ministres réuni après le départ du prince de Metternich. Son livre est un long remords du passé. M. de Pillersdorff, connu pour ses opinions

libérales et choisi comme planche de salut au milieu de la tempête populaire, joua le rôle triste et singulier d'un Necker allemand, auquel chaque parti demandait tout et qui ne pouvait ni remplir aucune promesse, ni prévenir aucun danger, ni réaliser aucun progrès. On voit dans ces ouvrages à quel point l'autorité était hors d'état de se défendre contre la double tempête. Assaillie par ces diverses races qui se réveillaient à la fois et par l'enthousiasme des étudiants philosophes, elle ne trouvait en elle-même aucune force. En outre, d'après les confessions du comte Hartig et du baron de Pillersdorff, l'ennemi était dans la place. Ministres et bureaux partageaient quelques-unes des opinions qui devaient renverser le trône.

Le libéralisme était plus vivant dans les salons de Vienne, et même dans les bureaux ministériels que dans les assemblées hongroises, auxquelles assistaient des nobles exempts de dîmes et d'impôts, fiers de leurs ancêtres, et dont le vrai but, la passion ardente, étaient de reconquérir la nationalité mad-

gyare. Pendant que le magnat de Pesth aspirait à la reconstitution de la vieille Hongrie féodale, le fonctionnaire viennois rêvait constitution et liberté.

Il semblerait que l'Autriche ne fut, après tout, qu'une bureaucratie. « Les ministres, que la vo-
» lonté souveraine et l'opinion populaire pressaient
» des deux côtés, se trouvaient (dit l'un de ces
» écrivains) moins puissants que leurs bureaux;
» l'autorité, que les supérieurs n'osaient pas exer-
» cer, était retombée aux mains inférieures, et ces
» mains étaient presque républicaines. »

Un phénomène analogue s'était manifesté en France de 1780 à 1789. La révolution y avait couvé dans le boudoir des duchesses; elle s'était cachée sous la robe de chambre de M. de Malesherbes. Le duc d'Aiguillon, le duc de Choiseul, le prince d'Hénin, le maréchal de Luxembourg, le maréchal de Coigny, le duc de Lauraguais, les amis de Jean-Jacques, les protecteurs de Voltaire, les commensaux de Raynal, les hôtes de M. l'abbé Barthélemy

avaient fabriqué la révolution de leurs mains féodales et à leur insu ; les humains savent-ils jamais ce qu'ils font ?

La vraie peinture des idées et des mœurs révolutionnaires à Vienne, je la trouvai dans le spirituel récit d'Auerbach, intitulé bizarrement *De Latour à Windchgrœtz*. Quant aux mœurs et aux détails du caractère hongrois, le livre de Schlesinger et celui de madame Pulszky (*Mémoires d'une dame hongroise*) me les fournirent. Chez l'héroïne madgyare, un peu de simplicité féminine nous eût charmé ; c'est ce qu'on aime dans les mémoires de madame Hutchinson et de madame Roland.

Nous nous contentons de rappeler *les Aventures et anecdotes de l'armée orientale d'Autriche*, par M. Warren-Tyndale. Au point de vue du madgyarisme, le général Klapka et le colonel Pragay méritent surtout d'être consultés, ainsi que Max Schlesinger, dont le livre contient plus de détails de mœurs que les précédents. Schlesinger écrit bien et fait connaître mieux que personne les *Goulaïases* et

les *Tchikos;* seulement il est auteur et dissertateur plutôt que peintre.

On sait quelle part le général Klapka a prise à la guerre de Hongrie. C'est lui surtout qu'il faut lire pour se faire une idée technique des marches, des contre-marches, de tout le mouvement matériel de la guerre. Il est modeste, modéré, raisonnable, plein de patriotisme, de bon goût et de bonne foi; sans amertume contre Gœrgey, sans jalousie contre Kossuth.

L'ouvrage du colonel Pragay, publié à New-York sans nom d'auteur, présente les faits d'une manière plus suivie et plus intéressante que le livre du général Klapka; on regrette de ne pas remarquer dans le récit du colonel la douce modération et le calme élevé de son chef. Ses colères, ses rancunes et ses récriminations sont exprimées avec une extrême violence, et dépassent souvent le but qu'il se propose.

Les plus ardents défenseurs de la cause madgyare lavent Gœrgey de l'imputation de trahison positive

et de vénalité. Le comte Pulszky, Max Schlesinger, le général Klapka, le colonel Pragay s'accordent en certains points. « Gœrgey, dit le général Klapka, » était un soldat véritable. Spartiate par l'éduca- » tion, stoïque, cynique même de caractère et d'ha- » bitudes, étranger à l'idéal, ne croyant qu'à la » réalité ; âpre, détestant les formules, il abhorre » la rhétorique et l'emphase de la littérature révo- » lutionnaire. » D'une volonté de fer et haïssant de toute son âme les Autrichiens, comme oppresseurs et ennemis héréditaires de sa race, Gœrgey, s'il faut en croire tous les Mémoires contemporains, se serait détaché de Kossuth par aversion personnelle et antipathie de caractère. Ce comité qui l'avait nommé, ces gens de plume qui contrôlaient ses actions lui étaient en horreur ; il avait surtout de la répulsion pour le prophète, l'illuminé, le poëte Kossuth. Cette tête inspirée, ce regard enthousiaste, cette éloquence émue et magnétique, ces paroles de flamme qui couraient à travers les masses et y vibraient si puissamment, étaient autant d'éléments

hostiles à Gœrgey. Le mystérieux pouvoir de Kossuth passait auprès de Gœrgey pour un insupportable charlatanisme.

Je voyais, dans tous ces mémoires, le même génie fougueux, la même indépendance personnelle, le même esprit d'indiscipline, précipitant les uns sur les autres les groupes ennemis des Slovaques, des Madgyars, des Tchèques, et opposant dans les conseils de la nouvelle république la faconde des avocats à l'épée des généraux : Bem à Dembinski, Kossuth à Gœrgey. Partout énergie, résolution, héroïsme, point d'unité, nulle discipline. Partout des faits étranges, des aventures romanesques, des hasards singuliers, des audaces extraordinaires ; une dépense infinie de ruses, de témérités et de ressources.

Mais les scènes les plus bizarres ne sont pas celles que rapportent les écrivains pittoresques ou qui affectent le pittoresque. Des fragments de lettres particulières, des articles de journaux improvisés, me renseignèrent bien mieux à cet égard. Je ren-

contrai surtout le petit volume, mal écrit en allemand, mal traduit en anglais, d'un certain officier au service de Jellachich qui m'intéressa puissamment : un soldat, ne prétendant ni à la philosophie, ni à la beauté des développements littéraires, manquant d'exactitude quant aux faits, aux dates et aux noms. Mais que d'aventures intéressantes il racontait ! les singulières scènes ; et surtout les notables enseignements sur le mouvement des races, sur les causes des révolutions, sur les diversités des esprits et des langages, sur la fausseté de beaucoup de théories.

J'aurais vainement cherché un meilleur personnage, un centre plus apte à réunir autour de lui et à s'assimiler les faits curieux et dramatiques, dont les documents que j'ai cités m'offraient la moisson. Je gardai soigneusement les dates et respectai les événements de son journal. Seulement, comme Autrichien et Tyrolien, il maltraitait de paroles les Italiens et les Italiennes ; avait peu d'enthousiasme pour les Madgyars, et imputait de très-mauvaises

actions à Kossuth et aux siens. Je crus d'assez bon goût de rendre justice aux vaincus et de faire valoir, tout en expliquant l'impuissance radicale de la cause, l'héroïque et douloureuse grandeur de la race. Je mis donc en relief toutes ces parties curieuses, restées dans l'ombre ; je cherchai partout les détails de mœurs qui manquaient à l'original ; Eotvos et madame Pulszky me fournirent de ravissants portraits de femmes hongroises. Un Anglais, M. Paget, me donna le paysage, l'explication, les détails, le costume, toute la partie vivante qui manquait au récit ; enfin je me permis de temps à autre de commenter mon auteur, dont je respectai d'ailleurs religieusement les aventures.

Voilà une bien longue introduction pour un petit volume, mais je ne veux être accusé ni de plagiat ni d'inexactitude ; il était bon que personne ne se trompât sur le but de ce travail et sur les documents consultés par l'auteur.

C'est un point de vue entr'ouvert sur le roman de l'histoire dans la civilisation présente.

Comme on étudie fort peu l'étranger dans notre pays (vieille faute dont il serait temps de se corriger), j'ai placé à la suite, comme appendice, un abrégé de l'histoire de ce malheureux et noble pays, destiné à éclairer quelques-unes des parties du récit qui pourraient rester obscures pour la majorité des lecteurs.

SCÈNES

DE LA

GUERRE DE HONGRIE

CHAPITRE I

La guerre en Italie. — Portraits de Bem, Kossuth et Jellachich. Un bivouac dans les Karpathes.

Comme je viens de prendre part, au sein de l'Europe civilisée, à la guerre la plus sauvage et la plus romanesque du monde, et que sans doute de tels faits ne seront reproduits par personne, je me plais à les écrire. Je m'acquitterai de cette tâche, non pas en homme de plume, mais en homme de guerre, avec le plus de simplicité possible. On pardonnera les fautes de l'auteur.

Je n'ai pas, je dois en prévenir le lecteur, la moindre intention politique. Qui pourrait s'étonner des longues et trop justes colères des Italiens contre leurs maîtres, et de l'insurrection héroïque des Hongrois? Ce n'est pas à moi de dire comment s'est détraquée la machine artificielle et incohérente de la grande monarchie d'Autriche, composée de fragments réunis ou plutôt juxtaposés avec une habileté longtemps victorieuse. Mes impressions toutes personnelles au milieu de cette vie d'aventures sont tout ce que je promets.

J'appartiens à une famille ancienne du Tyrol. Je n'aurais probablement pas pris de service dans l'armée autrichienne et combattu sous Jellachich sans un événement de famille qui me couvrant de ridicule dans mon pays et parmi mes camarades, me contraignit à m'exiler. Un certain italien des environs de Rome, arrivé depuis un mois dans le pays paria qu'il enlèverait ma fiancée et tromperait ma sœur. Le drôle y réussit. On se moqua de moi. Je n'aurais pas abandonné volontiers mes montagnes du Tyrol, si cette aventure semi-romanesque

ne m'en avait chassé. Ma haine contre les italiens était vive. On m'enrôla pour l'Italie et je partis. La malveillance que les italiens nous témoignaient n'était pas de nature à changer mes sentiments qui ne firent que s'accroître. Il est certain que parmi les envahisseurs et les maîtres de l'Italie je ne fus pas des plus doux. J'étais excusable à certains égards.

La guerre en Italie et surtout la garnison en Italie pour un allemand qui a du cœur, sont d'insupportables supplices. Entendre répéter sans cesse autour de soi : Meurent les Allemands ! à bas les Tudesques ! et voir les plus jolies femmes vous cracher au nez quand elles passent, en vérité, ce n'est pas la peine d'être soldat. Pour moi, après un mois de séjour j'en avais assez. *Morte ai Tedeschi !* Ce cri retentissait encore à nos oreilles et nous échappions au terrible massacre de Milan quand il nous fallut quitter l'Italie. Si les Italiens nous détestaient, nous le leur rendions bien assurément. La vieille rage d'Arminius contre Rome n'était pas éteinte ; nous ne trouvions dans le

pays de secours d'aucune espèce; les femmes surtout nous accablaient non-seulement de mauvais procédés et de tortures, mais de leur mépris. A Peschiera, où je fus enfermé, la faim, les maladies et la fatigue nous décimèrent. Il fallut manger de la chair de cheval, des chats, des grenouilles et jusqu'à des souris. Ces tristes festins avaient pour accompagnement musical l'éclat des bombes qui crevaient en l'air et tuaient beaucoup de nos camarades. D'ailleurs le feu d'artifice était admirable, et il n'y avait vraiment rien à dire quant à la magnificence du spectacle. Mais quand nous sortîmes de là, à quoi étions-nous réduits? Quelles barbes, quelles chevelures, et surtout quels visages sillonnés par la faim et par la souffrance! C'était épouvantable! pas un seul pantalon entier! les uns avaient déchiré leurs havresacs pour en faire des sandales et remplacer leurs bottes absentes; les autres, n'ayant pas même cette ressource, avaient enveloppé leurs pieds saignants avec des cordes, des lisières et du vieux linge. Les femmes italiennes ouvraient leurs fenêtres pour nous re-

garder en raillant; et de temps à autre quelque projectile lancé par une main cachée nous annonçait une malveillance plus hostile encore; il fallait voir sur les visages tudesques la résignation furieuse sous l'outrage qu'on ne pouvait ni repousser ni venger, la colère sourde, le sourcil froncé, ombragé de sourcils blonds et épais, et l'effort violent pour conserver l'impassibilité militaire au milieu de toutes les souffrances et dans les étreintes d'une rage concentrée.

Je faisais assez triste figure dans cette parade mélancolique qui précéda notre départ définitif. Mon pantalon et mes bottes étaient entiers, chose rare parmi nous, et mon nez aquilin dépouillé de toute espèce de chair, était devenu semblable à la lame de couteau la mieux aiguisée; je n'avais que la peau sur les os, et mon cheval ne pouvait plus me porter, attendu qu'il avait servi à me nourrir. Comme on n'est pas officier pour rien, et qu'il se mêle toujours à l'état militaire un peu de fatuité et de coquetterie, je me redressais encore sous mon pauvre uniforme en lambeaux, et je

tâchais surtout de faire bonne contenance au passage d'un carrosse qui contenait une des beautés célèbres du pays ; c'était une personne titrée et jeune encore, quoique veuve, que j'avais remarquée à Vienne ou à Milan, aux bals où elle brillait. J'eus la mauvaise idée d'accueillir son passage par un salut et un sourire ; et ce qui est parfaitement caractéristique de la haine que nous inspirions aux nationaux, cette jolie figure, au lieu de reconnaître convenablement ma politesse, me fit la plus horrible grimace du monde, et je crois, soit dit en passant, qu'on me tira la langue.

J'étais si dégoûté de ce service italien et de ces opprobres accumulés dont nous ne pouvions pas même repousser l'infamie ou laver l'offense, que je demandai la permission de passer sous les ordres de Jellachich, et de servir sur la frontière au milieu de ces hordes barbares dont toute l'Europe a entendu parler et que personne ne connaît bien. Ce sont mes aventures parmi les Esclavons, les Madgyars, les Seresses, les Croates, que je veux

raconter. Personne autant que moi n'est à même de donner des renseignements vrais sur cette guerre extraordinaire qui fit suite à la guerre d'Italie et compléta l'étrangeté de l'année 1848. On avait cru la guerre moderne désormais réduite à l'état de science ; les combats de Walter-Scott avaient passé pour d'agréables chimères. Voici que tout à coup ces combats renaissent sous leur forme la plus pittoresque, avec leurs incidents les plus variés et les plus étranges. Le moyen âge reparaît, et sous quelle forme ? Sous son costume oriental, dans sa bizarrerie sauvage.

J'ai pris part aux plus extraordinaires de ces mouvements, le souvenir ne doit pas en être perdu ; et l'on retrouvera dans les pages que je trace les vestiges vivants de ces pays à peine visités et l'un des plus curieux épisodes de l'histoire moderne.

Il est certain que toute une partie intégrante et importante de l'esprit insurrectionnel qui s'est manifesté entre 1848 et 1850 était simplement le besoin de mouvement et l'ardeur refoulée.

M. de Lamartine avait bien raison, l'Europe s'ennuyait. Je ne sais trop si cela fait grand honneur à l'Europe. Mais certes un retour violent à la barbarie et à ses jouissances s'est fait sentir comme une fièvre. Les hommes apprendront-ils enfin que les arrangements artificiels et sociaux sont faibles par eux-mêmes, qu'il faut bien peu de chose pour les détruire, et qu'il y a dans l'homme un ressort puissant qui tend toujours à le ramener vers la vie sauvage? L'Europe s'ennuyait, elle s'est désennuyée. Dieu sait comment.

Je m'arrêtai à Trieste pendant un mois pour me refaire, et de là, passant par Fiume, je me dirigeai sur la frontière de la Croatie, où je trouvai Jellachich qui inspectait un corps de troupes. Les trois hommes les plus remarquables de la dernière guerre sont assurément Bem, Kossuth et Jellachich. Bem est plus spirituel, plus ingénieux; c'est un homme de ressources, un héros dans le genre de Dumouriez, l'un de ces généraux d'aventures qui ne sont pas rares dans les temps de révolutions. Je ne m'étonnerais pas qu'il se fût fait

musulman; il est assez insouciant pour se faire bonze ; personne n'a plus de saillies, de grâce, de vivacité et d'audace. Kossuth est un organisateur enthousiaste. C'est du côté mystique qu'il penche et vers l'adoration du passé qu'il faiblit. La liberté féodale qu'il rêve ne s'accorde en rien avec les possibilités du présent, encore moins avec les chances de l'avenir. Reconstituer la nationalité hongroise, c'est ressusciter le patriarchat oriental, la puissance souveraine du père de famille et du chef de clan ; je ne sais trop par quel procédé on arriverait à fondre la constitutionnalité moderne dans le patriarcat arabe ou tartare. Kossuth, très-habile dans ses moyens, n'est pas pratique dans ses vues définitives ; âme noble d'ailleurs, esprit élevé, activité redoutable.

Jellachich me semble le plus applicable de ces trois hommes. L'élévation de son front couronné de cheveux noirs très-fins et lustrés, l'éclat adouci de ses yeux d'un brun pâle et singulièrement expressifs, le calme habituel de ses traits, sa physionomie attentive et fine, révèlent le diplomate au

moins autant que l'homme de guerre. Le Ban de Croatie, au lieu d'être un barbare, comme on l'a dit, a bien plutôt de la subtilité et de la finesse. Personne ne connaît mieux les hommes et ne sait les diriger plus habilement. Il n'était encore que capitaine quand il abolit la dégradante habitude des punitions corporelles, et défendit que l'on usât dans son corps de ce moyen odieux : aussi est-il en général fort aimé.

Ce n'est ni la sévérité ni la rudesse qui constituent sa force, mais une sorte de grâce insinuante qui, surtout chez les peuples à demi sauvages, exerce une influence irrésistible : tels furent Abd-el-Kader, Mahomet et beaucoup d'autres hommes remarquables. On lui attribue de l'ambition ; et je le croirais volontiers; courtisan habile, il captivera aussi aisément les rois que les peuples et fera son chemin dans une démocratie comme dans une monarchie.

Le Ban Jellachich parle cinq langues, la seule qu'il possède à fond est l'allemand. De très-bonne heure, étant colonel, il signala la fermeté et la fi-

nesse de son caractère par un trait tout à fait remarquable. Un feld-maréchal de la vieille école devait inspecter son régiment ; et selon l'habitude de ces soudards qui ne connaissent guère les lois de l'humanité, il jugea bon de s'installer dans une auberge et au lieu de commencer l'inspection de laisser les soldats se morfondre en attendant. C'était l'hiver, il gelait très-fort. Les libations du feld-maréchal se prolongèrent ; Jellachich attendit une heure entière, puis, au lieu de laisser ses hommes se geler ou se pétrifier, il donna l'ordre de rompre les rangs, et rédigea son rapport contre le feld-maréchal, son supérieur ; action hardie, inouïe sous un gouvernement despotique, et qui lui valut le dévouement le plus complet de la part de ses soldats.

Je fus charmé de Jellachich, qui me reçut très-bien et qui me chargea de commander une troupe de Seresses et de hussards croates, formant un corps d'avant-garde et d'observation sur la frontière militaire de la Hongrie. C'était un service pénible, assez dangereux, et qui me plaisait,

Je n'ai point à dire de mal de la civilisation, mais certes je ne voudrais pas échanger contre des jours tranquilles et passés dans les salons de Vienne ou de Londres, ceux que j'ai passés à la tête de mes *manteaux rouges*.

Ce qu'on appelle la frontière militaire de la Hongrie forme une ligne d'environ trois cent cinquante lieues de long, sur vingt ou soixante de large, commençant aux bouches du Cattaro et finissant au fleuve Moldau; la partie orientale de cette ligne appartient à la Transylvanie ; habitée par les Szeklers, Hongrois ou Madgyars pour la plus grande partie, ses habitants se sont soulevés presque tous en faveur de l'insurrection. Au centre s'étendent les terrains marécageux du Danube et de la Saave, habités par les Valaques illyriens ; à l'occident s'élèvent les pics sauvages d'Ogoulin, qui vont baigner leurs racines dans la mer Adriatique, et dont les indigènes sont peut-être de toute l'Europe les hommes les plus terribles à la guerre et les plus capables d'en supporter les fatigues et les privations. Ce sont ces brigands-là que

l'on m'a donné à commander, et je dois convenir que de ma vie je n'ai connu de plus aimables gens et de meilleurs bandits que mes manteaux rouges. Rien de moins semblable aux philosophes de Berlin et aux abbés de Venise ; cette race d'hommes n'est ni très-polie ni très-savante ; mais c'est plein de sang-froid, de fermeté, de dévouement, c'est beau comme un animal sauvage doué de générosité, d'intelligence et de bravoure. Que l'on pardonne cet aveu à mon sang tyrolien. Auprès de mes Seresses, ce sont les Italiens qui me semblent barbares ; mes Seresses ne mendient pas et ne tuent point par derrière. Ils jouent très-bien de l'épée et très-mal du stylet, et pour porter moins de chapelets, ils n'en sont pas moins religieux. L'industrie, l'activité, la frugalité sont des vertus pratiquées dans tous les villages de la frontière ; là règnent des mœurs patriarcales souvent admirables de simplicité et de poésie. J'avoue que les Seresses tuent l'ennemi ou expédient le voleur comme on tue une mouche ; mais je les estime fort, et je me charge, quand on voudra, de donner

la chasse à un millier de lazzaroni avec une centaine de Seresses.

On les appelle les « manteaux rouges, » parce qu'ils portent un grand manteau de laine très-épaisse doublé et frangé de rouge, attaché au cou par une double corde, et dont le chaperon se rabat sur la tête quand il fait mauvais temps. C'est dans cet étrange équipement et sous le nom de Pandours que les Seresses ont gagné leur méchante réputation pendant la guerre de sept ans. Je suis persuadé qu'ils valent mieux que leur réputation. Ils ne sont pas plus voleurs que d'autres, mais ils font aux voleurs une guerre incessante; guerroyant à cheval et à pied, dirigeant à travers les rochers leurs petits chevaux, dont le pied sûr ne bronche jamais, ou gravissant les pics les plus élevés avec la légèreté d'un chamois, ils n'ont pas leurs pareils pour la guerre d'escarmouches. A voir le Seresse, il semble tout muscles et tout nerfs; une goutte d'eau-de-vie de prunes (*sklikòvitz*) et un morceau de pain de seigle ou même de son lui suffisent. Il dort dans la neige, fait les plus

longues marches au grand soleil, abat d'un coup de mousquet, à quatre-vingts pas, la cheminée de la pipe que fume son camarade, a l'ouïe fine et les organes déliés comme un sauvage et ne manque ni de reconnaissance ni de cœur. Seulement, pour l'ennemi ou le voleur, il n'a pas de pitié ; il le tue du plus grand sang-froid, comme on tuerait un lièvre. Sous de mauvais officiers c'est un soldat beaucoup trop indépendant ; quand il aime ses chefs, il est sans égal.

Voilà quelle était ma troupe, composée d'ailleurs de hussards croates et de cavaliers ottochans ; bien différente, on le voit, de la garde nationale de Vienne et des jolis soldats de Florence ou de Milan. Eh bien ! je l'aimais tendrement mon soldat, surtout le terrible Seresse, avec son grand bonnet de fourrure brune par-dessus une chevelure hérissée et touffue comme celle de l'ours des bois, avec son grand fusil turc enrichi d'or et d'argent, sans doute quelque trophée de la famille, quelquefois à rouet et à mèche, bien rarement à percussion ; avec son manteau rouge et grisâtre d'où sort une figure

tannée ; avec ses grands pantalons à la cosaque, assez peu propres, rattachés sur le cou-de-pied, et ses sandales retenues par des boucles. Des passementeries rouges servent de bordure au collet du manteau, et un fourreau rouge plongé dans une écharpe de même couleur contient le handjar turc de dimensions énormes et à la lame effilée. D'un côté il porte le fusil suspendu à une courroie, d'un autre la bandouillère noire soutenant la cartouchière ornée de têtes de clous jaunes. C'est ainsi qu'il se montre ; il est vrai que, comparativement aux autres soldats de la frontière, il fait bonne figure. Ceux-là n'ont d'uniforme d'aucune espèce, et leur tenue fort peu guerrière, leurs vieux gatjès, pantalons en lambeaux, faisaient pitié à voir, surtout à leur retour d'Italie.

Il n'y a rien en Europe qui ressemble à ces régiments de la frontière hongroise ; Szeklers, Lickans, Ottochans, dont le costume comme la physionomie est pittoresque au dernier point, et barbare à faire envie à Walter Scott. Imaginez des nez aigus et recourbés comme le bec du vautour, des traits

effilés et osseux, de longues moustaches pendantes sur les épaules, des hommes de six pieds de haut, maigres comme Don Quichotte et braves comme lui, accoutrés de la façon la plus disparate et la plus étrange. Ce fut dans la petite ville d'Agram, capitale de la Croatie et résidence du Ban Jellachich, que je fis connaissance avec eux et que je passai la revue de ces braves sauvages. Puis, ayant complété mon équipement, je partis avec eux, et nous nous engageâmes dans les montagnes, nous dirigeant vers la Styrie. De ce côté là tout est esclavon et les Madgyars y ont le dessous.

Nos bivouacs me plaisaient assez : le ciel pour tente, pour couche le rocher, et pour rideaux les plis rouges du soleil couchant. A la nuit tombante, nous faisions halte ; des patrouilles se répandaient dans toutes les directions. « Tout est tranquille ! » Dès que ces mots avaient retenti de sentinelle en sentinelle, on s'occupait des besoins de la nuit; tout était mouvement et tumulte. On cherchait pour lieu de campement un puits ou un cours d'eau, on faisait boire les chevaux, on remplissait de maïs

le sac à avoine, et partout mes hussards et mes Seresses allaient chercher des branchages et des feuilles sèches pour le feu. Jamais tableau de maître flamand ne fut plus intéressant et plus bizarre. Dès que l'endroit destiné à notre camp était choisi, on détachait les six chevaux hongrois attelés au grand chariot qui contenait nos provisions, nos instruments de forge et de chirurgie et notre dispensaire. Les hommes faisaient gaiement les apprêts du souper, chantant à la belle étoile leurs ballades des monts Karpathes et fumant leur grande pipe. On dressait le couvert sous un bel arbre, et la lune, quand cela lui plaisait, était notre luminaire.

Comme officier en chef de la troupe, j'avais une tasse et une assiette à moi tout seul, et je m'adossais royalement au tronc du vieil arbre, admirant tour à tour le scintillement des étoiles dans un ciel noir et la gaieté active, l'énergique obéissance, le courage naïf et persévérant de ces hommes farouches et honnêtes qui marchaient sous mon drapeau.

Les apprêts du festin étaient bientôt faits. Le *patrika* (poivre long d'Espagne) mêlé à du cumin, à des oignons et à du bœuf coupé en petits morceaux carrés comme des dés en était le principal ingrédient. Cela constituait une espèce de bœuf à la mode improvisé qui enlevait le gosier, mais qui, malgré sa vigueur, était vraiment excellent. C'est ce que les Hongrois appellent le *goulyas-hous*, et ils ne peuvent s'en passer. La plupart du temps, nous ne pouvions l'arroser qu'avec de l'eau du puits voisin; quelquefois aussi la *tschouttora*, ou coupe hongroise, se remplissait de vin ou de *sklikowitz* (eau-de-vie de prunes) et circulait rapidement. Le souper fini, on remettait en ordre brides, bridons, harnais, et l'on réparait les vêtements. Quelquefois, assis autour du feu et ranimant les tisons avec la pointe des sabres, mes hommes formaient un cercle et répétaient lentement leurs douces et mélancoliques mélodies nationales; une longue plainte élégiaque sortait de ces poitrines robustes couvertes de cicatrices, quelques-unes étincelantes sous les aiguillettes de

leurs dolmans. Le chant de l'homme primitif n'est jamais joyeux. Je m'étendais sur une couverture de cheval, et roulant ma pelisse autour de moi, continuant de fumer ma grande pipe moldave, je les écoutais répéter plus de cent fois en trois heures, et sans se lasser jamais, les paroles de cet air hongrois tour à tour lent et saccadé :

« J'ai vu la lumière du sabre, elle était belle ;
» j'ai vu la lueur de l'aube sur la chaumière pa-
» ternelle, elle était plus belle encore ; mais, j'ai
» vu l'étincelle noire dans l'œil de la fiancée, et
» c'est le rayon le plus doux.

» Sentinelle, prenez garde à vous !

» J'ai vu la flamme éclater sous le pas de mon
» cheval ; j'ai vu reluire la poudre du mousquet ;
» j'ai vu brûler la bûche de Noël pendant l'hiver ;
» mais la flamme de l'amour est plus douce auprès
» d'une fiancée fidèle.

» Sentinelle, prenez garde à vous ! »

Les plus fatigués étendaient sur la terre nue leurs corps gigantesques, et l'on voyait la plaine tachetée çà et là des manteaux rouges des Seresses

et des dolmans des hussards. Leurs beaux chevaux noirs, attachés à leur licou, erraient autour de leurs maîtres. Quand on n'était pas trop las, deux ou trois de mes hommes montaient sur un petit tertre et formaient un orchestre sauvage. Leurs guimbardes pressées entre leurs lèvres, et accompagnées par la voix de cinq ou six chanteurs, donnaient la mesure à leurs camarades, qui, tout bottés et éperonnés, entre-choquant leurs talons de cuivre, et frappant en cadence leurs cimeterres les uns contre les autres, prolongeaient jusqu'au milieu de la nuit ces charmantes danses nationales que les maîtres de ballets européens ont essayé d'imiter. Peu à peu le silence se faisait, le feu s'éteignait, les danseurs disparaissaient un à un, mes yeux se fermaient, et je m'endormais pour me réveiller avec l'aube au son du clairon ennemi.

CHAPITRE II

La guerre de l'insurrection. — Vie domestique des Croates. — Intérieur d'un château hongrois. — Portraits Madgyars.

C'était le matin, c'est-à-dire vers une heure du matin. Il faisait nuit sombre, et nous campions, mes hussards croates, mes Seresses et moi, sous de grands sapins, au sommet des Karpathes.

« — En selle ! me cria mon aide de camp, qui par parenthèse était une femme, comme je l'expliquerai tout à l'heure ; voici l'ennemi !

» — Debout tout le monde, m'écriai-je, et à cheval ! »

Le clairon sonnait, le vent sifflait et le ciel était noir. Sur une ligne de plusieurs lieues d'étendue, une longue traînée d'étincelles rouges brillait par intervalles, s'étendait à nos pieds et projetait ses feux comme un serpent de vers luisants sur les marais verdâtres de la Saave. C'étaient les barils de poix résine que l'on allume au bout de perches de trente pieds pour annoncer la venue de l'ennemi. Ces perches, suivant la ligne des postes militaires, tracent un immense sillon sur toute la frontière, où on les voit descendre avec les pentes des collines, remonter avec les escarpements des rochers, traverser les étangs et les marais et disparaître à l'horizon.

On sella et brida les chevaux.

« — Les voilà donc enfin, dis-je à Hanksa mon aide de camp ! Nous ne les avons guère vus jusqu'ici !

« — *Ne baisse !* ne craignez rien, capitaine, vous les verrez ! » me répondit-elle.

L'aide de camp féminin parlait également bien la langue croate et le madgyar, et se servait vo-

lontiers des termes de ces deux langues expressives.

« — Vous les verrez, et de reste ; ils ne sont pas gens à fuir. Comme ce sont de fameux cavaliers, ils aiment la plaine. »

Tout était prêt.

« — En avant ! partons ! »

Nos petits chevaux, la plupart laids et vifs, ceux des Seresses du moins, au poil dur, au trot dur, à la bouche fine, au pied sûr comme celui d'un mulet d'Espagne, descendirent les ravins en cadence du côté de Szabad-Shallas. Mes hommes avaient à peine dormi une heure ; ils étaient recrus de fatigue. D'autres qu'eux n'auraient pas voulu bouger ; ces âmes de fer dans des corps d'acier sont capables de tout. Je les ai vus rester en selle quarante-huit heures sans se plaindre ; j'ai vu ces sauvages pleurer de joie quand le général leur disait qu'ils s'étaient bien battus. Leur annonçait-on qu'ils n'auraient que quelques jours à passer dans leurs familles, et qu'il faudrait aussitôt après remettre le mousquet sur l'épaule

et aller attaquer les Hongrois, exténués et affamés après la terrible guerre d'Italie, ils criaient leur *zivio* (vivat) national et marchaient gaiement.

Ces 36,000 barbares que le Ban Jellachich avait réunis en moins de six semaines, et dont je commandais une petite horde, furent les véritables sauveurs de l'Autriche. Ce qu'ils ont fait dans cette campagne est incroyable. Nos 20,000 hommes qui défendaient toute la ligne avaient à repousser plus de 60,000 soldats madgyars, bosniaques, illyriens, valaques, bandits des montagnes turques et dalmates qui arrivaient par nuées. Ils étaient parfaitement au fait de ce service : depuis des siècles ils occupent, comme sentinelles avancées, la ligne de postes militaires dont j'ai parlé, postes éloignés d'une trentaine de mètres seulement l'un de l'autre, et dont les moins considérables contiennent cinq ou six hommes, et les plus forts à peu près soixante. Il y en a de trois espèces, les premiers, ceux des soldats; les seconds, ceux des officiers; et enfin les grands postes surmontés de la longue perche et du baril lumineux, qui s'allume en guise

de signal quand paraît l'ennemi. Dans les rochers, ces postes sont des huttes blotties au fond des cavernes. Au milieu des marais de l'Unna, de la Saave et du Danube, ce sont des baraques construites sur pilotis et reliées entre elles par de longues galeries de bois qui courent sur toute la ligne et y forment une espèce de pont perpétuel. Là se promènent gravement les sentinelles, le mousquet sur l'épaule ; et leur voix, qui se prolonge par échos pendant la nuit, forme, avec la réverbération des signaux sur les marais, un spectacle curieux mêlé d'harmonies étranges. Chaque soldat montagnard est de garde une semaine sur quatre, quelquefois une semaine sur trois. Le gouvernement lui donne des munitions, des souliers et des habits ; il faut qu'il se fournisse d'épées, de mousquets, de cartouchières et de manteaux. Sa famille l'approvisionne à son départ ; il fait sa cuisine au poste. Sa vie est d'ailleurs simple et patriarcale. De vastes maisons en forme de hangars, auxquelles sont attachées des terres d'une grande étendue, contiennent cinquante ou soixante

membres de la même tribu ; leur chef, que dans le langage du pays on appelle le « père de la maison », est élu par la famille ; sa femme porte le titre fort respecté de « mère de la maison. » Tous travaillent à la terre, prennent leurs repas en commun et se partagent le revenu. Les différends sont jugés par le père ; il n'a pas beaucoup de sentences à porter. Une tranquillité presque constante règne dans ces immenses habitations, où j'ai vécu moi-même pendant quelques mois au milieu de bonnes gens qui chantent toute la journée et n'ont pas plus de souci des constitutions politiques que des découvertes de l'astronomie. Souvent je me suis demandé si ce ne serait pas un parti fort sage, une fois las de la vie militaire, que d'épouser quelque belle fille croate de ces cantons (par parenthèse, elles sont longtemps jolies), et de vivre en paix dans une de ces obscures familles.

« — Attention, mon capitaine, cria Nicolas mon porte-épée, le frère de la belle Hanksa, je vois des cimeterres et des *pallasches* (longs sabres) qui brillent là-bas. »

Nous éperonnâmes nos chevaux ; le jour allait naître, et le soleil, dont le disque ne paraissait pas encore à l'horizon, éclairait déjà la plaine vers laquelle nous descendions par une pente abrupte. Un tourbillon de poussière et de fumée annonçait une escarmouche lointaine ; les étincelles brillaient dans ce nuage confus, et il était évident qu'on se battait dans un pli du terrain. Un détachement de hussards noirs de Jellachich venait d'être attaqué par un gros détachement de la magnifique légion polonaise, dont la bravoure redoutable éclata dès le début de la guerre et ne se démentit jamais. Nous nous lançons au galop, et malgré la rapidité de la pente, en un quart-d'heure nous sommes arrivés. Nous tombons sur l'ennemi qui ne nous attendait guère. L'affaire fut chaude ; sans ce renfort imprévu que nous leur apportions, je ne sais pas comment nos pauvres hussards s'en seraient tirés. Hanksa, montée sur un petit cheval gris, faisait merveille ; Nicolas son frère et moi nous perdions nos peines en lui criant sans cesse d'être plus sage. Un *jurat* hongrois, qui combattait avec

les Polonais, l'ayant atteinte à la joue du bout de son sabre, Nicolas son frère s'élança pour la secourir.

« — *Je jedan brate* ! s'écria-t-elle en riant, il n'y en a qu'un, frère ! *Ne boisse* ! N'ayez pas peur ! »

Elle riposta donc, en véritable amazone, par un coup de tranchant qui abattit net le poignet du jurat hongrois ; puis, saisissant par la bride le cheval noir qu'il montait; étalon superbe resté sans défense, elle fit prisonnier le coursier et le maître. Elle était fort joyeuse, comme on peut le croire.

« — Hanksa, lui criai-je en ramenant mon cheval, voulez-vous quarante ducats de ce cheval là ?

» — Non pas, mon capitaine, personne ne l'aura, pas même vous ; je le garderai toujours ! »

Elle sauta sur le cheval noir du jurat et chargea un de nos hommes de garder son cheval gris à elle et le jurat blessé. L'ennemi que nous poursuivîmes rondement, et qui était trop inférieur à nos deux troupes réunies pour nous résister, se retira en bon ordre et en se battant très-bien. Après

avoir perdu une dizaine d'hommes, nous nous repliâmes sur un village Slave où nous savions que nous passerions tranquillement la nuit ; les Slaves ont peu de goût pour les Madgyars qui les ont opprimés.

Notre service, on le voit, était actif et pénible. Il m'est arrivé de rester en selle trente-six heures entières sans donner l'avoine à mon cheval et presque sans le faire boire. Nous avions à reconnaître le pays, à nous emparer des convois, munitions, espions, dépêches, émissaires de l'ennemi, à rallier autant que possible les partisans de l'empereur, fort embarrassés au milieu des comtés habités par les Madgyars. Quelquefois nous nous trouvions à cent milles de distance de l'armée de Jellachich, dont nous nous rapprochions plus ou moins, selon les circonstances. Quand nous étions trop fatigués nous nous hâtions de nous replier sur elle. Alors elle nous servait de sauvegarde, et nous suivions ses mouvements pendant un ou deux jours pour reprendre aussitôt notre vol. Comme je sais parfaitement les idiomes très-variés et

même les dialectes que l'on parle dans ces contrées, et que les mœurs hongroises ou madgyares me sont aussi familières que cet idiome oriental, j'étais tout à fait propre à ce service.

Le lecteur s'attend sans doute à ce que je lui raconte l'histoire de mon aide-de-camp Seresse, la belle Hanksa, histoire fort simple et que voici dans sa réalité : C'était la fille d'un vieux capitaine Seresse, qui l'avait emmenée avec son jeune frère Nicolas. Rien n'est plus commun parmi les Ottochans et les Seresses, que de voir les femmes et les filles prendre le mousquet, se rendre sur la frontière turque et faire pendant huit jours le service militaire à la place des hommes. De vieux capitaines les commandent, et elles s'acquittent vaillamment de cet office. Elles sont grandes, bien faites ; — de petits pieds, des visages ovales, la poitrine large, les attaches fines, le teint brun, et toujours ces deux éternelles tresses de cheveux noirs ou blonds retombant sur leurs épaules, que les Suissesses ont fait connaitre à l'Europe. L'agilité de leurs mouvements, leur adresse à tous les

exercices, l'habitude qu'elles ont de supporter les intempéries de l'air, font d'elles d'excellents soldats. On me donnerait à mener au feu un de leurs escadrons, je serais à peu près sûr de battre l'ennemi. Elles gardent à la guerre leur costume national, les bas rouges ou verts, la veste brune ou noire brodée d'arabesques rouges et de passementeries de diverses couleurs sur toutes les coutures, et elles sont par parenthèse fort coquettes.

Notre jeune Seresse ayant perdu son frère, qui tomba de cheval et mourut des suites de sa chute, nous resta. Elle était sage, parfaitement belle ; toute la troupe la traita avec respect, et je fis d'elle mon aide-de-camp.

Dans les montagnes nous n'avions pas grand'-chose à faire ; dans la plaine, c'était autre chose. Les Karpathes et la frontière de Styrie sont habités par des Esclavons qui nous recevaient fort bien. Serbes, Raises et Slovaques nous accueillaient dans leurs villages avec des acclamations de joie, et nous apportaient des provisions en abondance ; beaucoup de jeunes garçons qui n'avaient rien à

faire, et que le mouvement guerrier amusait, se joignaient à nous et marchaient sous nos drapeaux. Quant aux Madgyars, ils nous faisaient une guerre à mort; et ce n'était pas un adversaire commode que cet oriental si habile à manier le cheval et le sabre, et dont le sang bouillonnait d'une vieille colère. Paysans, paysannes, bourgeois, gentilshommes, prêtres, bandits échappés de prison, vieillards, femmes nobles, petits enfants à pied, à cheval, dans les villages, dans les villes, dans les cavernes, toute la race se soulevait d'un commun accord. Quelques Magnats, attachés à la cour impériale par des alliances, restaient seuls en dehors du mouvement.

Trois jours après notre escarmouche de Szabad-Shellas, à quelque distance de Topolga, dans un pays que nous ne connaissions pas du tout, la nuit nous surprit. J'allais disposer les sentinelles et bivouaquer au milieu de la plaine, lorsqu'une de mes patrouilles, composée de quatre Seresses, vint me dire qu'à près d'un quart de mille sur la droite et sur l'escarpement d'un rocher, se mon-

trait un château isolé où l'on n'arrivait que par un zigzag fort difficile et où l'on ne voyait pas de lumières. Je dis à vingt de nos hommes de mettre pied à terre et d'aller reconnaître le château, leur recommandant bien de ne faire aucun bruit, de marcher doucement et de m'amener un ou deux prisonniers s'ils le pouvaient.

Ils étaient revenus en moins de vingt minutes et ils m'amenaient leur capture.

« — Voici, mon officier, me dirent-ils; cet ennemi n'est pas dangereux. »

Ils tenaient par la main une jeune paysanne Madgyare, tremblante sous le manteau rouge dont on l'avait affublée, et qui semblait avoir très-grand peur. La pauvre petite, en faction sous un arbre dans l'allée tortueuse et escarpée du château, n'attendait pas sans doute mes hussards ou mes Seresses quand ils mirent la main sur elle.

« — Rassurez-vous, lui dis-je en hongrois, ne pleurons pas, on ne vous fera aucun mal. Répondez ! A qui appartient ce château ?

» — Au comte de Polocsal.

» — Y est-il ?

» — Je ne sais pas.

» — Y a-t-il quelqu'un au château ?

» — Je ne sais pas.

» — Vous mentez ; vous devez mentir ; une fille madgyare ne dit jamais un mot qui puisse nuire aux Madgyars. C'est très-bien. Vous allez nous conduire, n'est-ce pas ?

» — Oui, monseigneur. »

Elle s'était un peu rassurée, voyant que je connaissais son pays et sa langue ; d'assez bons rapports s'établissaient entre nous. Je continuai l'interrogatoire.

« Y a-t-il des hommes armés au château ? Dites la vérité.

» — Ils sont tous partis et ils se battent dans la plaine, répondit-elle, l'œil étincelant ; il ne reste que Gyongios qui, étant malade, n'a pas pu aller avec les autres et qui part demain. »

Je compris que Gyongios et la faction nocturne de la villageoise pouvaient bien se rattacher par quelque côté, et je repris :

« — Ce que vous me dites-là est bien vrai ?

» — Au nom de la Vierge (serment qu'un Hongrois ne trahit jamais), ils sont tous partis, il y a huit jours.

» — A la bonne heure ! Vous viendrez avec nous. Comment vous appelez-vous ?

» — Ylya !

» — Eh bien ! Ylya, marchez la première. Suivez, vous autres ; elle nous montrera la route. »

Nous montâmes la rampe tortueuse qui aboutissait au château. Rien n'y bougeait : aucun bruit, aucun mouvement quand nous en approchâmes. Nous restâmes quelque temps à la porte que j'ébranlai de la poignée de mon sabre assez vigoureusement pour qu'enfin nous vissions apparaître une petite lumière et une tête d'homme sortant d'une ouverture.

« Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

» — Officier au service de l'empereur. Peut-on parler au maître du château ?

Les grosses clefs tournèrent dans la serrure avec une répugnance évidente. Un personnage

qui avait l'air d'un maître-d'hôtel, vêtu d'un grand sarreau brun, et suivi de quatre ou cinq domestiques porteurs de lanternes, nous introduisit dans une salle oblongue, ornée de vieux portraits en pied, dont le cadre touchait terre, et qu'illuminait de la lueur la plus funèbre, une grosse lampe de cuivre suspendue à la voûte. J'entrai dans un vrai manoir de gentilhomme hongrois. Comme mon accoutrement était celui des guerres d'escarmouches, c'est-à-dire assez peu orthodoxe, ma coquetterie militaire n'y trouvait pas son compte. En vain cherchai-je un miroir pour me remettre en état et donner un coup-d'œil à mon équipement. Je fus obligé de m'en passer. Partout de vieux portraits à moustaches, et de grands hussards noirs du temps de Sobiesky ; pas d'autres ornements. Privé de ce secours, je m'étais rajusté de mon mieux quand le même intendant, qui avait revêtu l'habit noir de cérémonie, reparut un flambeau à la main, et me précédant, m'introduisit dans un corridor assez obscur d'où je passai dans un salon carré, magnifiquement éclairé et dont les

ornements d'or mat sur un fond blanc eussent fait honneur à la plus élégante capitale de l'Europe. Près du feu, assise sur une ottomane, se trouvait une femme de taille moyenne, jeune encore, et que je reconnus aussitôt. C'était une Piémontaise, princesse de C... du chef de son père, et qui avait épousé le fils d'un noble Hongrois, le célèbre comte de Polocsat.

« — Ah ! c'est vous, capitaine, s'écria-t-elle en me tendant la main. Vous venez donc nous faire la guerre comme en Italie ? Nous oublierons que vous êtes deux fois notre ennemi, et nous serons bonnes gens. Vous soupérez ici, n'est-ce pas ? Asseyez-vous ; mon mari va venir, il sera charmé de vous voir. »

Elle sonna. Le jeune comte ne tarda pas à se montrer ; il me fit bon accueil. Presque aussitôt la jeune sœur du comte qui pouvait avoir seize ans, et dont la beauté était distinguée et l'éducation parfaite, parut à son tour. J'avais été fort lié avec leur père, et je me trouvais en pays de connaissance.

La Hongrie est aussi fertile en originaux que l'Angleterre. De son vivant le vieux comte avait été le type le plus complet de cette féodalité hongroise, orientale, despotique, bizarre, plus romanesque que ne l'a jamais été celle de l'Europe. Plusieurs de ces suzerains, le comte entre autres, menaient dans leur solitude royale une existence, dont nous ne pouvons nous faire aucune idée. Jamais magistrat impérial n'osait mettre le pied sur ses domaines. Son hospitalité était superbe, extraordinaire, excentrique. On en jugera par quelques traits. Comme les vieux murs du château, qui a été une forteresse turque dans son temps, s'élèvent à pic sur un rocher de granit, et qu'il faut serpenter longtemps autour de ce cône tronqué pour atteindre l'aire du vautour, il serait souvent arrivé au propriétaire de passer des hivers entiers sans avoir à qui parler, s'il ne s'était avisé d'un expédient étrange. Quand venait le mois de décembre, il envoyait sur les routes qui conduisent en Gallicie et à Szepès des cavaliers bien armés qui arrêtaient de vive force le premier car-

rosse venu, faisaient au propriétaire toutes les politesses que l'on prodigue sur la scène au Médecin malgré lui, et ils le forçaient de venir rendre visite au seigneur du manoir. Le comte recevait en cérémonie son hôte involontaire, n'écoutait aucune de ses protestations, mettait le carrosse en fourrière, et, sous prétexte que tout noble hongrois a le droit de garder son hôte trois jours au moins, lui donnait des bals champêtres, des fêtes rustiques, le plaisir de la chasse, de la pêche et jusqu'à des concerts qu'il faisait exécuter par ses paysans. Quelle que fût l'importance des affaires qui vous appelaient ailleurs, le comte était inexorable : il fallait rester trois jours le prisonnier de son hôte ; les Madgyars entendent ainsi l'hospitalité. Vous établissez-vous à poste fixe chez l'hôte ; c'est un grand honneur que vous lui faites. On doit demander pardon au maître de la maison de ne pas amener avec soi sa femme, ses enfants, et ses cousins. Parmi les exemples de séjour dont la prolongation dépasse toutes les bornes imaginables, j'ai entendu citer celui d'un anglais

qui s'est implanté sept ans en visite chez son hôte.

Le comte de Polocsaï, qui poussait le madgyarisme aussi loin que possible, avait encore une façon particulière de marier ses paysans, la plupart de race slovaque. Vers la fin de l'automne, époque où la plupart des mariages se contractent, il rangeait sur deux lignes les garçons et les filles à marier de ses paysans dans la grande salle du château, puis les passant en revue comme Napoléon ses troupes : « Toi, Janski (Jean), disait-il, tu es tout à fait l'affaire de Marksa (Marie). Toi, Andras (André), c'est Hanksa (Anne) qu'il te faut. » Les couples s'en allaient à l'église par bataillon, le chapelain les mariait officiellement, et une vache avec un peu d'argent, dont on leur faisait cadeau, terminait l'affaire. Si Andras (André) prétendait n'avoir pas de goût pour Hanksa et préférait Ulya (Hélène), on lui administrait d'abord féodalement vingt-cinq coups de bâton, après quoi le comte lui donnait Ulya, disant que sans cette épreuve il n'aurait pas voulu croire à la solidité de son amour

Ce seigneur féodal, suzerain tyrannique s'il en fut jamais, fut des premiers à éveiller l'insurrection contre l'Autriche. Mort d'une fièvre chaude occasionnée par les mouvements qu'il se donna en faveur de cette cause, entre les années 1845 et 1848, il avait laissé à son fils ses domaines et son nom.

Puisque je suis en train de parler des anomalies madgyares, je citerai encore le beau-frère du vieux comte, le baron de Vœstrin, que j'ai aussi beaucoup connu. Ce baron de Vœstrin, homme très-spirituel, un misanthrope gracieux de la plus étrange espèce, avait eu des aventures dans toutes les cours de l'Europe ; il avait beaucoup vécu à Rome, à Florence et à Vienne, et de ses longs voyages il avait rapporté un caractère que je n'ai vu qu'à lui, le cynisme dans la séduction ; digne et courtois comme un cardinal, froid comme un anglais de bonne compagnie, conteur facile comme un français spirituel ; il était brutal et féroce dans ses jugements sur le monde, farouche comme Jean Jacques ou le doyen Jonathan Swift. Après tout, fort désagréable. Il parlait bas, flattait perpétuel-

lement les autres et se moquait de tous ceux qu'il flattait. Je n'ai pas connu d'homme qui poussât plus loin le mépris de l'humanité. Son axiome favori était qu'il n'y a pas d'homme qui ne soit à vendre, ni de femme non plus ; « seulement, ajoutait-il, les prix diffèrent. » Ses générosités étaient nombreuses et allaient jusqu'à l'extravagance. Il avait toujours le soin d'y joindre je ne sais quoi d'avilissant pour le bénéficiaire. Les femmes, celles mêmes qui avaient le plus à se louer de ses générosités, l'avaient en horreur. Je me souviens de l'avoir entendu nous raconter à Florence ce qu'il appelait le plus beau trait de sa vie. Pendant toute la soirée, il avait soutenu, à grands renforts d'arguments et d'anecdotes, sa thèse favorite, à savoir qu'il n'y a pas de vertu, encore moins de stoïcisme et de désintéressement, et que tous les hommes sont corruptibles, aptes à être séduits, faciles à gagner, pourvu que l'on s'y prenne bien.

« — Personne, selon vous, n'est indépendant ? lui dis-je.

« — Non ! il n'y a pas d'indépendance.

« — Quoi ! pas même celle de la fortune, du pouvoir et du crédit ?

« — Personne n'est indépendant, je vous assure et j'en ai fait l'expérience.

« — Mais le premier ministre est indépendant de vous, ce me semble ?

« — Je vous demande bien pardon. Tout le monde a des désirs et des besoins. Savoir les deviner, pouvoir les servir, voilà le secret.

« — L'empereur, par exemple ?

« — Je l'ai corrompu, ou, si vous voulez, gagné.

« — Vous ?

« — Moi ?

« — L'empereur ?

« — Lui-même !

« — Vous dites cela avec une assurance ravissante.

« — C'est la vérité même. J'ai séduit l'empereur François. J'ai trouvé le point de sa faiblesse, et tout a été dit. Vous savez que j'ai eu le malheur d'être un assez mauvais sujet dans ma jeunesse, et

qu'étant officier de hussards en 1792, je commis l'irréparable faute de présenter au nom du corps des officiers une pétition très parlementaire, très polie, très respectueuse, qui fut fort désapprouvée et qui me valut la prison. Je la méritais bien : j'avais signalé plusieurs abus, ce qui est la chose du monde la plus imprudente et la plus coupable. Mon gracieux maître l'empereur François daigna me pardonner et oublier mon crime. Il poussa la courtoisie jusqu'à me rendre visite dans mon château, où il passa une nuit en allant en Croatie. Vous pensez que les fêtes furent splendides et que mes coffres se vidèrent royalement en l'honneur de Sa Majesté. Le soir, quand elle se fut retirée dans sa chambre à coucher, je fis prier Son Excellence le grand chambellan de demander à Sa Majesté un moment d'audience pour moi. Le moment était décidément venu de tenter ma plus belle épreuve, et de savoir si le trône et le diadême du Saint-Empire mettent un homme à l'abri de la corruption.

Comment vous y seriez-vous pris, messieurs, voyons ?

» — Allez toujours ! racontez !

« — Le problème ne vous semble pas de solution facile, n'est-ce pas ? Voici comment j'ai opéré. J'aurais, dis-je au chambellan, des communications de la plus haute importance à faire à l'empereur. On me répondit de la part de Sa Majesté qu'elle se déshabillait et qu'elle m'engageait à faire ces communications au grand chambellan lui-même. J'exposai à ce dernier que mon dévouement sans bornes m'ayant porté à ne rien négliger pour que la réception de Sa Majesté fût digne d'elle, j'avais mis de côté une somme de cent mille florins qui devaient être employés en illuminations et en feux d'artifice ; que le surintendant de la province se refusait à mon feu d'artifice, à cause du danger que pourraient courir les toitures de chaume du village, et qu'enfin considérant cette somme comme sacrée, à cause de la destination spéciale et toute royale que je lui avais attribuée, je ne sollicitais qu'une permission, celle de venir brûler mes billets de banque au pied du lit, dans la chambre même du monarque, en guise de feu de joie,

Le chambellan, fort surpris, alla rapporter à Sa Majesté cette intention si délicate, et revint aussitôt m'apprendre que Sa Majesté en était très-touchée, qu'elle acceptait mon sacrifice, qu'elle me recevrait et les florins aussi. «—C'est un vieux fou, » avait ajouté l'empereur, il faut le satisfaire. » Qu'il apporte les billets... on ne les brûlera pas. — Vous voyez, continua le misanthrope en souriant, en frottant ses mains et en baissant humblement la tête et la voix, que j'ai eu l'honneur de séduire mon empereur, de corrompre mon souverain, et de m'assurer par moi-même qu'il avait son prix tout comme un autre. »

De tels caractères n'appartiennent qu'à la Hongrie. Le château même où j'étais, avec ses vieux créneaux et ses tourelles, habité par des personnes d'une élégance achevée, attestait un singulier mélange de civilisation raffinée et de sauvage fantaisie. Ce qui domine tout chez les Madgyars, c'est l'enthousiasme de la race. Ce sentiment est passionné chez les femmes. En m'asseyant à table entre la comtesse, qui daignait m'adresser quelque-

fois la parole comme à un homme ordinaire, je vis que la jeune Madgyare Hélène trouvait cette courtoisie déplacée, et que ses regards sombres traduisaient avec éloquence le plus profond mépris pour son convive.

CHAPITRE III

Elémens de l'insurrection. — La jeune Madgyare. — Alerte au château. — Le camp devant Vienne. — Le Philistin. — Les Tschikos.

Ces deux personnes, parfaitement belles, ne se ressemblaient en rien. La comtesse, au teint brun et animé, à l'œil noir et doublé d'or, aux sourcils prononcés et arqués, aux lèvres roses et pleines de sève, était une véritable fille de la Péninsule italienne, et rappelait, sauf la couleur des cheveux, ce beau portrait de la maîtresse du Titien que tout

le monde connaît. La fille madgyare, pâle de teint, aux cheveux d'ébène tirant sur le bleu foncé, plus délicate de taille, plus fine d'attaches, plus ferme d'expression que la piémontaise, semblait devoir inspirer des sentiments moins voluptueux, plus sévères et peut-être plus profonds que sa belle-sœur. En fait de séduction féminine, je ne connais rien de plus intéressant et de plus expressif que l'éclat d'une prunelle noire et méridionale au milieu de la blancheur nacrée et de la transparence diaphane d'un teint de femme du Nord. Chez cette race, à la fois orientale et septentrionale, les sentiments héroïques semblent les sentiments naturels, et les faiblesses ou même les affections se subordonnent aux idées chevaleresques. Tel était le caractère de beauté qui me frappait chez la jeune Hélène, dont les lèvres fines et roses ne daignaient pas se desserrer un instant.

« — Je me rappelle très-bien nos parties de chasse avec mon vieux père, me dit le comte, et tout ennemi que vous soyez, je suis charmé de vous donner l'hospitalité. Buvez un peu de ce vin

de Tokai. Vous n'avez rien à craindre ici ; on ne viendra pas vous surprendre, et j'ai donné ordre que l'on soignât vos hommes. Mais je vous préviens que dans trois jours je marche contre vous. C'est bien le moins que je doive, et à la mémoire de mon père, (de tous les Madgyars, comme vous savez, le plus déterminé), et à mes sentiments personnels,... et à ma petite sœur Hélène, continua-t-il en riant, qui me renierait pour son frère, si je ne me battais pas vigoureusement.

« — Ma foi, répondis-je, je n'ai pas entendu parler d'une époque ou d'une campagne militaire plus étrange. La moitié des gens qui s'y battent ne savent guère ce qu'ils font. Vous êtes noble et vous voilà démocrate ; j'adore la liberté, me voici sous les drapeaux du tyran. Ce qu'il y a de sûr, c'est que vous nous faites une guerre sérieuse.

« — Très-sérieuse !

« — Je vous admire ; mais vous ne réussirez pas. »

Le regard de la jeune Hélène m'avertit que je l'avais blessée. Je me hâtai de reprendre :

« — D'aussi nobles cœurs et d'aussi généreux courages sont dignes de toute sympathie.

« — Oh ! vous comprenez cela, vous ; vous êtes un homme des montagnes. C'est notre sang que nous défendons et non des théories. L'Europe n'y entend rien. Elle voit en nous des révolutionnaires ; elle croit que c'est la Hongrie qui se bat pour une constitution ; c'est la race Madgyare qui ne veut pas périr.

« — Je le sais. Votre force, mais aussi votre faiblesse est là. Vous avez quatre-vingts mille juifs en Hongrie et en Transylvanie qui ne s'intéressent pas à votre insurrection et qu'elle dérange ; il y en a cinq mille à Buda et à Pesth. Vos paysans sont Souabes, Esclavons, Illyriens, Germains, Bohêmes, Valaques, Russes, Croates, Grecs, même Français et Italiens. J'ai trouvé dans le voisinage d'Agram trois colonies françaises et une italienne. Est-ce que tout cela se battra pour vous ?

« — Non, mais nous nous battrons pour eux ; et, s'il le faut, nous les battrons. Donnez le bras à

ma femme, capitaine ; nous passerons dans le salon, et nous y continuerons notre discussion politique. Vous me parlez de la faiblesse de la Hongrie ; et celle de l'Autriche, donc ! Quelle résistance peut nous opposer cette monarchie faite de pièces et de morceaux, dont l'unité factice, une fois brisée, doit faire place au chaos? Toutes les races du monde se réunissent dans son état-major militaire comme dans ses provinces. Longtemps l'adresse des gens d'État a consisté, vous le savez, non pas à concilier ces éléments, la conciliation était impossible, mais à les tromper les uns par les autres et à dissimuler la faiblesse du gouvernement vis-à-vis d'eux tous ; cela ne pouvait durer, et la plus grande habileté politique n'aurait pas suffi à la tâche. A peine 1848 eut-il donné le signal, tout se détraqua dans la monarchie ; les éléments que la force ou l'artifice avaient réunis sans les amalgamer reprirent violemment leur direction naturelle. Piémontais et Sardes, Florentins et Madgyars, bourgeois et rhéteurs, tout fut en mouvement. L'insurrection, qui chez les uns tend à

l'indépendance de race, chez les autres à la liberté constitutionnelle ou même aux plus bizarres utopies philosophiques, est pour nous autres une véritable affaire de famille. Vous connaissez les Madgyares ?

« — Et je les admire! Vous êtes des chevaliers d'Orient qui vous êtes faits chrétiens, aimant votre cheval comme l'aime un arabe et parfaitement incapables de comprendre le gouvernement constitutionnel.

» — Ce qui ne nous avancerait pas à grand'-chose, continua le comte en riant; nos *pallaschs* valent mieux !

« — Sans doute; mais vos sabres ne viendront pas à bout de certains obstacles et ne changeront pas l'état du pays. Les races les plus dissemblables ont bivouaqué tour à tour sur le sol que vous revendiquez si courageusement et qui était à vous par droit de conquête. Vous avez commencé par repousser les Slaves jusqu'aux frontières de l'Autriche et de la Pologne ; puis les Souabes qui allèrent habiter les confins de l'Autriche ; ensuite des

colonies bohêmes et valaques qui cultivèrent quelques portions de votre territoire. La politique des empereurs d'Allemagne fut d'irriter les hostilités de ces races pour les dominer toutes. On fit des villes les forteresses et les points d'appui de la royauté, en cédant aux bourgeois des priviléges et des immunités qui les rattachaient au trône. Les villes devinrent commerçantes et allemandes. On vous laissa en possession de vos châteaux qui n'avaient plus rien de commun avec les populations bourgeoises. Ainsi vos liens de famille et de race se brisaient peu à peu. Vos paysans croates, serbes, germains, illyriens vous détestaient ; les citadins allemands vous primaient par la fortune. Tel est votre état actuel. J'ajoute que vous y opposez un grand courage, beaucoup d'esprit et d'héroïsme.

« — Tout cela n'est vrai qu'en partie. Nous avons retrouvé un point d'appui, une langue commune ; depuis que nous parlons tous madgyar, la race s'est reformée. L'ordonnance officielle qui a donné la consécration définitive et légale à notre

vieil idiome nous a sauvés. De cette époque date le mouvement général de l'indépendance hongroise. La réaliserons-nous? je l'ignore; mais le moment est bon, le vieux monde est ébranlé, l'édifice craque. Nous ne craignons pas les Slaves, et l'on donne tant d'occupations aux Allemands, qu'il y a pour nous un espoir légitime de redevenir ce que nous étions. Prenez donc garde à vous, mon ennemi. Jusqu'ici les intérêts que j'avais à régler m'ont retenu au château; mais ma petite sœur Hélène part demain avec ma femme pour Pesth, et je me mets en campagne après-demain.

« — Voilà qui est bien... je vois cependant deux difficultés et deux obstacles à l'accomplissement de vos desseins. Vous voulez l'indépendance, et vous êtes mêlés à vingt autres races qu'il faut que vous chassiez avant d'occuper seuls le pays.

« — Ah! nous sommes habitués à les dominer.

« — Une seconde difficulté, plus invincible à mon avis, c'est que votre avenir est un passé. Vous voulez reconstituer ce qui fut?... Revient-on jamais sur ses pas?

« — Monsieur l'officier (dit la belle Hélène qui était restée en silence jusqu'à ce moment, et dont l'œil s'allumait d'un feu superbe), croyez que la Hongrie revivra malgré vous, malgré le slave et le germain. »

Puis, se levant, elle alla s'asseoir au piano, où elle préluda d'une main rapide et se mit à chanter d'une voix vibrante cette vieille ballade nationale de *Csaty Demeter*, qui remonte à une antiquité très-éloignée et dont on ignore la date réelle :

Emlekezzünk regiékroll
A Szitlyabol kijottekroll
Magyaroknak eleikroll.
Es azoknak vitezsegekroll

« Oh ! souvenons-nous, oui, souvenons-nous
» des aïeux ! Madgyars, braves et superbes quand
» vous quittiez la terre des Scythes, braves pa-
» triarches d'autrefois, vous ne pensiez pas avoir
» des fils esclaves !
» Souvenons-nous... »

Dans ce moment la porte s'ouvrit, et le domestique du comte m'apprit que mon aide de camp voulait me parler. La trompette sonnait à la porte du château ; on marchait bruyamment dans les cours. Il y avait du nouveau.

« — Faites entrer votre aide de camp, capitaine, me dit le comte ; continuez vos affaires ; ne vous gênez pas. »

Il prit sur un guéridon le journal hongrois de Prague, *Elet ez literatura*, et se mit à le lire, pendant que la belle Hélène quittait le piano, prête à sortir de la chambre avec un dédain d'autant plus marqué, qu'elle avait deviné, en vraie femme, l'admiration vive qu'elle m'inspirait. Hanksa fit son entrée et salua militairement la comtesse et son mari avec cette grâce et cette dignité naturelles aux races sauvages.

« — Capitaine ! Vienne est insurgée. Nous partons !

Elle me remit une dépêche du Ban Jellachich, qui m'enjoignait de monter à cheval à l'instant même avec ma troupe, et de rejoindre Auersperg

sous les murs de Vienne. Les adieux furent bientôt faits. Je serrai cordialement la main du comte; sa femme voulut bien me souhaiter un heureux voyage; mais la belle Hélène, debout près du piano, pâle et les yeux baissés, se contenta de la révérence la plus foudroyante et la plus triomphale du monde. A peine fus-je sorti du salon, accompagné de mon hôte, les accords vibrants du piano et la voix d'Hélène se firent entendre de nouveau :

« Ils seront toujours vainqueurs, les enfants » d'Arpad, les enfants du soleil, et *Madgyar-* » *Orszadg* (1) ne leur sera pas enlevé... »

Je n'entendis rien de plus; mais montant à cheval à l'instant même, et ne donnant à mes hommes que les heures de repos absolument nécessaires, je me dirigeai sur Vienne à marches forcées. Le 10 octobre, au moment où le jour allait finir, la fameuse tour Saint-Étienne, l'orgueil des Viennois, nous apparut à l'horizon. Vous pouvez ima-

(1) La terre des Madgyars.

giner quelle joie pour mes hussards croates, exténués de lassitude.

Ce sont les plus impitoyables chanteurs du monde. Ils chantent à tout propos, surtout lorsqu'ils sont contents. Aussi se mirent-ils à vocaliser de leur mieux, à l'unisson et à gorge déployée, dès qu'ils aperçurent le clocher d'*Istevan*. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici la singulière chanson croate qui exprime naïvement l'admiration fantastique dont la vieille capitale a pénétré les peuples sauvages :

« L'empereur est assis au sommet de la tour de » Saint-Étienne, dans la ville d'or, dans la ville » de Vienne : *Vive la ville d'or ! Vive la ville de* » *Vienne !*

« Veut-il donner un ordre et faire marcher une » armée ; il frappe la coupole de son sceptre, et » toute la ville retentit. *Vive la ville d'or ! Vive la* » *ville de Vienne !* »

Nous fîmes halte à Schwechat pour nous refaire un peu. Le Ban était sur nos derrières ; Auersperg campait sous les murs de la ville, et bientôt nous

nous portâmes sur Modling, où nous plantâmes nos tentes. Vienne était certainement avertie de notre venue ; des signaux de diverses couleurs suspendus à la tour de Saint-Étienne, changeaient de quart-d'heure en quart-d'heure, et du côté de la ligne de Max, il se faisait un bruit de voix, de chants et de clameurs confuses qui arrivait jusqu'à nous.

Mes Seresses auraient voulu marcher pour sauver leur empereur « assis dans sa coupole de Saint-Étienne. » — « *Gospodine*, me criait Hanksa, tombons vite sur ces bourgeois ! »

Mais on nous retint longtemps l'arme au bras. Certes, le camp devant Vienne m'eût paru à moi-même chose bien ennuyeuse sans la variété, le mouvement et même le tumulte qui régnaient parmi nous. Les troupes qui cernaient la ville représentaient merveilleusement la tour de Babel du royaume autrichien. Je suis sûr qu'on pouvait y compter plus de deux mille uniformes de toutes espèces : femmes, enfants, vieillards, prêtres, sauvages, dandys, comédiens, rien n'y manquait.

Le camp de Wallenstein eût été, près du nôtre, un modèle d'ordre et d'uniformité. Chaque jour de nouveaux renforts nous arrivaient de tous les points de l'empire. Voici les cuirassiers bohémiens des régiments d'Auersperg et de Wallmoden ; ceux-là ont des têtes énormes et osseuses, surmontées du casque blanc qui rayonne, la cuirasse noire et pesante avec le hausse-col argenté, et la large épée droite ou *pallasch* suspendue au ceinturon. Vous diriez, à voir ce cuirassier de Wallmoden, un cavalier du moyen-âge ; le cheval bohémien qu'il monte est colossal comme son maître, sans élégance, sans souplesse, mais admirable pour une charge de grosse cavalerie. Ceux-ci, légers, et sveltes, appartiennent à l'infanterie de Nassau. D'autres, venus des Karpathes du Nord, nerveux, hardis, presque sauvages, ont bien de la peine à se soumettre à la voix de leurs officiers, tant leur farouche indépendance leur est chère. Dans ce régiment de chevau-légers de Krew, vous trouvez des Tyroliens, des Italiens, et même des enfants de Venise, dont les frères et les pères se

battent contre nous sur les bords de l'Adriatique. Ils sont reconnaissables à l'élégance de leur tournure, à la grâce de leurs costumes, et à la dextérité avec laquelle ils manient leurs coursiers. Uniformes, langage, patois, physionomies, rien ne se ressemble ; l'Anglais est près du Serbe, le Danois près de l'Italien, le Bohême près du Wallon.

De temps à autre apparaissent derrière les canons et les piles de boulets des figures et des tailles élégantes de femmes croates et de filles ottochanes qui ont accompagné leurs maris ou leurs frères. Ces deux longues tresses de cheveux noirs tressés en deux nattes et retombant plus bas que la taille, ces deux grands yeux noirs, ces jupes rouges et ces bonnets brodés à la grecque, contrastent étrangement avec le tumulte guerrier du bivouac. D'ailleurs ce n'est que tumulte, gaieté et liberté. A ces longues tables de bois de sapin, autour desquelles se réunissent les cadets de chaque régiment, on rit, on cause, et les clameurs joyeuses retentissent. Les soldats du train sifflent en pansant leurs chevaux, fatigués de la longue route qu'ils

ont faite dans les mauvais chemins de la Bohême. Ces canons brillants, dont la gueule est tournée du côté de Vienne, sont servis par des hommes en costumes simples et sombres, qui jouent avec les boulets comme les enfants avec leurs billes, et qui en font des pyramides régulières tout à côté des bouches à feu. Un peu plus loin, autour d'un tronc de chêne embrasé, s'accroupissent une vingtaine de mes sauvages, si mal vêtus et si curieusement équipés, qu'un peintre de genre y trouverait un admirable sujet de tableau. Les haillons qu'ils ont sur le corps ne les empêchent pas d'être superbes avec leurs manteaux doublés de rouge, leur imperturbable gravité, leurs longues moustaches noires ombrageant des lèvres bien dessinées et des dents blanches, leur nez fin et arqué, leur front haut et leurs grands yeux doux et calmes qui ne s'allument que dans la colère ou dans le combat. Des paysans nous arrivent apportant des provisions ou menant de grandes charrettes remplies de paille, de foin ou de froment. Les belles dames viennoises, à qui l'insurrection fait peur et qui ne sont

pas fâchées de savoir ce que c'est qu'un bivouac à demi-sauvage, nous rendent visite volontiers; et c'est chose amusante que leur coquetterie sentimentale, leurs airs penchés à la Werther et leurs modes françaises de l'année passée, au milieu des boulets et des obus.

De nos visiteurs les plus étranges et les plus ridicules aussi étaient assurément messieurs les bourgeois épouvantés qui, après avoir crié de toutes leurs forces *vive la réforme!* dans les rues de Vienne, maudissaient, comme des enfants idiots, le feu qu'ils avaient eux-mêmes allumé, et prenaient asile en tremblant sous les étendards de la tyrannie et dans le camp du despotisme. Je n'ai aucune pitié de ces Philistins-là; si j'avais pu les chasser de mon bivouac, je l'aurais fait de bon cœur. Vrais Georges Dandin de l'anarchie!

Il m'en vint un surtout qui m'amusa considérablement, parce qu'il réunissait en lui tous les caractères ridicules de ces personnages, gentilshommes pour rire et républicains de comédie, qui voudraient, Richelieu et Brutus, être aristocrates

par les vices et démocrates par la popularité. Il portait la longue pipe et les moustaches blondes pour se donner l'air farouche, la casquette d'étudiant jetée sur le coin de l'oreille avec un gland d'or pour se donner l'air Lovelace; cette espèce d'allure agréable, légère et débraillée que donne l'habitude des coulisses, des estaminets et des lieux publics brochait sur le tout.

« — Officier ! (me dit-il d'un ton qui voulait singer le militaire et en fourrant son bras dans la bouche d'un canon qui n'était pas chargé)... Ah ! ah !... l'instrument est bon !... Voilà de quoi lancer de jolies petites dragées à messieurs les étudiants !

« — Voulez-vous le servir ce canon-là, mon camarade ?

« — Je n'y connais rien !

« — Ce serait votre devoir !... Tout ce qui se passe, c'est vous qui l'avez fait. Vous nous avez valu ce beau tapage.

» — Allons donc !... Moi !

» — Vous autres bourgeois ! Il ne vous aurait

fallu pour prévenir le 6 octobre et l'assassinat de Latour qu'un peu de courage d'abord, un peu d'énergie ensuite. Jamais l'*Aula* n'aurait eu le dessus. Aujourd'hui vous vous repentez ; il est trop tard ! Vous regrettez les cafés, le Casino, l'orchestre de Strauss. Tant pis pour vous ! »

Mon homme tirait ses gants jaunes, jouait avec sa lorgnette et semblait embarrassé ; mais reprenant courage il s'écria :

« — Croyez-vous donc, officier, que nous ne soyons pas capables de nous battre aussi bien que vous ? »

En disant ces mots, il tira son mouchoir, et défit sa casquette pour essuyer son front qui dégouttait de sueur. J'avais auprès de mon aide de camp Hanksa et mon ordonnance, un vrai sauvage, dont le bonnet de fourrure grise, rongé par vingt hivers, était bien la chose du monde la plus difforme et la moins élégante qui se puisse trouver. Je pris ce bonnet, et l'enfonçant assez lourdement sur la tête du joli bourgeois viennois :

« — Vous voulez donc servir ! Parbleu, cela se

trouve bien ! Puisque vous êtes de si bonne volonté, il me manque un homme, vous le remplacerez. »

Hanksa, qui riait fort de le voir coiffé du bonnet atrocement sauvage que j'avais enfoncé sur ses yeux, trouva la plaisanterie bonne, et enlevant des épaules d'un Seresse son vieux manteau à capuchon rouge, elle en affubla le bourgeois.

Celui-ci qui ne savait plus que dire faisait une amusante figure au milieu de la gaieté universelle. Pour elle, assise sur un canon, les bras croisés, elle regardait en riant le jeune héros aux cheveux blonds dont nous venions de faire un soldat improvisé. Quand il se fut débarrassé de son accoutrement militaire, j'eus à donner quelques ordres, et je quittai la place; il resta seul auprès de Hanksa, dont les railleries l'avaient piqué au vif. Je ne sais trop ce qui se passa entre eux; mais il paraît que notre beau viennois fut d'une galanterie immodérée, car au moment où je revins je le trouvai rouge, se frottant la joue,

et se plaignant amèrement des mauvais traitements de la jeune Seresse. Je m'enquis des motifs de sa plainte, et j'appris qu'il avait reçu ce que le peuple de Vienne, dans son patois comique, appelle un *watsche*, c'est-à-dire un énorme soufflet.

« — Le cas est grave, lui dis-je; tout soufflet vaut un coup de sabre. Je vous offre mon cheval et mes armes, et je ne doute pas que ce militaire (en montrant Hanksa), ne vous en rende raison.

« — Monsieur, s'écria le bourgeois, en enfonçant sa casquette, je ne me bats pas avec les femmes, c'est au-dessous de moi ! Il partit furieux. »

Je ne sais pas comment notre amazone avait fait; au milieu de mes croates aux *boundas* (manteaux de peau de mouton) souillés, aux *gatjes* (pantalons larges) déchirés, elle était restée propre et élégante. Une partie de ses nuits était consacrée à réparer les blessures de ses vêtements, art dans lequel elle était aussi habile qu'au métier de la guerre. Souvent elle se moquait, en vraie femme,

des passementeries usées de nos dolmans et des tristes ouvertures de nos bottes (*tschismen*) avariées. Nous n'étions pas beaux assurément sous les murs de Vienne ; et en attendant l'assaut nous nous ennuyions de tout notre cœur.

Pour passer le temps et voir du pays, j'allai avec cinquante de mes hussards et ma fidèle Hanksa pousser une reconnaissance jusqu'à Bruck, sur la Leitha ; nous dépassâmes la frontière hongroise. La campagne était belle et déserte ; les paysans se sauvaient devant nous, non qu'ils fissent cause commune avec les insurgés, mais habitués comme ils l'étaient à la vie la plus sensuelle et la plus douce, les armes leur faisaient peur. Ce n'est que sur le territoire hongrois que les choses changent de face. Là tout est militaire, jusqu'aux bergers.

Nous avions fait environ trois milles hors du camp, lorsque à deux cents pas de distance, sur le territoire hongrois, je découvris une centaine de cavaliers ennemis qui faisaient halte. Je reconnus les fameux *tschikos* ou bergers armés, une

des plus singulières troupes de la Hongrie. Le chef galopa vers moi, s'arrêta court à une cinquantaine de pas et me fit signe d'approcher. C'était une figure curieuse et noble : visage à longue barbe blanche et à cheveux blancs qui bouclaient et retombaient sous le bonnet hongrois. Il portait le costume des magnats du pays, et sa grande pipe turque à la bouche, il dirigeait fièrement le cheval pie qui caracolait sous son vieux maître. Je m'arrêtai à mon tour, et je le vis tirer son mouchoir de sa poche, l'agiter en signe de trève et m'annoncer ainsi ses intentions pacifiques. Je commandai à ma troupe de faire halte, et je poussai vers lui sans crainte. Sa figure m'était connue; c'était le vieux comte de V..., qui avait longtemps servi l'empereur d'Autriche comme capitaine de cavalerie.

« — Sommes-nous ennemis? » lui demandai-je en riant.

Il me tendit la main très-cordialement, et me dit :

« — Ennemis, quand vous tirerez le sabre con-

tre la Hongrie! d'ailleurs bons amis tant que vous voudrez. Descendez un peu de cheval ; j'ai là sous ma tente du vin de Tokai qui ne vous déplaira pas et du tabac de Hongrie que je serai heureux de partager avec vous. »

Je lui obéis. Bientôt nous fûmes assis sous sa tente, auprès d'un tronc de chêne qui servait de table, pendant qu'un de ses *tschikos* remplissait nos pipes et nos verres.

« — Vous ne vous étonnez pas du tout, j'en suis sûr, me dit-il, que je marche pour l'indépendance de mon pays et de ma race. Tout le monde en fait autant parmi nous. Si j'avais hésité ; mes vassaux m'auraient mis en pièces. Soyons donc fidèles chacun à notre drapeau. D'abord, je bois à votre santé.

« — Et à celle de l'empereur! lui dis-je en riant.

« — Volontiers, camarade, pourvu qu'il nous laisse la Hongrie! j'ai porté son uniforme, je ne lui veux pas de mal, pas plus qu'à Jellachich ; mais qu'ils nous laissent tranquilles ; et surtout

qu'ils nous rendent nos vieilles lois. A propos, vos hommes doivent avoir faim ? je vais leur envoyer des provisions.

Ce qu'il fit aussitôt.

« — Savez-vous, repris-je alors, mon cher comte, que vous nous traitez mieux que ne feraient les bourgeois de Vienne ? Ceux-là massacrent impitoyablement nos prisonniers. Ils vous attendent avec impatience, et il me semble que vous ne vous pressez guère de leur porter secours ?

» — *Teremtete !...* s'écria-t-il avec le juron ordinaire des Madgyars (l'expression principale de leur émotion est ce *Teremtete !* qu'ils prononcent avec une véhémence extraordinaire, et qu'ils répètent comme une espèce de fusillade); ils attendront longtemps ; nous n'avons rien à démêler avec eux. La belle affaire ! recevoir les ordres d'un boucher ou d'un tailleur qui n'ont jamais manié le fusil ! Vienne deviendra ce qu'elle pourra. Qu'ils s'arrangent tout seuls, eux, leurs étudiants, leurs grisettes et leurs professeurs de belles-lettres !..

Je défends ma race, je défends ma patrie ! Hors de là je ne vois rien. »

Il passa gravement sa main, comme un oriental, sur sa longue moustache blanche, et vida son verre.

» — Bonsoir, lui dis-je après une demi-heure de cette causerie amicale ; il faut que j'aille retrouver mes hommes. A revoir, mon hôte.

» — A revoir, me répondit-il en me serrant la main. Tant que vos hussards n'attaqueront pas le pays, ils peuvent être tranquilles ; mon tabac et mon *sklikowitz* leur appartiennent ; je ne me battrai pas contre eux. »

Cette chevalerie sauvage faisait le charme de mes fatigues et de mes périls. J'en retrouvai, comme on le verra, au sein même des combats es plus acharnés des traces profondément touchantes.

Bientôt un coup de baguette allait me transporter au sein de l'Aula, parmi les étudiants insurgés et dans le club central lui-même.

CHAPITRE IV

Les deux espions. — Intérieur du club central. — L'Aula. — Guerre des rues. — Prise de Vienne. — Jellinéck, Franck, Messenhauser. — Portraits.

« — Que s'est-il passé de nouveau, lieutenant ? demandai-je quand nous fûmes de retour au camp.

» — De jolies choses, capitaine ; vingt-deux de nos Séressés sont faits prisonniers par les étudiants. »

Un affreux juron m'échappa ; j'aimais ces hommes et ils m'aimaient beaucoup.

« — Les étudiants sont enragés ; ils vont mettre en pièces mes pauvres Seresses ! malheur dont je ne me consolerai pas !

« — C'est vrai, capitaine, le malheur est irréparable.

» — Comment cela s'est-il passé ?

» — Ils se sont aventurés trop loin. Plus de trois cents bourgeois et étudiants les ont cernés et emmenés. Impossible de les sauver.

» — Je les vengerai ! »

Comme j'achevais ces mots, il se fit un grand bruit autour de ma tente, et deux jeunes gens garrottés, que l'on bousculait horriblement, y furent poussés ou plutôt précipités par les soldats. Ces prisonniers étaient couverts de sang ; leurs redingotes déchirées pendaient en haillons, et l'un d'eux soutenait péniblement avec son bras droit son bras gauche en écharpe, qu'une chute venait de briser ; il était près de se trouver mal. Six fusiliers du 2e régiment de Nassau avaient grand'peine à les protéger contre la fureur de mes hommes ; les yeux enflammés et le *pallasch* à la main,

ils voulaient absolument expédier ces malheureux et les abattre sur place.

La guerre avait pris un caractère atroce depuis que l'insurrection viennoise avait éclaté ; ce n'était plus une lutte ordinaire, mais un effroyable acharnement. On se massacrait de part et d'autre et l'on faisait peu de prisonniers. Telles sont les guerres d'opinion. Dès que la métaphysique se met de la partie, ce ne sont plus des hommes qui se battent, mais des bêtes féroces ; sous forme d'idées, les passions les plus cruelles entrent en scène.

« — Allons ! qu'on desserre les cordes qui attachent ces gens-là et qu'on forme le cercle. De quoi s'agit-il ?

Ils parlaient tous ensemble.

» — Ce sont des espions !

» — Ils ont voulu débaucher les Croates !

» — Ils leur ont offert de l'argent pour déserter !

» — C'est pour cela qu'ils se sont déguisés comme vous voyez, capitaine !

« — Les misérables !

» — Il faut les tuer !

» — Tuons-les !

» — Tout de suite ! »

Un cercle de sangliers écumants, car ce n'étaient plus des hommes, enveloppait les jeunes gens, qui soutenaient avec une grande résolution leur situation difficile. Celui qui avait le bras cassé et qui souffrait beaucoup, pouvait avoir quinze ans, l'autre dix-huit. Je les interrogeai ; ils ne dissimulèrent rien, et furent héroïques sans bravades et polis sans lâcheté. Membres de la légion académique, « ils avaient, disaient-ils, rempli leur devoir, « et ils savaient bien qu'on les tuerait. » Le plus âgé daignait à peine me répondre. Son énorme *meerschaum* à la bouche, et les mains dans ses poches, il avait des paroles de consolation pour le plus jeune, dont la figure douce et ingénue était contractée par les souffrances de son bras cassé. Un conseil de guerre s'assembla et les condamna à mort. On sait que tel est le sort inévitable de tout espion fait prisonnier.

Cependant il me vint dans l'idée que cet inci-

dent pourrait m'aider à sauver mes Croates prisonniers. Je communiquai cette idée au président du conseil de guerre, le baron George Kr.., qui la trouva praticable.

« — Nous suspendrons l'exécution, me dit-il, et nous enverrons demander à ces furieux s'ils veulent consentir à un échange.

» — Mes vingt-deux Croates valent au moins ces deux enfants-là !

» — Soit ! Mais peut-être sont-ils déjà fusillés, vos Croates ! Alors, ce serait l'envoyé que l'on garderait, et il courrait grand risque d'y perdre les oreilles.

» — Vous avez raison, colonel.

» — Qui se chargera de la négociation ?

» — Moi ?

» — Vous ?

» — Je connais beaucoup Messenhauser et un peu Schuselka.

» — A la bonne heure ! mais ce sont des possédés que ces Viennois. Vous jouez gros jeu !

» — La vie n'est qu'heur et malheur. Vous

tenez ceux-ci ; et si je ne revenais pas demain matin, vous feriez leur affaire. »

Le plus âgé des prisonniers déposa tranquillement sa lourde pipe et me dit :

« Je désire de tout mon cœur qu'ils vous attachent à la gueule d'un canon, dussé-je y passer après. *Vive la liberté* ! *Mort aux sauvages et aux tyrans* ! »

Je haussai les épaules et je doublai la garde de ce fanatique, qui se nommait Wilhelm Rety, était demi-Hongrois et demi-Germain de race, et s'était montré l'un des plus terribles énergumènes du mouvement insurrectionnel. On y regardera à deux fois, pensai-je, avant d'égorger un officier porteur d'un cartel d'échange, et de livrer ces deux jeunes gens à la mort ; enfin j'envoyai un trompette en avant comme parlementaire, et je me décidai à aller demander l'échange des deux espions contre mes vingt-deux braves manteaux rouges.

Il ne tarda pas à revenir avec un sauf-conduit signé de Schuselka, du docteur Tausenau et du général Bem. Je subis tous les préparatifs usités

dans ces circonstances ; on me banda les yeux ; ayant une fois passé la porte de la ville, un guide inconnu me prit ; j'allais sans savoir où on me menait, et je finis par me trouver dans une chambre de l'hôtel *Zur-Ente*, où je revis enfin la lumière du jour. Devant moi étaient une table, deux choppes, et à côté de moi un Anglo-Irlandais, que je connaissais de longue main, et qui était devenu facilement colonel dans l'armée civique, car le tumulte, le hasard et le tapage lui plaisaient avant tout : il y nageait en pleine eau, et s'y démenait avec le plus grand sang-froid.

« — Barnaby Oldcombe !

» — Colonel Fritz. Oldcombe, s'il vous plaît !

» — Et que fait-on à Vienne? demandai-je brusquement à cet Anglais dont les observations m'inspiraient d'autant plus de confiance que je connaissais son caractère peu chimérique et son esprit bronzé sur les affaires de ce monde. J'étais bien sûr qu'il me répondrait seulement par des faits exprimés dans leur sécheresse et même dans leur brutalité.

» — Ce qu'on fait à Vienne? On y déclame, on s'y dispute, et, avec les plus admirables ressources pour vous battre, on s'arrange de manière à être parfaitement battu. Vous en jugerez. Nous visiterons ensemble l'Aula. Vous êtes ici, sachez-le bien, au-dessous du comité central des clubs démocratiques en permanence dans l'hôtel *Zur-Ente;* c'est au-dessous du pandémonium que vous vous trouvez, s'il vous plaît. Entendez-vous là haut? quel tapage ils font? *What a hubbub!* C'est beau, sur ma parole! *Capital!* Superbe musique!..... Mais venez, cela vaudra mieux; vous avez un caractère officiel qui vous protégerait quand même je ne serais pas avec vous. »

Je le suivis. Dans les escaliers, du haut jusqu'en bas, je n'aperçus que carabines, mousquets, balles de tous calibres; je heurtais de temps en temps quelque membre de la légion académique accroupi, blotti ou endormi sur les dégrés, ou je frôlais deux clubistes parlant avec vivacité des événements du jour, près d'une porte entr'ouverte. Enfin nous pénétrâmes dans le lieu des

réunions, qui se tenaient au second étage, dans une grande salle mal meublée. Quoique la discussion fût orageuse, quelques-uns des plus jeunes membres, qui avaient fait patrouille toute la journée et toute la nuit, dormaient profondément, étendus sur des chaises. C'était un singulier chaos. Un nuage de fumée remplissait la salle, des voix glapissantes ou tonnantes perçaient le nuage ; et quelques ronflements de dormeurs acharnés s'y mêlaient.

« — A quelle classe de la société appartiennent ces messieurs ? demandai-je à mon guide pendant qu'il me conduisait vers le président, à l'autre bout de la salle.

« — Gens de lettres, dramaturges, critiques, esthéticiens ! la plupart ont fait des romans ou des drames. Celui-ci est le docteur Franck, une espèce d'Hercule qui a l'air né pour porter la cuirasse. Voici le brillant Chaisés, espèce de Cagliostro politique, dont l'influence est extrême et pour ainsi dire magnétique ; c'est lui qui distribue et fait afficher les placards, bulletins, journaux, et

dirige les instruments de l'artillerie intellectuelle et populaire. Il est spirituel, résolu, et il sait séduire les hommes. Je crois qu'au fond il se rit de tout cela, et que cette prestidigitation politique l'amuse.

Je fus présenté au président, le docteur Tausenau, assis devant une table longue qui occupait le centre de l'appartement. Le docteur Tausenau, homme de quarante ans, au teint noir, à la figure large et au menton pointu, m'accueillit poliment et froidement, et me promit de mettre ma demande en délibération dès que je serais parti. Il a le don de la parole, ce grand levier des mouvements démocratiques, et passe, après Schütte, pour le plus éloquent des gens de son parti. A côté de lui siégeaient Messenhauser, que je saluai, Jellinek et Louis Eckart; ce dernier, jeune encore, d'une remarquable beauté sous son costume militaire, et dont la jeunesse s'est dissipée dans les oiseuses controverses de la littérature viennoise, achevait un magnifique discours quand je saluai le président. De tous ces hommes, celui qui représente le

mieux le mouvement actuel, c'est Jellinek le mystique, avec ses lunettes bleues sur le nez, son teint transparent, son œil vert, son regard vague et l'inquiétude singulière de tous ses mouvements. Cet œil incertain et mobile, ce regard vibrant et perçant révèlent une activité plus fébrile que puissante, plus lyrique que positive, plus littéraire qu'applicable. Jellinek est à Washington ou à Franklin ce qu'un somnambule est à un héros. On voit qu'un fanatisme énervé, le fanatisme des abstractions, s'est emparé de son esprit. Il est plus distrait que le Ménalque de Labruyère; il n'écoute jamais; sa pensée l'entraîne, et il ne voit pas même ceux qui lui parlent. La métaphysique le berce éternellement, et je ne sais s'il ne crée pas dans son sommeil des systèmes ontologiquement révolutionnaires. Les théories sans réalité dont il poursuit les conséquences extrêmes l'emportent toujours au delà de sa volonté propre ; les abstractions de son esprit, au delà de son caractère. Cette rêverie fébrile le rend exagéré en tout et impropre à tout.

Cependant Messenhauser avait signé pour moi un permis d'aller visiter mes pauvres Seresses retenus prisonniers dans l'Aula; je quittai la salle et je saluai ces messieurs.

« — Vous voyez, me dit Barnaby quand nous nous trouvâmes dans le corridor; il y a là, comme partout, de l'ambition, de l'honnêteté, de la coquinerie, de l'exaltation, du charlatanisme, du courage et de la folie. Si ces gens là voulaient ou pouvaient user de leurs moyens, vous seriez écrasés en huit jours. Je le répète, vous êtes bienheureux que l'insurrection soit si mal conduite. Il n'y a que Bem qui ait du talent, et on ne l'écoute guère; il a trop d'esprit et d'esprit pratique.

» — Sa légion polonaise nous a fait beaucoup de mal; autrement vous n'êtes pas fort à craindre. Vos sorties contre nos avant-postes sont mal dirigées; votre feu ne nous enlève presque pas de monde.

» — Que voulez-vous? sans discipline, on ne fait rien.

» — Ils ont du courage.

» — Qu'importe ? Ils en abusent. Ils dépensent leur poudre et leurs hommes sans profit. Ils tirent de trop loin et ne tuent personne. Ils ne savent ce qu'ils font.

» — C'est vrai. Il leur est arrivé de charger leurs canons à mitraille contre nos patrouilles qu'ils n'atteignaient même pas. Évidemment tout se fait sans aucun plan.

» — C'est fort heureux pour vous ; supposez que dès le 7 octobre 30,000 bourgeois et étudiants fussent tombés sur les troupes d'Auersperg ; que les 28,000 Hongrois postés près de Raab eussent paru le 12 devant Vienne, et qu'enfin les paysans de Styrie vous eussent pris en flanc, que seriez-vous devenus? Au lieu de cela on a laissé Windischgraetz rallier son armée en Bohême et en Moravie, et opérer sa jonction avec Jellachich. Oh ! les gens de lettres ! les gens de lettres ! tous ces hommes d'esprit et ces romanciers ne valent pas une bonne culotte de peau à laquelle on obéit. C'est là ce qui gagne les victoires.

» — Et nos prisonniers, comment les traite-t-on ?

» — Pas trop mal, surtout vos Seresses, que leur qualité demi-sauvage semble recommander à la sympathie des étudiants. J'ai vu vos vingt-deux bandits de prédilection dans l'Aula que j'ai visitée ce matin, et où vous allez les trouver. »

L'Aula universitaire offrait un étrange spectacle. La cour était remplie de jeunes gens tous armés, quelques-uns de quatorze à quinze ans, et qui jouaient avec leurs mousquets et leurs épées comme les enfants avec leurs joujoux. D'autres étaient vautrés, pêle-mêle, dans les corridors jonchés de paille ; on voyait sur les bancs des cartes, du tabac, des pipes, des verres, des bouteilles et des cigares que le conseil municipal leur envoyait abondamment d'heure en heure. L'Aula était le centre réel de tout le mouvement d'insurrection ; là venaient aboutir rapports, renseignements et nouvelles du jour. Des enfants ou de jeunes adolescents, qui avaient à peine atteint leur majorité, devenaient les arbitres et les régulateurs de ce grand tumulte ; ils recevaient les plaintes des bourgeois, décidaient les différends, donnaient de la

poudre à ceux-ci, des balles à ceux-là, examinaient les espions que l'on avait faits sur nous, et recevaient les députations des villages voisins qui envoyaient leurs armes au comité. Ils mettaient dans tout cela une gravité extrême. Les scènes les plus bizarres se passèrent sous mes yeux. On amena un vieillard à barbe blanche, à cheveux blancs, dont la barbe et les cheveux tombèrent tout à coup sous la main de l'examinateur, et qui se trouva en définitive n'être qu'un jeune étudiant qui avait essayé de quitter la ville sous ce déguisement. Le jugement ne fut pas long et la sentence fut cruelle ; — la mort.

« — Eh bien, où sont mes Seresses? demandai-je à Barnaby, vous les avez vus ce matin? Voici mon permis, conduisez-moi jusqu'à eux!

» — Certainement ; je les ai vus, bien portants, chantant et jouant comme des diables, dans une chambre séparée, — et fort intéressants, je vous assure. Au fond de cette cour nous les trouverons.»

La salle qui les renfermait était assez grande. La plupart assis par terre, ils avaient cet air de

mélancolie grave et sauvage et cette résignation majestueuse qui caractérise les peuples primitifs. Le menton appuyé sur leurs mains, les coudes reposant sur la terre, ils levèrent sur nous, quand nous entrâmes, leurs grands yeux noirs et fixes, et continuèrent à causer dans leur langue nationale. Leurs fronts étroits et hauts, les boucles noires de leurs cheveux, leur teint olivâtre, les lignes délicates de leur bouche et de leur menton les rendaient facilement reconnaissables. Leur situation de prisonniers ne paraissait pas les préoccuper beaucoup, et ils conservaient, malgré leurs haillons et les linges qui entouraient leurs pieds ensanglantés, toute leur dignité virile. Ils ne s'étonnèrent pas de mon arrivée.

« — Gospodine, me dit l'un d'eux en se découvrant, je savais bien que vous viendriez nous voir. »

Ils se levèrent tous avec respect et me serrèrent la main.

Ce qu'ils pouvaient faire de plus beau en mon honneur, c'était de chanter pour célébrer ma bien-

venue leur chant national; et ils se mirent à l'entonner d'une voix grave et douce, qui donnait à cette mélodie tendre un caractère presque religieux.

« Zivio ! zivio ? la vie est bonne quand le lilas fleurit, quand la csutora pleine de vin rouge se vide, et quand l'ami sourit au compagnon d'armes !

» Zivio ! zivio ! la vie est bonne quand on est libre et quand l'oiseau du matin, aux plumes dorées, vole en chantant dans la forêt, près de sa femelle amoureuse.

» Zivio ! zivio ! la vie est bonne quand la botte éperonnée retentit, quand les sabres se heurtent dans la danse ardente, et quand le compagnon d'armes survit à la bataille !

» Zivio ! zivio ! l'anguille d'argent dans les flots, l'écureuil sauvage dans les branches ne sont pas plus joyeux que le Seresse après le combat, quand il revoit son frère d'armes vivant et joyeux ! »

J'étais réellement ému de leur amitié pour moi.

Entre le Viennois qui ne sait que danser les val-

ses de Strauss, combiner sa politique esthétique, parer sa personne, ou boire de la bière et du vin, et ce noble enfant des steppes et des monts croates, quelle distance ! La vie sauvage vaut mieux cent fois que la vie oisive et sans but. Si Vienne s'est insurgée, c'est qu'elle s'ennuyait de son bien être ; elle était trop à son aise. Comme Paris, elle s'est donné la joie de l'enfant gâté qui brise tout pour s'amuser. Cruelle punition pour ceux qui n'ont pas su mieux élever ce peuple ! Tout foyer de plaisirs et d'industrie deviendra, si l'on n'y met ordre, un terrible foyer insurrectionnel ; Londres embraserait l'Angleterre sans les merveilleux docks et le port de mer qui établissent des points de dérivation si efficaces.

Quant à nos bourgeois de Vienne, ils avaient jusqu'à un certain point raison ; on les avait endormis dans un bien-être matériel. Les promesses de 1815 n'avaient pas été accomplies. Ils étaient heureux, trop heureux et voulaient autre chose. On les avait animés en les comprimant.

Revenons à mes Seresses, dont je négociai

d'abord la vie sauve, ensuite l'échange. Je leur distribuai du tabac et du sklikowitz, et je pris congé de mon anglais et de Vienne. Il avait bien deviné ; Vienne se défendit mal. La démagogie est un cheval fougueux dont on ne fait rien qu'après l'avoir dompté, c'est-à-dire éreinté; procédé détestable pour les chevaux et les empires. Rien ne prouve mieux son impuissance que la manière dont Vienne nous résista. Gens de lettres rêveurs, esthéticiens spirituels, orateurs étourdissants et logiciens effrénés qui s'étaient avisés de monter à nu ce coursier sauvage, pour le lancer au galop dans les ornières et les précipices, en criant à tue-tête : « *Alea jacta est!* » n'ont pas fait deux lieues qu'ils sont tombés en rompant le cou de leur bête, et en se brisant à eux-mêmes les reins sur les pavés.

L'irrégularité du commandement, le défaut d'ordre et de discipline enlevèrent aux insurgés les avantages que leur eussent assurés un ardent courage, une grande résolution et leur nombre considérable. Chacun se battait pour soi ; souvent on

tuait le voisin ; surtout on se gardait bien d'obéir aux ordres.

Grâce à Dieu, je ne pris aucune part à cette guerre de rues et à l'enlèvement des barricades. D'autres troupes ; surtout celles des chasseurs Croates, furent chargées de cette déplorable et difficile entreprise. Je fus détaché en escarmouche et me trouvai engagé dans une affaire assez vive près de Schwechat ; puis je restai l'arme au bras dans le Jägerzeil, témoin des plus féroces combats que l'on puisse imaginer ou peindre. On ne peut disconvenir qu'il y ait eu beaucoup de bravoure du côté des bourgeois et surtout des étudiants ; bravoure mal dirigée, sans tenue, sans principes, et que les troupes régulières écrasent inévitablement. Triste chose d'ailleurs ; le fils contre le père ! le bourgeois contre le bourgeois ! le paysan contre l'ouvrier ! Je maudis, moi militaire, et fort peu sentimental, la guerre des rues, guerre de cannibales. Il ne s'agit plus de combinaisons, de tactique ordinaire, de masses mises en mouvement par un esprit vigoureux et dirigées par un bon coup-d'œil.

C'est la ruse, l'adresse, la souplesse individuelle, l'agilité du chat, l'élan du tigre, la flexibilité du singe, l'instinct des bruits lointains, des subterfuges perfides et des stratagèmes inventés, l'art de se cacher, de glisser, de ramper, d'attendre, et de détruire l'ennemi en détail, qui l'emporte dans ces ignobles guerres. Elles déshonorent et elles souillent. Elles annoncent le retour à la barbarie. On les retrouve chez les brigands des Abruzzes et chez les bannis des sierras espagnoles. C'est la société brisée, l'inhumanité des Peaux-Rouges s'installant à la place des lois d'honneur qui mêlent à la guerre régulière leurs généreuses traditions. Les fantassins croates, montagnards agiles, excellaient dans cette guerre : couchés à plat ventre, protégés par leur havresac, ils rampaient comme des serpents et parvenaient jusqu'au sommet des barricades. Accroupis derrière une borne, accrochés à une enseigne et à un pilier de réverbère, ils ne perdaient pas un de leurs coups. Hanksa et son frère Nicolas ne partageaient pas mes scrupules. Ils bouillaient de colère; il fallut

leur défendre absolument de prendre part aux engagements des autres corps. Toutes les demi-heures j'étais sûr de revoir Hanksa, rouge comme un coq, malgré sa pâleur habituelle, m'accoster en pressant passionnément son sabre de ses deux mains, et s'écriant : *Terrai! terrai! stravo, gospodine* ! « Au nom de Dieu, tombons dessus, mon seigneur ! »

Enfin l'insurrection viennoise fut étouffée ; notre triomphe assez peu glorieux se fit en grande pompe, et je retrouvai dans les rues de Vienne, monté sur un magnifique cheval de bataille, le même bourgeois blond et guerrier qui avait reçu un si magnifique soufflet de la jolie main de Hanksa, et qui semblait plus glorieux que jamais.

CHAPITRE V

Le cadavre de l'étudiant. — La guerre en Hongrie. — Schwechat. — Campagne d'hiver. — Politique de Kossuth. — Combat sur la glace.

Le dernier jour des barricades j'avais été légèrement blessé à la main gauche par le ricochet de je ne sais quel projectile, fragment de boulet ou de mitraille qui sans doute avait rebondi plus d'une fois sur les pavés, les murailles et les volets des maisons, car il ne me fit pas grand mal. Immédiatement après la prise de Vienne il me fallut entrer à l'hôpital, où une se maine de repos suffit

ma guérison. J'entendais de mon lit le tumulte extérieur, le galop des chevaux, les cris sauvages des vainqueurs, les hurlements du désespoir, et les chants des buveurs qui célébraient leur triomphe. Jusqu'à quel point les récits que l'on a faits du pillage de Vienne et des atrocités qui l'ont signalé sont-ils vrais ? je l'ignore. De part et d'autre on était irrité, et la perfidie du côté des bourgeois n'a pas plus manqué que la férocité du côté de leurs ennemis. Ce qui courrouça le plus les troupes assiégeantes, ce fut l'infraction de la capitulation, due sans doute à l'irrégularité et au désordre du commandement.

On était convenu d'une amnistie et le drapeau blanc flottait partout, lorsqu'à l'improviste les assiégés rouvrirent leur feu ; nous perdîmes assez de monde par suite de cette trahison ou de cette erreur. La vérité était que des ordres contradictoires s'étaient croisés, et qu'au moment même où l'autorité militaire faisait cesser le combat, il recommençait plus furieux que jamais, animé et enflammé par la rage populaire.

Les étudiants avaient promené en triomphe dans les rues de Vienne le cadavre ensanglanté et mutilé d'un jeune étudiant, cadavre affreux à voir, qu'on avait rapporté du Belvédère, et qui (disaient-ils) avait été mis dans cet état par nos troupes. Cela n'était pas vrai; quelque génie inventif s'était avisé de cette mise en scène pour soutenir son parti et rallumer l'action. A cet aspect, tout s'était ému. L'instinct des masses, dans sa véhémence aveugle et sa généreuse folie, ne résiste jamais à de tels spectacles, et rien n'est d'un effet plus certain sur elles que la robe sanglante de Jules César ou le poignard rouge et fumant d'Appius. Femmes et enfants s'étaient précipités en pleurant sur les pas de ceux qui portaient le cadavre.

« — J'ai vu, me disait l'irlandais Oldcombe, qui vint me rendre visite à l'hôpital et qui me raconta ces détails, toutes les fenêtres s'ouvrir, et mille bras étendus, agitant des mouchoirs, sortir des fenêtres à l'approche de la lugubre procession. Des gémissements épouvantables jaillissaient de

toutes les rues, et de longs cris de vengeance sortaient des murs de l'Aula. Je vous assure que la scène était frappante et que dans ce tumulte de larmes furieuses et de cris féroces il était difficile de garder son sang-froid et de ne pas se laisser entraîner comme tous les autres à la houle destructive et vengeresse. « *Mort aux Hapsbourg* ! » hurlaient des hommes de quarante à cinquante » ans, le cou tendu, les bras levés au ciel et l'œil » plein de flamme. — *Meure l'Empereur clément* ! » répétaient comme des furies de jeunes filles » roses, au visage rond, et aux tresses plus blon- » des que les épis mûrs. » — J'en ai vu embrasser et baiser avec larmes le drapeau noir qui précédait le corps. Le prince Lubomirsky, les bras croisés et pleurant, arrêta le convoi, comme cette héroïne d'un drame de Shakspeare, et ne put prononcer que ces mots : *Jellachich* ! *Jellachich* ! — Il fallut que Schuselka descendît pour apaiser la rage universelle qui me gagnait moi-même, tant il y a d'ivresse dans le mouvement de la foule et de contagion dans sa fièvre.

« — Il me semblait, dis-je à Oldcombe, que les guerres d'opinion devraient être plus bénignes et plus douces que les autres ; elles ont pour prétexte des idées, non des intérêts réels ; ou du moins ce sont les idées qui se mettent en avant et voilent les intérêts.

« — Tout au contraire, mon cher capitaine ; dans ces sortes de guerre, et j'en ai vu de plusieurs sortes, l'homme est la plus atroce des bêtes sauvages. Sur un champ de bataille où deux races se disputent le pouvoir, on se heurte, le canon gronde, les morts tombent et le sang coule ; mais après tout on ne se hait pas ; ici, dans les combats de fanatisme et d'opinion, c'est bien autre chose ; il s'agit de tuer non-seulement l'homme, mais l'idée ; il n'y a pas de supplice assez cruel, de carnage assez sanglant pour l'ennemi de notre théorie ; ce n'est plus un mouvement du sang, une fureur aveugle qui pousse les combattants ; toute l'intime férocité de notre être s'éveille et se dresse pour massacrer religieusement et consciencieusement nos semblables. Quand Voltaire a crié si haut contre le

fanatisme, sa colère s'est trompée d'adresse ; il aurait dû s'attaquer à la métaphysique, à la théorie et à l'idée.

« — Pour moi, répondis-je à Oldcombe, soldat et seulement soldat par métier et par plaisir, très-peu esthéticien d'ailleurs, je ne vous promets qu'une chose, c'est de tuer sans pitié les tueurs. Que leur pistolet soit amorcé par l'idée ou non, cela m'est égal; je n'en ferai pas scrupule, je vous jure. Mais ce qui me désole, c'est d'avoir à me battre bientôt en rase campagne contre mes pauvres camarades hongrois ; de si braves et de si honnêtes militaires ! des gens avec qui j'ai servi, que j'ai commandés, dont j'ai reçu les ordres ! des compagnons d'armes et de périls ! Pour un cœur de soldat, voyez-vous, c'est une cruelle angoisse ! »

Je ne tardai pas à me rétablir, et je quittai Vienne plus dispos que jamais, à la tête de mes hommes, charmé de n'avoir pris aucune part à la boucherie des rues viennoises. On nous détacha sur Schwechat où les Hongrois se présen-

taient enfin, non pas pour secourir la ville, mais pour leur propre compte. Le général Moga, autrefois au service de l'empereur, commandant 20,000 hommes, tant de Madgyars réguliers que de bataillons et d'escadrons *honvœds*, avait pris une position formidable près de ce village.

J'allais retrouver la guerre et je l'aime ; une seule chose me chagrinait : l'idée des braves camarades à qui j'allais la faire. Pendant que mon cheval trottait, et que mes Seresses me suivaient le *pallasch* à la main, je maudissais tout bas le devoir qui me faisait marcher contre des frères armés pour une cause qui, après tout, avait d'excellentes raisons.

Je me disais que le frère de la belle Hélène serait peut-être là, et qu'après avoir reçu l'hospitalité chez lui, j'aurais des coups de sabre à lui donner. Cependant nous avancions toujours ; l'ennemi se montra ; l'action allait commencer. Au premier bruit de la trompette mes arguments s'affaiblirent, et quand nous fûmes à portée de fusil le sifflement des balles, ce sifflement qui

donne le vertige, fit disparaître ma philosophie et ma sensibilité. Les Madgyars se battaient admirablement, quoique leur artillerie fût mal servie, et que toute la partie scientifique du métier leur manquât.

Ils nous repoussèrent sur plusieurs points, et les chevau-légers italiens du régiment de Krew essayèrent inutilement à trois reprises d'entamer leurs bataillons. Ce fut la grosse cavalerie d'Auersperg qui décida l'affaire. Il faut avoir vu s'ébranler ces masses de fer et de cuivre, murailles d'airain qui galopent, poitrail contre poitrail, sabre auprès du sabre, mille crinières de casques flottant au vent, chevaux lancés sur une plaine unie; — il faut avoir entendu la terre frémir sous le sabot de ces lourds et puissants coursiers pour se faire une idée de l'effet dramatique d'un tel combat. Les guerres de Bonaparte, campagnes d'algèbre et de mathématiques n'avaient rien présenté de semblable. Ici l'homme et le cheval, la force et l'adresse reprenaient leur antique influence. La guerre du moyen-âge renaissait; sur tous les points

du champ de bataille des combats isolés constituaient autant de drames spéciaux et pathétiques. Je volai au secours d'un de mes vieux sauvages qui avait eu son cheval tué sous lui, et qui avait déjà expédié trois fantassins; nos ennemis l'environnaient et allaient venger leurs camarades; j'eus le bonheur de le dégager. Pendant cet épisode et à peu de distance de nous, une autre scène douloureuse se passait.

Un jeune cavalier hongrois, à peine sorti du premier âge, se défendait contre deux de nos hommes. Jamais je n'oublierai ce bel adolescent à la figure de vierge et aux moustaches blondes naissantes, que deux cuirassiers d'Auersperg, pesant de leur poids gigantesque sur leurs énormes montures, avaient tant de peine à poursuivre. Le cheval fin et léger qu'il dirigeait leur échappait par mille circuits et mille détours habiles; et l'épée longue et aiguë du jeune homme, étincelant avec rapidité et une adresse éblouissante, retentissait sur l'acier épais qui protégeait ses adversaires.

Cela durait depuis trois minutes, et je galo-

pais vers le lieu du combat, dans l'espérance que le jeune homme se rendrait à moi, deviendrait mon prisonnier et seraité pargné, quand je vis tout-à-coup cette belle tête blanche se pencher, les rênes échapper de ses mains, le corps tomber à terre et le cheval couvert de sang fuir au galop, emportant la selle vide de son maître. La pointe du *pallasch* de l'un des cuirassiers était entrée dans le cœur du pauvre enfant. Ce spectacle m'avait navré; je rachetai sa dépouille pour deux ducats; une bague de cheveux et une montre d'or plate, sans aucune indication de date ou de naissance se trouvaient sur lui. Si jamais la guerre m'apparut sous son aspect affreux et immoral, ce fut ce jour-là. Pauvre enfant! quel cœur maternel a saigné et s'est brisé en apprenant sa mort! Pauvre jeune héros! Souvent j'ai revu, non sans douleur, l'arbre sous lequel nous le déposâmes avec une petite croix sur sa tête et une courte inscription en souvenir de son adolescence héroïque et sitôt moissonnée.

Nous nous repliâmes sur Vienne, d'où l'on nous

dirigea sur Pesth. C'était au cœur de l'hiver. Une campagne d'hiver en Hongrie n'est pas une partie de plaisir. Routes abominables, climat rigoureux, populations ennemies, nous avions tout à braver ; heureusement rien ne nous effrayait plus après l'abominable campagne d'Italie et les fusillades viennoises. Nous marchions sous ce froid vif, au milieu d'escarmouches perpétuelles, avec une allégresse parfaite ; ce n'était pas de ma part dévouement aveugle et fanatique à un maître ; c'était soumission au devoir. La guerre et le drapeau le voulaient ainsi.

Certes la vie militaire a ses iniquités, et philosophiquement on peut l'attaquer sous mille points de vue que je ne prétends pas nier ou adoucir. Mais la discipline est chose éminemment civilisatrice. Elle fait du clergé et de l'armée, chez les peuples très-avancés en civilisation, les deux dernières colonnes du monde ébranlé.

Les vivres ne nous manquaient pas ; bien que leur qualité fût souvent exécrable, et nous faisions un peu meilleure figure qu'en revenant

d'Italie. Plus de *tchismen* (bottes) délabrés ni de haillons en guise de manteaux. Mais le froid était excessif; pour compensation aux ardeurs de l'été romain que nous avions subi récemment, des tourbillons glacés qui nous aveuglaient et d'immenses marécages gelés où nos chevaux s'enfonçaient jusqu'au poitrail, éprouvaient la force d'âme et la vigueur physique de nos hommes. Gelés après avoir été rôtis, ils ne murmuraient pas; ils prenaient tout cela pour les chances communes de la guerre et les plaisirs de leur métier.

Les escarmouches, comme je l'ai dit, étaient fréquentes. De l'horizon lointain qui termine ces vastes plaines désolées et ces bruyères sauvages, des clairières des bois profonds sortaient des nuées de cavaliers qui tombaient sur nous avec une impétuosité extraordinaire; tantôt c'étaient des milices bourgeoises ou *honvœds*, tantôt de petits corps de 100 ou 150 gentilshommes. Ces derniers nous donnaient réellement beaucoup de mal; mais si ces Hongrois des châteaux soutenaient bien l'honneur national, messieurs les gens des

villes et les recrues de milice restaient bien loin de leurs modèles ; souvent ils lâchaient pied aux premiers coups de sabre, et nous n'avions pas grand'-peine à les mettre en fuite. Quant aux paysans, ceux de la race madgyare nous tendaient tous les piéges possibles ; les Slaves et les Germains fraternisaient avec nous.

Ceux-mêmes des environs de Vienne ne s'entendaient guère avec l'*Aula*. Comme ils en avaient peur, et que depuis quinze ans qu'ils vivaient dans l'indolence et la mollesse, ils n'étaient pas devenus éminemment braves, ils auraient bien voulu qu'on les laissât tranquilles. Madgyars et étudiants venaient-ils les sommer de se faire héros sous peine de mort, ils se faisaient héros et se battaient, singulièrement à contre-cœur, ce qui était la plus drôle de chose imaginable. Les instigateurs de leur bravoure une fois disparus, ils revenaient à leur bonne nature, nous offraient du pain et du vin, et nous laissaient danser avec leurs filles.

Nous entrâmes à Presbourg sans coup férir, et Raab, où nous nous attendions à trouver un corps

d'ennemis considérable et à nous battre vigoureusement, ne nous opposa d'autre obstacle que des retranchements et des palissades que l'ennemi avait abandonnés avant notre arrivée. L'explication de ces singularités de la guerre hongroise est dans la composition même de l'armée hongroise et dans la nature des éléments insurrectionnels dont Kossuth disposait. Il savait très-bien que les bourgeois l'aideraient faiblement à défendre ses fortifications; l'hostilité entre eux et lui était profonde, bien que secrète. Cette guerre chevaleresque, comme celle de Pologne, intéressait peu les villes, dont tous les intérêts étaient contraires à ceux des insurgés. Le bourgeois allemand, sans sympathie pour les Madgyars, voyait dans leur triomphe la destruction de son commerce. Quelques jurats propriétaires étaient seuls en communication avec Kossuth. Du reste, boutiquiers, négociants, banquiers, propriétaires, artisans même, auraient bien mieux aimé vivre en paix. Kossuth, homme sage et d'une grande portée d'esprit, se conduisait d'après la situation qu'il avait approfondie et qu'il

savait par cœur. Compromettre ceux qui n'osaient pas se déclarer contre lui, et les affaiblir en les compromettant, voilà sa politique. Au lieu de ménager le bourgeois, il le terrifiait ; au lieu de respecter ses maisons et ses vergers, il construisait des barricades avec ses arbres et des retranchements avec les portes de ses hôtels. Les *honvœds* hongrois qui avaient le mot faisaient à la bourgeoisie germanique tout le mal qu'ils pouvaient. Kossuth trouvait à cela deux avantages ; il imprimait à la bourgeoisie une terreur qu'il regardait comme salutaire, et il la ruinait, ou du moins il affaiblissait les ressources qu'elle aurait pu mettre au service de l'empereur.

On m'avait logé, à Presbourg, chez un jurat qui s'appelait Horvath Ferency, c'est-à-dire François Horvath, le nom de baptême chez les Hongrois, suivant toujours le nom de race et de famille seul type de la souche héréditaire. Il me fut impossible d'apercevoir le nez de mon hôte, qui, à mon entrée dans sa maison, s'était retiré en grommelant et blotti au fond de sa tanière, et qui, j'en

suis sûr, aurait mieux aimé me recevoir avec des balles de fusil qu'avec cet excellent *bouda* (vin rouge) qui remplissait sa cave, et dont il me donnait, à son grand regret, une bouteille par jour. Au rez-de-chaussée de sa maison, sur la rue, logeait un petit mercier, dans la boutique duquel j'allais de temps à autre faire quelques emplettes, et oublier de mon mieux l'ennui de la solitude et la farouche humeur du maître du logis. Ce mercier était un brave germain, au front massif et à l'encolure puissante, qui avait épousé une petite paysanne hongroise fort jolie, mais triste et peu d'accord avec son mari. Ce ménage dépareillé ne représentait pas mal la bourgeoisie commerçante des villes, alliée au madgyarisme poétique. Je demandai au mari si l'insurrection avait fait tort à son commerce :

« — Gut Gott ! s'écria-t-il douloureusement ; du commerce ! le commerce est une chose morte. Par le temps qui court on ne pense qu'à se battre. Ce sont ces écervelés et ces femmelettes qui nous perdent. Ils font du roman sur le pa-

pier ; après quoi les fous essaient de le réaliser. C'est comme les jeunes filles qui se sauvent de la maison de leur père pour imiter l'héroïne des trois volumes qu'elles ont empruntés au cabinet de lecture.

» — Tous les bourgeois de Presbourg pensent comme vous ?

» — A peu près. MM. les jurats et les magnats, qui sont des nobles, ne partagent pas notre avis ; ils voudraient bien retrouver leur pouvoir. Maîtres de belles forteresses et de paysans vassaux, ils ne seraient pas fâchés de nous mettre le pied sur le cou. C'est là toute la question, voyez-vous ! c'est la féodalité qu'ils veulent, et la pire, celle des Turcs... Nous aimons mieux la monarchie.

» — Vous ne devez guère vous entendre avec le propriétaire de votre maison qui ne veut pas même me parler, parce que je suis Germain de race, et qui a pour moi quand je passe des regards si sombres et si terribles ?

» — Il y en a trois de sa force dans la ville ; voilà tout ! *Ach ! mein gott !* »

Le mercier, poussant un gros soupir, et n'osant pas aller plus loin, croisa silencieusement ses mains sur sa poitrine, parce que sa jeune femme, assise auprès de la fenêtre et travaillant à l'aiguille avait relevé la tête d'un certain air madgyar menaçant.

Notre colonne alla occuper Moor, et n'éprouva point de résistance. Il faisait seize degrés de froid. Nous marchâmes la nuit pour surprendre le corps de Perczel, que nous rencontrâmes le 29 décembre. Le vent soufflait glacé à travers la plaine, et nous pénétrait jusqu'à la moëlle des os. On ne pouvait rester en selle à cause du froid, et les cavaliers démontés étaient obligés de soutenir par la bride leurs chevaux qui glissaient à chaque pas sur le sol glacé. Je me rappellerai toujours cette nuit. Un sentier étroit serpentait à travers des marécages. C'était le seul chemin que nous pussions prendre, et certes si l'ennemi avait su dans quelle situation nous étions, et qu'il nous eût attaqués au milieu de notre marche, nous étions complétement détruits. Notre bonne étoile nous protégea.

Vers dix heures du matin, pouvant à peine nous soutenir, nous débouchâmes sur une plaine, où les 19,000 hommes de Perczel étaient échelonnés, infanterie, artillerie, cavalerie. La fatigue et le froid avaient rendu mes hommes furieux ; ils n'attendirent pas mes ordres et se ruèrent sur l'ennemi comme des enragés. Le soleil du matin brillait au ciel; cuirasses, sabres, casques étincelaient; la terre glacée retentissait sous le grand trot des chevaux serrés l'un contre l'autre et pesamment chargés. C'était un spectacle admirable. Rien ne ressemble, pour la grandeur et l'éclat, à un combat de cavalerie sur un champ de glace, sous un ciel pur et par une belle matinée de décembre. L'intensité du froid augmente la fureur des hommes. Les chevaux eux-mêmes la partagent. L'énergie et l'élasticité des combattants est doublée. Le sabot des chevaux rebondit sur une surface élastique. L'air est vif, l'atmosphère transparente. et tous les coups portent. Nos cuirassiers eurent le dessus, non sans peine. Ils l'emportèrent surtout par le poids et par la masse, ainsi que par la

discipline. Les Madgyars résistèrent jusqu'au bout avec un désespoir magnanime. Les malédictions hongroises se confondaient avec les imprécations des soldats bohêmes, et les cris des blessés et des mourants avec le cliquetis des baionnettes heurtées contre les pallaschs. J'évitai avec soin tout un corps de hussards composé de la plupart de mes anciens camarades. Mon cœur saignait d'être forcé de me battre contre eux. Quelques-uns qui me reconnurent me saluèrent du sabre en galopant à travers la plaine. Voici donc cette cavalerie dont j'ai fait partie, voilà ce bel uniforme que j'ai porté ! En vérité, je ne pouvais m'y accoutumer. La religion du drapeau me parlait trop haut. Un duel, à la bonne heure ! Mais se battre contre son ancien étendard ! profaner ses anciens dieux ! Cela me semblait impossible. Quant aux vrais Madgyars, tout à fait fanatisés, ils n'étaient plus arrêtés par ces considérations vulgaires. A Moor, au milieu de la mêlée, un hussard hongrois qui avait été sous mes ordres, arrêta court son cheval devant moi, et me dit :

« — Je vous reconnais, Georges ; vous êtes mon ancien officier, vous êtes un brave homme, et je vous étais attaché. Aujourd'hui vous êtes l'ennemi de mon pays ; et voilà pour vous. »

Au même instant il me visa presque à bout portant. La balle de son pistolet m'aurait infailliblement brisé le crâne, si je ne m'étais penché sur la tête de mon cheval.

CHAPITRE VI

Mort d'Iwanka. — Déjeuner avec l'ennemi. — Stuhl-Weissenburg. — Les Honvœds. — Les mains coupées. — Funérailles d'Aloysius.

J'avoue que je n'eus pas le courage de riposter par une balle, ce qui m'aurait été facile, à ce vieux camarade dont la balle venait de me manquer. Je le laissai fuir, et ralliant mes hommes je me mis à la poursuite de l'ennemi. Une des courroies de ma selle se brisa ; j'arrêtai mon cheval et je descendis près d'un ruisseau assez large qui serpentait au milieu d'une vaste plaine ; les bords du ruisseau

étaient couverts de glace, et je me trouvais ainsi protégé sinon contre les coups de feu, du moins contre le sabre des cavaliers ennemis. Mon pistolet au poing et tout armé, j'avais respiré quelques instants, quand du sein de l'un des tourbillons de fumée qui obscurcissaient la plaine dans toutes les directions, je vis s'élancer trois hommes à cheval, deux cuirassiers d'Auersperg et un hussard hongrois poursuivi par eux.

« — *Nimm pardun!* (recevez quartier), *nimm pardun!* s'écriait une voix forte en patois bohême allemand.

» *En Magyar wagyck*, je suis Madgyar, répondit le hongrois en se dressant de toute sa hauteur sur ses étriers, et frappant de droite et de gauche, de taille et d'estoc avec une fureur inexprimable. »

Ils étaient arrivés tous trois au bord du ruisseau qui me séparait d'eux. Je reconnus le hussard pour un de mes anciens soldats, un vrai Coumane des environs de Debreczin, le plus brave des hommes, le fils d'un intendant de château, fidèle, dévoué, le plus adroit et le plus hardi cavalier du monde ;

il se nommait Iwanka. C'était moi qui lui avais donné ses premiers galons ; et je crois voir encore sa figure fière et ses deux longues moustaches noires, dont il prenait un soin particulier.

« — Rendez-vous, Iwanka ! » lui criai-je.

L'action avait lieu de l'autre côté du ruisseau que touchait le sabot de son cheval.

Pour toute réponse, il fit faire volte-face à ce cheval superbe qu'il montait, me salua de l'épée, et, se retournant sur ses adversaires, il les assaillit avec une impétuosité et une adresse telles, que le casque de l'un, frappé par le pallasch, tomba de sa tête, d'où le sang ruisselait à flots. Le cheval du Madgyar, les naseaux fumants et ouverts, le poitrail couvert de flocons d'écume, l'œil étincelant, la crinière au vent, semblait aussi furieux que son maître ; c'était un combat magnifique. Le cuirassier blessé n'avait reçu qu'une longue balafre de la pointe du pallasch, qui avait glissé sur le casque en l'atteignant ; bientôt les deux lourdes montures des cuirassiers lancées ensemble au galop acculèrent le Madgyar sur le bord glissant du

ruisseau ; son cheval perdit pied et je vis le brave Iwanka rouler sur la glace ; la tête fracassée et brisée, il resta mort sous son cheval qui avait roulé avec lui.

On voit que nous ne ménagions pas les coups de sabre et que le jeu était sérieux ; les balles qui sifflaient de tous côtés atteignaient plus d'une tête de brave. Après la défaite de Moor, l'ardeur de l'ennemi se ralentit un moment, et nous allâmes occuper Stuhl-Weissenburg à peu près sans coup férir ; mais bientôt une nouvelle fureur s'empara des Madgyars, qui nous attaquèrent sans relâche.

Nos escarmouches étaient continuelles ; nous ne cessions pas de nous battre par petits groupes, et nos chevaux étaient si harassés, qu'un ou deux jours de repos devinrent également nécessaires aux soldats de Kossuth et aux nôtres. Il s'ensuivit, par une espèce de consentement tacite, une trève véritable. Nos postes avancés ne s'attaquèrent plus ; nos vedettes, à deux mille pas ou à peu près l'une de l'autre, nous semblèrent une protection

suffisante. De part et d'autre on n'en pouvait plus. Nos adversaires qui trouvaient des ressources dans la campagne étaient abondamment pourvus de vivres. Nous les entendions chanter et danser, selon la coutume hongroise, autour du feu de leur bivouac; ce qui ne laissait pas que d'être provoquant pour des hommes réduits comme nous à la portion la plus congrue. Il ne nous restait pas une goutte de cette eau-de-vie de prunes qui est la joie du croate. Toujours l'éternelle *mamaliga*, bouillie de maïs arrosée de l'eau des puits voisins, notre seul breuvage. Ce mets, fort insipide par lui-même, devient insupportable après quelques jours, et j'avais pris en dégoût complet le grand chaudron dans lequel on le faisait bouillir au-dessus de deux tisons assez pauvres, car nous manquions même de bois.

Un matin, comme je me promenais bien tristement autour de ce foyer presque éteint, je vis deux hussards ennemis qui, tenant chacun un mouchoir blanc à la main, me faisaient signe d'approcher. Je m'avançais vers eux, et je reconnus

encore deux hommes de mon ancien escadron :

« — Mon officier, me dit l'un en me saluant militairement avec respect, nous savons que vous n'avez pas beaucoup de provisions là-bas, voulez-vous nous faire l'honneur de venir partager notre déjeuner ? Nous avons une tonne de vin et d'excellent porc frais.

« — Je vous remercie, leur dis-je. Très-volontiers. Je sais que des Madgyars comme vous agissent toujours honorablement.

« — Ne bougez pas, reprit le second, nous allons apporter les provisions chez vous, et vos hommes en auront leur part. »

En effet, ils allèrent chercher un quartier de porc frais et plusieurs cruches d'excellent vin rouge, qui composèrent pour mes hommes exténués un repas merveilleux. On rit, on se mêla, et jamais festin ne fut plus cordial. Tout le monde oublia complétement que dans une demi-heure peut-être on se porterait des coups mortels. Une politesse en vaut une autre. Je savais combien les Madgyars aiment le tabac turc et j'en avais sur

moi une assez honnête provision. J'en fis remplir une énorme blague; le repas terminé je m'acheminai vers leur campement sous la conduite de l'un des hussards hongrois.

A mon arrivée, les cinquante hommes de garde, tous mes anciens soldats, se levèrent comme si j'eusse encore été leur officier. Je remis mon offrande au vieux soldat à barbe grise qui leur servait de commandant, et qui la leur distribua. Ils étaient enchantés.

« — Eh bien, dis-je à l'un d'eux que j'avais connu plus particulièrement, vous avez donc renoncé à votre vieux drapeau? vous vous battez contre votre empereur?

» — Pas du tout! me répondit-il gravement; nous nous battons contre le croate Jellachich, à qui l'on veut livrer le pays.

» — Qui vous a dit cela?

» — C'est Kossuth; Kossuth ne dit jamais que la vérité.

» — Vous le croyez donc sur parole?

» — Toujours!

» — A la bonne heure!

» — Capitaines, colonels, soldats, tout le monde reçoit ses ordres, et nous n'obéissons qu'à lui.

» — Voyons, est-ce que je ne vous ai pas bien traités quand j'étais votre officier?

» — Parfaitement.

» — Mes punitions étaient-elles dures?

» — Nous étions bien avec vous, vous êtes un excellent officier; mais vous êtes Tyrolien, vous servez l'Autriche et nous sommes Madgyars!

» — Capitaine! s'écria un autre homme, quand nous vous ferons prisonnier, nous vous traiterons convenablement.

» — N'ayez pas peur, répliquai-je en riant; vous ne me prendrez pas vivant, je vous le jure!

» — Et vous avez raison, me dit le vieux commandant en appuyant sa lourde main sur mon épaule; quand on a eu l'honneur de commander à des gens comme ceux-là, il ne faut pas se laisser prendre! »

Je leur dis adieu. Ils me tendirent tous la main que je serrai, et ils me saluèrent de loin. Long-

temps après que je fus parti, le mot d'*adieu* hongrois — *eljen! eljen!* retentissait encore. Il m'est arrivé plusieurs fois dans cette guerre de retrouver ainsi sur le champ de bataille les antiques sentiments d'honneur et d'hospitalité primitive et tous les héroïsmes chevaleresques, mêlés à la gaîté, au caprice, à la bonne grâce des réunions les plus civilisées.

A peine étais-je de retour parmi mes hommes, le détachement madgyar fut remplacé par un corps de la légion polonaise qui fondit sur nous avec tant de furie, que nous eûmes grand'peine à nous maintenir où nous étions, et que nous eûmes plusieurs hommes tués et blessés.

Rien, on le voit, ne rappelle ici les choses, les passions, les intérêts de l'Europe occidentale, encore moins l'état actuel de nos sociétés raffinées. Cette étourderie héroïque et ces contradictions de la générosité, de la fureur, de la férocité et du dévouement constituent le caractère particulier de la guerre hongroise. J'aime à conserver tant bien que mal, cette portion pittoresque de l'his-

toire, portion souvent négligée, et qui n'en est pas la moins philosophique. Ce n'est pas égoïsme, tant s'en faut; mais je pense que l'on oublie trop ces couleurs passagères, ces accessoires curieux, ces minuties de mœurs sans lesquelles la grande histoire est pâle et sans saveur. Tous les faits se ressemblent; c'est par les nuances que les caractères se distinguent, c'est par les détails que les grandes lignes de l'histoire se différencient et s'isolent.

Je laisse de côté la philosophie. Les troupes du Ban s'avançaient par le *Fleisch-Hacker-Strasse*; et à la tête de quatre-vingts cavaliers de choix je poussais des reconnaissances dans toutes les directions possibles. Du 21 novembre au 6 janvier je ne couchai pas dans un lit; à peine quittai-je la selle.

Mais le 1er janvier! le 1er janvier 1849! c'est là une date que je n'oublierai jamais! Je ne me fais pas honneur d'une sensibilité bien délicate, cette fleur de la vie élégante ne se cultive guère et ne prospère pas sur les champs de bataille et dans les bivouacs; mais ma plume frémit entre mes

doigts, et j'ose à peine retracer le spectacle que cette date me rappelle.

Un cadet de hussards tyroliens, nommé Aloysius Bulow, jeune homme de dix-neuf ans, m'avait été confié par sa mère, veuve d'un de mes anciens compagnons d'armes. Je prenais de lui un soin particulier. Il était brave comme son épée, poëte sans le savoir, amoureux du devoir comme un vrai Germain, ingénu comme une fille et d'une exactitude militaire admirable. Sa passion pour les chevaux, son adresse, son courage le destinaient à parcourir avec éclat la carrière où il était entré. Il ne manquait jamais de me demander à conduire mes patrouilles et il profitait de l'occasion pour galoper à loisir et faire l'éducation de ses chevaux. Dans la matinée du 1er janvier, il partit avec trois hussards, laissant ses camarades assis autour du feu de garde. A quatre heures il n'était pas de retour; je commençais à m'inquiéter, lorsque mon aide de camp féminin Hanksa, occupée à fumer sa longue pipe turque près

de moi, dirigea mon attention vers un petit bois d'où sortait un cheval lancé au galop. C'était un des hussards qui, tout sanglant et le pallasch à peine suspendu à son bras demi-brisé, vint jusqu'à moi, et, sans quitter la selle, m'apprit que ses deux camarades et Aloysius étaient tombés dans une embuscade de Honvœds, qu'ils étaient prisonniers, et que lui-même avait eu grand'peine à se tirer de ce mauvais pas.

Ce renseignement me fit frémir. Tout en rendant pleine justice à la bravoure et à la générosité des Madgyars, je savais de quoi étaient composés et de quoi étaient capables certains détachements de Honvœds, où l'on avait jeté tous les bandits, tous les forçats, libérés exprès et mis au service de l'insurrection. Les seules troupes qui lâchèrent pied ou se montrèrent mal dans cette guerre, furent ces bataillons de mauvais sujets que la loi avait frappés et que l'on avait fait sortir de leurs prisons. Jamais, de scélérats on ne parvient à faire de bons militaires. Il y avait des *honvœds* toutes composées de voleurs, d'assassins

et de faussaires arrachés aux geôles et aux donjons du pays. Il y en avait d'autres où ne se trouvaient que des jeunes gens de famille, des bourgeois, des marchands, des fermiers, d'anciens soldats, animés d'un ardent patriotisme; mais mal dirigés, mal conduits, ne sachant où ils allaient, marchant sans ensemble et perdant au hasard les efforts de leur bravoure. Dans quelles mains était tombé le pauvre Aloysius? Hélas! je ne tardai pas à le savoir.

« — *En selle!* » criai-je à mes hommes.

Hanska ne fut pas la dernière à me suivre, et d'après les renseignements du hussard blessé, nous nous dirigeâmes vers le petit bois où s'était passée une scène horrible.

Au fond d'une clairière, attaché à un arbre et dépouillé de tous ses vêtements, le pauvre Aloysius évanoui, la tête penchée, les paupières closes, s'offrit à nos yeux. Les deux cadavres des hussards, également nus, étaient étendus à ses pieds, baignés dans le sang, criblés de balles et de coups de sabre. Passant par-dessus ces corps mutilés et

inanimés, nous approchâmes de la victime, qui, sans doute réveillée de sa transe par le bruit des chevaux, poussa un long gémissement sourd.

Notre horreur fut extrême quand nous reconnûmes que ses deux mains étaient coupées aux poignets : les barbares avaient espéré que la vie s'échapperait ainsi lentement avec le sang qui coulerait de ses veines. Mais le froid était intense ; le sang s'était glacé ; le malheureux vivait encore; et cet enfant au courage viril essayait de vaincre ses tortures, qui lui arrachaient à peine de temps à autre un demi-soupir étouffé. Nous le détachâmes avec précaution, nous l'enveloppâmes de nos manteaux, et nous le déposâmes doucement sur d'autres manteaux entassés.

« — Capitaine, me dit-il d'une voix que j'entendais à peine et que la souffrance interrompait à chaque mot... c'est fini... ils ont tué... mes deux hommes..., et ils ont voulu... me faire dire... où vous étiez... et quelle était votre force... je n'ai pas voulu les renseigner... Ils m'ont tout enlevé... ils m'ont lié..., battu..., coupé les mains... et ils

sont partis en chantant. Capitaine! je vous en prie..., sauvez-moi ! tuez-moi ! je souffre trop, et quand je vivrais... que voulez-vous que je fasse ?... je n'ai plus de mains ! tuez-moi !... Deux balles, et... tout sera dit ? »

Personne ne répondait. Les cœurs de ces vieux soldats silencieux étaient pénétrés d'effroi, de douleur et de fureur. Lui obéir était impossible et inutile. La mort approchait; l'œil devenait fixe et vitreux, le regard vague et incertain, la respiration faible et saccadée. Je me mis à genoux près de l'enfant ; il se releva un peu, et d'une voix qui reprit de la force :

« — N'est-ce pas, s'écria-t-il, que je meurs en brave ?... Mon capitaine... écrivez-le à ma mère. »

Ce dernier mot était à peine un souffle.

Il retomba. Il était mort.

Je n'avais pas pleuré depuis bien longtemps ; rage et douleur firent tomber de mes yeux des larmes abondantes et ardentes. Plus d'un parmi nous fit comme moi. Le pâle soleil de l'hiver descendait lentement derrière les têtes aiguës et noires

des sapins. La nuit s'abaissait. Il eût été imprudent de nous aventurer plus loin, et de quitter le lieu où nous étions. Nous bivouaquâmes donc dans cette clairière même, où nous allumâmes un grand brasier, que des branches de sapin et de chêne alimentaient. La glace fondue par ce foyer, où nous jetions sans cesse de nouveaux rameaux brisés, nous permit de creuser avec nos sabres et nos longs poignards une fosse assez grande et assez profonde pour y déposer nos morts. Nous étions tous si émus, la scène était si lugubre, la souffrance et l'héroïsme de l'enfant nous avaient pénétrés d'une impression si cruelle, que pendant une heure ou à peu près, que durèrent ce travail et cette triste cérémonie sous le ciel noir et à la lueur rouge des sapins allumés, à peine quelques paroles furent échangées entre mes hommes.

Un fragment de prières des morts revint à ma mémoire assez imparfaitement, et je le récitai en langue croate; une croix entaillée dans l'écorce d'un chêne marqua la trace de la triple sépulture, et après avoir couvert de terre glacée et de bran-

chages les débris des victimes, ne voulant pas avertir l'ennemi par des détonations d'armes à feu, nous croisâmes nos sabres nus, qui se heurtèrent sur le tombeau de nos malheureux camarades.

Puis nous jurâmes de les venger.

CHAPITRE VII

Une famille des Atrides. — Légendes des Wallockzay. — Prise d'un convoi. — Bal dans un ravin. — Entrée à Pesth.

J'ai toujours pensé que les inventions du drame et du roman n'étaient rien près des réalités de la vie ; et ce que j'ai à raconter tout à l'heure, sans y ajouter un seul détail, en ayant soin même de décolorer les tableaux et d'apaiser les teintes lugubres ou sanglantes de mon récit, le prouvera suffisamment. Que les incrédules s'édifient sur ma bonne foi s'ils le veulent en consultant l'ouvrage

anglais de miss Pardoë, la *Cité des Madgyars*, et le *Wiener Jahrbücher* de 1829, ils y trouveront (sous une auréole infiniment plus romanesque et enjolivés de mille arabesques que je détruis pour revenir à la vérité), tous les faits que je vais rapporter dans leur simplicité, car je déteste le roman.

Des atrocités analogues au massacre du jeune et doux adolescent enseveli par nous sous les sapins se reproduisaient de temps à autre. On pense bien que de telles horreurs n'augmentaient pas la sympathie de mes hommes pour les Hongrois, quels qu'ils fussent. Mais ce fut aux Honvœds qu'ils déclarèrent une guerre d'extermination. J'avais bien de la peine, depuis la scène des funérailles, à les déterminer à donner quartier à l'ennemi et à faire des prisonniers. Tout un village où s'étaient retranchés deux bataillons de ces Honvœds fut impitoyablement brûlé. Il semblait que le souvenir du pauvre enfant martyrisé restât présent à mes hommes, et que cette figure pâle aux mains coupées marchât devant eux, les dirigeât et excitât leur fureur. Quelque fatigués

qu'ils fussent, dès qu'on leur apprenait que des Honvœds s'étaient montrés, ils me suppliaient de les laisser monter à cheval et se lançaient à leur poursuite à bride abattue.

« — Capitaine, vint me dire un matin Hanksa, qui comme toutes les femmes portait à l'extrême le sentiment général, voici une belle prise à faire; un convoi de munitions et de provisions, escorté par cent hommes seulement, va passer dans le petit ravin de Geraz, à treize lieues de Pesth, comme vous savez...

» — Vraiment !

» — Vous ne manquerez pas une si belle occasion, capitaine ! Ce sont des Honvœds.

» — Mais je n'ai que soixante hommes avec moi.

» — Bah ! c'est égal, nous en viendrons à bout.

» — Tu en parles à ton aise ! Et s'ils te prennent, toi, et qu'ils coupent tes petites mains, qu'en diras-tu ?

» — Ils ne m'auront que morte, capitaine, reprit Hanksa, dont l'œil jetait des éclairs de colère et de vengeance. Allez, nous aurons facilement

raison de ces drôles, capitaine ! Ils sont tous lâches comme des bandits. Les paysans de Geras m'ont dit que le baron de Wallockszay était à leur tête. En voilà un, le roi des monstres !

« — Oh ! celui-là, repris-je, si je mets la main sur lui, je le pendrai sans miséricorde. Tiens, cela me décide.

» — A la bonne heure !

» — Fais sonner le boute-selle. Je veux prendre ce gredin-là. Il y a un petit bouquet d'arbres sur une pente du ravin ; si nous l'atteignons avant eux nous tomberons sur ces coquins, et tout sera fini. Combien de voitures, le sais-tu ?

» — Trois et très-bien approvisionnées.

» — En route ! »

Ce que c'était que le baron de Wallockszay, le lecteur l'ignore ; moi je le savais. Je l'avais vu en 1839 dans la prison d'Etat de Pesth, et toutes les funèbres annales de sa famille étaient gravées dans ma mémoire en traits de sang. Les souvenirs de la famille des Atrides pâlissent auprès des incidents dramatiques dont cette race noble et

antique porte l'ineffaçable stigmate. Qu'il y ait des malédictions qui pèsent sur certaines familles, je n'en puis douter ; celle-ci en est un exemple. Des faits aussi atroces que ceux qui ont taché la vie des chefs de clan écossais les plus barbares où la carrière de ce monstre qu'on appelait le maréchal de Retz ont appelé sur tous les descendants de la race des Wallockszay la vengeance des lois. Je vais dépouiller de son nuage d'exagérations populaires cette légende atroce et presque fataliste, où le meurtre et l'orgueil, le parricide et le fratricide apparaissent de génération en génération comme un inaliénable héritage.

Les Wallockszay durent le premier éclat de leur fortune au choix de Marie Thérèse, qui récompensa le courage audacieux de leur aïeul en payant les dettes de Konrad Wallockszay, en le faisant baron, lui donnant des domaines considérables en Allemagne et le comblant d'honneurs. La bravoure et la ruse étaient à peu près les seules qualités de cet homme ; et telle était la férocité avec laquelle il traitait ses vassaux, que l'on chante encore dans

une église de Bavière, où il avait des propriétés, une prière latine qui se termine par les mots suivants :

« O Christ !... Ou délivrez-nous du baron de » Wallokszay, ou vengez-nous de cet homme » sanguinaire ! »

Son frère cadet, aussi farouche et plus mélancolique dans ses goûts, hérita de toutes les propriétés de son frère, mort sans enfants. Le sentiment de la race, l'orgueil de la famille, très-vif quelquefois dans les âmes les plus féroces, avait porté le frère aîné à ne point se marier et à tout donner à son cadet. Ce dernier, qui vivait assez solitaire, s'avisa de s'éprendre de la fille d'un de ses vignerons, jolie, sage, et qui lui résista. Il résolut alors d'épouser sa vassale. La noblesse madgyare haussa les épaules, les paysans se moquèrent de l'alliance, et le baron persista dans son projet. Devenue baronne de Wallockszay, la paysanne eut une triste existence à subir ; la première ardeur de la passion une fois éteinte, le baron la dédaigna complètement. Il ne reparut devant elle qu'au

moment où l'on vint lui apprendre que bientôt elle lui donnerait un enfant. Elle était alitée et fort avancée dans sa grossesse. Il fit sortir tous les domestiques, et s'approcha du lit; elle lui tendit la main pour le remercier de cette visite inattendue. Lui, armant un pistolet qu'il tira de sa ceinture et le lui montrant :

« — Vous me donnerez un fils, lui dit-il, ou, par toutes mes espérances dans ce monde et dans l'autre, recevez-en ma parole, je vous tuerai ! »

Il se retira. Le soir même vint au monde, avant terme, le premier enfant, qui fut en effet un garçon et que l'on nomma Samuel. Lorsque le père vint féliciter sa femme de son heureuse délivrance, nul, si ce n'est lui et elle, ne put se douter du sens véritable qu'il fallait ajouter à ces mots. Trois autres fils suivirent le premier, tous doués de la même âme de tigre. C'était la souche de Caïn. Pour toute éducation ils suivaient leur père à la chasse. Ils croyaient le monde destiné à servir de jouet à leur orgueil.

Ils avaient l'habitude de chasser les canards sauvages pendant l'hiver. Un de leurs paysans les suivait et rapportait le gibier. Pendant une matinée de février, le père venait d'abattre un canard sauvage qui était allé tomber au milieu d'un lac à demi-glacé. Il fit signe au paysan de l'aller chercher; celui-ci hésita. Cependant, après quelques façons, il mit le pied sur la glace, qui se brisa sous son poids. Le baron, par ses gestes, lui signifiait qu'il eût à défaire sa *bounda* et à se jeter à l'eau. Il obéit en tremblant, puis effrayé et saisi de froid, il se retourna, les mains jointes, pour supplier le maître de lui faire grâce. Ce monstre l'abattit d'un coup de mousquet. Trois autres balles lancées par les fils frappèrent à leur tour le malheureux. La justice n'informa pas; le maître du domaine était le souverain juge.

De telles leçons profitèrent aux enfants. Ce fut Samuel, l'aîné, le fils de la menace et de la mort, qui se montra le plus fidèle à la férocité paternelle. Bientôt ces deux esprits alliers se dressèrent l'un contre l'autre, le fils contre le père, et quand

le père entreprit d'étouffer par la violence cette révolte de son propre sang, il trouva devant lui un orgueil non moins implacable, une férocité égale à la sienne.

Les querelles étaient fréquentes entre le père et Samuel. Un jour que ce dernier avait résisté plus vivement qu'à l'ordinaire :

« — Savez-vous, lui dit le baron, que je vous ferai bâtonner par mes gens ?

» — Prenez-y bien garde, reprit ce dernier ; je suis votre fils, et je vous le montrerai. »

Alors le père, partant d'un éclat de rire, et tournant sur le talon, sortit, revint bientôt suivi de deux de ses piqueurs armés de fouets, et intima par son geste un ordre qui ne put être exécuté ; à l'instant même une balle sortit du pistolet du fils et frappa le vieillard au cœur.

Vainement essaya-t-on d'arracher le parricide à la justice. On réussit seulement à lui épargner le supplice du gibet ; il monta sur l'échafaud et fut décapité.

Une beauté singulière, empreinte de l'audace

sauvage et insoumise qui était en lui, avait inspiré de l'admiration et de l'amour à une jeune femme allemande, la plus délicate et la plus romanesque des créatures, Teresa von P... L'amour a cela d'excellent, qu'il se moque du sens commun. Le désespoir de Teresa fut profond; bientôt elle conçut un désir étrange, tout à fait d'accord avec la passion qu'elle avait éprouvée. Cette tête sauvage, cette figure d'une expression terrible qu'elle avait adorées, elle voulut en posséder l'effigie et l'empreinte. De quelles mains se servir pour mouler avec du plâtre les traits du meurtrier, sur cette tête séparée du tronc? Comment se procurer ce triste débris?

Il semble que dans toutes les entreprises terribles ou extraordinaires le hasard apporte des facilités singulières. Un magnat hongrois, épris de la beauté de Teresa, avait à son service un domestique italien, mouleur assez habile. Teresa communiqua son projet et son désir à cet amant longtemps dédaigné; il promit à la jeune femme de se rendre lui-même chez l'exécuteur

des hautes œuvres, d'obtenir le prêt de cette tête aimée, et d'en faire exécuter le masque en plâtre par son domestique italien. Une difficulté s'opposait à l'exécution du plan convenu ; le matin même la mère du condamné devait venir chercher le corps de son fils parricide pour l'ensevelir de ses mains.

— Eh bien ! dit le magnat, il n'est encore que huit heures, nous aurons le temps.

— Songez qu'il faut qu'à onze heures au moins, tout me soit rendu. A minuit sonnant, la mère sera ici.

— Soyez tranquille. »

L'Italien se mit donc à l'œuvre. La barbe du meurtrier, longue, noire et touffue gêna le mouleur qui fut obligé de s'y reprendre à plusieurs fois sans venir à bout de son travail. Le temps se perdait. L'idée lui vint de raser cette barbe, ce qu'il fit ; il ne tarda pas à obtenir un masque, puis une seconde, puis une troisième épreuve. Enveloppant avec précipitation la tête dans son manteau, il se dirigea vers la prison ; il était trop tard ; la mère avait reconnu l'étrange et

lugubre fraude que l'on avait commise à son préjudice ; elle avait fait emporter, pour lui rendre les derniers devoirs, la dépouille mutilée de son fils.

Cette sanglante et atroce légende dont, encore une fois, j'atténue l'horreur plutôt que je ne l'aggrave, ne s'arrête pas là. Le second et le troisième frère de Samuel se nommaient Charles et François; ils eurent querelle à propos de l'héritage paternel. Charles était assis un soir entre sa femme et un ami, quand François, armé d'un fusil de chasse à deux coups, entra dans l'appartement et tira presque à bout portant sur son frère. La femme de ce dernier, qui s'était élancée pour sauver son mari, reçut deux balles dans la poitrine. Le second coup partit, étendit Charles mort, et l'assassin prit la fuite. On parvint à le saisir à grand'peine sur le quai de Pesth, auprès du Casino. Tout assassin qui aussitôt après le meurtre commis n'a pas trouvé refuge dans une maison particulière peut, selon la coutume et la loi madgyares du *rœytœntœrveny* (sentence sur l'heure), être frappé de mort sur place, sans forme de pro-

cès. La famille des Wallockszay était si puissante et si redoutée dans la ville, que l'on n'osa pas exécuter contre eux cette loi nationale. Le baron François fut conduit en prison ; là il subit l'exposition publique, autre coutume orientale qui s'est perpétuée dans ce pays étrange. On attache l'homme accusé d'assassinat à un poteau planté au milieu de la cour de la prison ; pendant trois jours il y reste exposé aux regards et aux malédictions du peuple. Le jour de l'exposition de Wallockszay la pluie tombait à torrents ; de tous les villages et de tous les hameaux on était accouru pour voir cet homme terrible et détesté, dont les dents claquaient de fureur, dont les membres se tordaient sous ses entraves, et qui finit par tomber évanoui et tremblant sous le spasme de sa fureur impuissante. Condamné à mort par le tribunal, sa sentence fut commuée, grâce à l'intercession de l'archiduc palatin ; il eut à subir quinze années de prison seulement.

Je visitai la ville de Pesth en 1840, et j'eus des rapports assez fréquents avec l'inspecteur ou le

contrôleur des prisons de la ville, qui me proposa de l'accompagner dans la visite officielle qu'il avait à rendre au baron de Wallockszay. J'y consentis.

— Vous aurez tout le temps de l'examiner, me dit l'inspecteur; il parle beaucoup et se plaint toujours. Il a les susceptibilités, les exigences, les faiblesses et les mélancolies d'une jolie femme.

Je suivis en effet l'inspecteur. Le meurtrier occupait une chambre fort propre, blanchie à la chaux et située au troisième étage de la prison. C'était un homme de trente-huit ans ou environ, de taille herculéenne, et dont le profil, le front un peu bas, le menton saillant et carré, les lèvres comprimées et puissantes, rappelaient d'une façon extraordinaire les camées et les bustes antiques de Néron. Sa chevelure noire et abondante, lustrée et soignée avec une coquetterie bizarre, tombait en boucles épaisses sur ses épaules. Ses manchettes relevées sur ses poignets et d'une blancheur éclatante; le col de sa chemise qui se rabat-

tait élégamment sur une cravate assez lâche, de satin noir, ses bottes vernies et brillantes, lui donnaient un air de conquête et de fatuité qui contrastait avec la lourde chaîne attachée à sa ceinture et rivée à l'anneau dont sa jambe gauche était chargée. Il se mit à nous parler bas, doucement, mélancoliquement, et sa voix n'était guère qu'un murmure. Il se plaignait de tout : du feu, des gardiens, du linge, du jour, de la nuit, des aliments, du papier, des plumes, des livres, et finit par nous dire avec la même expression et le même sourire :

— Je n'ai plus que six ans à passer en prison, et j'attends sans trop d'impatience le moment de me venger de mes juges et de ma famille. »

Tel était l'homme que l'insurrection populaire et les incidents de la guerre avaient rendu à la liberté, et qui se trouvait à la tête de la division servant d'escorte au convoi que Hanksa m'avait signalé. Jamais dans ma vie aucun personnage, même criminel, ne m'avait inspiré une telle horreur ; cette fureur froide et cette douce quiétude

dans le meurtre m'avaient laissé un souvenir de profond dégoût.

Nous marchâmes assez rapidement pour prévenir les Honvœds et nous placer en embuscade dans le bouquet de chênes et d'yeuses qui dominait le ravin. Au moment où la première charrette du convoi se montra, mes Seresses poussèrent de grands cris et se précipitèrent sur l'escorte qui ne s'attendait pas à cette surprise. La plupart furent taillés en pièces ; celui qui se défendit le mieux fut leur chef ; ce même Wallockszay que je reconnus et qui m'eût vendu chèrement sa vie, si je n'eusse donné des ordres pour qu'on le prît vivant. Il était tombé sous un des chariots du convoi ; on le lia avec des cordes, tout sanglant, une jambe fracturée et blessée à l'épaule gauche. On me l'amena.

— Eh bien ! lui dis-je, voilà donc la guerre que vous nous aites ! un pauvre jeune homme à qui vous avez coupé les mains, hier... Ce sont vos Honvœds qui ont commis cette infamie !

— C'est moi, me répondit-il avec son sourire

ordinaire; le drôle avait déposé contre moi!

— Ah! capitaine, s'écria Hanksa, vous ne l'épargnerez pas, j'espère! »

Je tournai le dos à ce misérable, que mes hommes criblèrent de leurs balles et dont je livrai le cadavre au bec des oiseaux de proie et à la dent des loups moins féroces que lui-même.

D'excellents manteaux, des provisions fraîches, et cinquante bouteilles de vin de Champagne, sans compter de la poudre et des mousquets, devinrent notre butin; il fallait voir mes hommes, qui de leur vie n'avaient goûté que leur vin rouge de Hongrie et leur eau-de-vie de prunes, faire sauter le goulot des longues bouteilles et déguster, sans autre intermédiaire, le nectar des plaines champenoises, dont une portion tombait sur la terre en pétillant. Bientôt un bal fut improvisé par nous; les trois chariots du convoi servirent d'enceinte à la salle de danse; on organisa l'orchestre; huit ou dix bohémiennes, la plupart jeunes, accoururent de Geraz et égayèrent notre divertissement; la lune monta doucement dans le ciel, et pendant que

la flamme des incendies lointains, allumés par Kossuth dans sa fuite, rougissait l'horizon, j'ouvris le bal avec mon aide-de-camp Hanksa, qui, par parenthèse, était charmante.

Elle avait trouvé dans le convoi une pelisse magnifique et une écharpe rouge qu'elle m'avait demandées et qu'elle avait obtenues de ma munificence. Derrière les chariots, nos chevaux sellés et bridés mangeaient tranquillement leur avoine ; les plus âgés des Seresses faisaient sentinelle en nous regardant danser, et le hurlement des loups, assez nombreux dans ces parages, venait se mêler aux sons aigrelets de la Guzla, aux cliquetis des castagnettes et aux coups mesurés du petit tambour qui retentissait en cadence sous les baguettes d'une vieille bohémienne assise sur une selle de cheval. C'était un spectacle curieux que ces barbes noires, ces manteaux blancs, ces visages hâlés, ces danseuses brunes et vives, toute cette joie étourdie après le combat, auprès de ce ravin ensanglanté.

Je donnai à minuit le signal du repos, et le len-

demain nous nous dirigeâmes sur Pesth. Cette ville nous fut livrée comme Presbourg, sans coup férir, et par le même motif : l'impétueuse bravoure des Madgyares trouvait dans le mauvais vouloir des bourgeois allemands un obstacle invincible. A Pesth comme à Buda et à Presbourg, de vastes fortifications auxquelles furent sacrifiées les clôtures, les haies, les poutres, les portes et les solives des bourgeois, ne servirent à rien et ne furent qu'une vaine menace. Kossuth sentait que sa force était en rase campagne, et que notre cavalerie aurait fort à faire contre la sienne. C'est dans les plaines des Jaziges et des Koumanes que le Madgyar, ce chevalier oriental, a tout son avantage et jouit de toute sa force. La sagacité de Kossuth ne s'y trompait pas.

Nous étions joyeux comme des enfants ; nos uniformes usés et ternis reluisaient de leur plus éclatante propreté, leur seule parure, quand nous marchâmes vers notre conquête facile. Voilà donc la ville de Pesth, la célèbre cité hongroise. Des milliers de Germains et de Slaves nous attendaient

sur la rive, et pendant que nos troupes couvraient le grand pont de bateaux qui va de Buda à Pesth, la musique militaire, mêlée à de longs *eljens*, retentissait dans les airs.

C'est une étrange et double ville. D'un côté Buda l'impériale, ville sombre, féodale, crénelée, fortifiée, profondément silencieuse, semée de tourelles turques et de vieux monastères chrétiens ; — d'un autre les terrasses italiennes et les portiques de marbre blanc de la ville nouvelle qui se détache sur le fond bleu du ciel et sur un horizon à perte de vue.

J'entrai donc avec mes Croates dans la ville de Pesth où je désirais rester le plus longtemps possible, comme si j'eusse deviné les chagrins de toute espèce qui m'attendaient pendant le reste de la campagne. Je connaissais plusieurs personnes dans cette ville singulière, et je comptais m'y refaire un peu de mes fatigues. Le sort en décida autrement. Neuf jours à Pesth, voilà tout ce que je pus obtenir de mon bon ange ; Hanksa, mon fidèle aide-de-camp, disparut dans une

reconnaissance qu'elle alla faire avec six de nos Seresses. Pendant huit jours nous n'eûmes pas la moindre nouvelle d'elle et de ses compagnons. Elle finit par nous revenir, mais le jour du départ seulement. Faite prisonnière, elle avait trouvé moyen de s'évader.

Hélas ! tout me devenait défavorable. Depuis la mort du pauvre Aloysius rien ne me réussissait, et je ne rencontrai plus sur ma route, comme on le verra, qu'une longue succession de contre-temps, de tristesse et d'ennuis.

CHAPITRE VIII

Séjour à Pesth. — Les ballades hongroises. — Mihal Szeszgard. — Cours de littérature Madgyare.

A notre arrivée à Pesth, le 6 janvier, par le grand pont qui relie cette ville à la cité orientale et antique qui lui sert de sœur siamoise, nous trouvâmes un singulier spectacle, d'une magnificence fort triste. Le Danube était gelé. Le Blocksberg, le Spitzberg et la ligne des montagnes éloignées se drapaient de neige ; les pignons antiques et les

portes cochères en bois sculpté de couleur sombre étincelaient de mille arabesques de glace. Les petites maisons alignées sur le bord de l'eau ; les minarets délabrés que surmonte la croix, les vieilles murailles crénelées, tout était garni de stalactites étincelantes. Le fleuve irrité, avec ses milliers d'îles solides qui flottaient sur le courant et s'entre-choquaient avec bruit, brillait sous le soleil pâle et froid de janvier, pendant que la population slave nous accueillait à grands cris.

J'espérais trouver quelques moments de repos dans cette double capitale de la Hongrie ; mais je comptais sans mon hôte, et je n'ai plus guère à raconter, je l'ai dit, qu'une longue série de catastrophes, d'incidents, d'accidents et de malheurs. Toute une famille que je croyais retrouver à Pesth, et qui m'aurait offert un doux abri et l'asile d'une hospitalité bienveillante, était absente et s'était réfugiée à Vienne. N'avez-vous pas remarqué, dans la vie, des époques où l'horizon se resserre et s'assombrit, où toutes les chances heureuses s'évanouissent, où toutes les tristesses fondent sur nous

à la fois? On m'assigna pour logement une hôtellerie tenue par un juif qui me donna le plus abominable lit et la plus affreuse nourriture qui se puissent imaginer. Le lendemain de mon entrée dans ce séjour lugubre, je sortais pour prendre l'air, quand je fis la rencontre d'assez mauvais augure d'un corbillard hongrois. Riez des pressentiments tant qu'il vous plaira!

Un corbillard hongrois n'est pas chose ordinaire; ce singulier édifice ne ressemble à rien. Imaginez un caisson à quatre roues; — roues larges, à palmettes, et qui, au lieu de rappeler les roues ordinaires, ressemblent exactement à celles d'un bateau à vapeur; ce chariot drapé de noir du haut en bas est traîné par trois ou quatre chevaux habillés de serge noire, exactement comme les palefrois chevaleresques étaient habillés d'étoffes d'or ou de soie. La tête et le corps y disparaissent et la funèbre draperie traîne presque à terre.

Sur cette structure étrange repose le cercueil, espèce de sarcophage énorme, au couvercle aigu, peint en noir ou en blanc, selon l'âge et la position

sociale du mort, dont le nom s'y lit en lettres d'or. Sur ce corbillard est jeté le drap mortuaire de velours ou de dentelle ; à côté marchent les porteurs de cierges décorés de longs crêpes. L'avant-garde consiste en une demi-douzaine de musiciens jouant d'instruments à vent, dont les sons éclatants font retentir les échos du Danube. Prêtres, enfants de chœur et porte-croix suivent le convoi avec beaucoup de gaîté, de vivacité et de babil; ici la mort est dépouillée de tout sentiment de tristesse solennelle.

Le cercueil que je rencontrais sur ma route était suivi de deux cents personnes marchant en double file à travers les rues; ordinairement elles font le trajet depuis l'habitation du mort jusqu'au cimetière qui doit recevoir ses restes : les hommes viennent les premiers après le corbillard ; les plus proches parents portent le deuil, tous ceux qui possèdent des vêtements noirs s'en affublent en cette occasion pour venir faire leurs compliments de condoléance à la famille du mort. Le soin de réunir cette grande assemblée est confié à un en-

trepreneur qui, après avoir reçu ses instructions, se munit d'une écharpe de crêpe attachée au bras, d'un bouquet de roses artificielles et d'une baguette entortillée de crêpe, au bout de laquelle il place une orange ou un citron. Puis il se rend chez tous les amis du défunt. Il ne s'avance jamais au delà du seuil, salue silencieusement le maître de la maison, et dit lentement : « Vous êtes prié d'assister demain, à onze heures, aux funérailles de M. un tel, décédé ce matin à dix heures. » Sans attendre de réponse, il fait son second salut, et part.

Beaucoup d'assistants avaient aussi à la main des baguettes drapées de crêpe noir, au bout desquelles une orange était plantée. Cette coutume me fut assez mal expliquée ; elle doit son origine, dit-on, à la reconnaissance des habitants de Pesth, qui, décimés au XVIe siècle par la contagion, trouvèrent dans l'odeur de ce fruit un préservatif puissant contre les vapeurs pestilentielles qui s'exhalaient des corps. Superstition ou force de l'habitude, on conserva cette coutume que je regarderais volontiers comme symbolique et comme

ayant trait aux régions orientales d'où les Hongrois sont partis, et où l'oranger fleurit en pleine terre ; telle est l'opinion de l'érudit Dobrenteï. Je fus singulièrement frappé de ce souvenir oriental, aussi bien que de la forme du corbillard, forme semblable à celle des corbillards de Constantinople ; la seule différence, c'est qu'ici le sarcophage est élevé sur des pieds dorés, tandis qu'en Turquie on emploie le cyprès poli que l'on recouvre d'un châle.

La procession est fermée par les voitures particulières et de louage. On y cause beaucoup et même on y rit. La toilette éclatante des femmes constitue la partie la plus surprenante du spectacle ; elle brille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; leurs épaules et leurs bras sont découverts, et les bonnets les plus coquets, et les châles les plus éclatants donnent à la rue dans laquelle les voitures passent un air de fête extraordinaire.

Cette foule insouciante et riante paraît déterminée à ne point songer à la mort ; dans toutes

sont partis en c.

pne..., sauvez-m...

quand je vivrais...

je n'ai plus de l...

et... tout sera di...

Personne ne r...

soldats silencieux...

leur et de fureur. L...

nie. La mort a...

utreux, le regard v...

ssible et sauvage. ...

l'enfant : il se r...

prit de sa force :

« — N'est-ce pas, ...

brave !... Mon ...

ce dernier mot ...

il retomba. Il ...

je n'avais pas ...

rage et de colère ...

larmes avec ...

nous le ...

...

plaisir fut d'épuiser le trésor poétique de Ferencza, de sa mère et de son cousin Niklos.

J'ai donc fait le meilleur cours de littérature hongroise possible; la petite Ferencza me chantait tour à tour les antiques refrains de son pays. Chaque jour elle revenait m'apporter mon déjeuner et ses chansons. L'idiome madgyare, allié au Finnois, ne m'était pas inconnu; quant aux chansons elles-mêmes, elle en tenait de sa grand'mère une collection considérable qu'elle me défilait comme un chapelet, et qui m'amusaient fort. Son cousin Niklos venait l'écouter, et chantait avec elle.

Rien de plus intéressant que ces chants populaires de la Hongrie. Le rhythme en est original : une lenteur saccadée, quelque chose de traînant et de brusque à la fois, une plainte douce, interrompue par le spasme et l'élan de la passion les distinguent; c'est l'accent oriental, peu d'élégance apprise, beaucoup de verve et de grâce naturelles.

les régions du soleil, la Grèce comprise, c'est une idée sur laquelle on ne veut jamais s'arrêter que celle de la mort. De l'Isle de Cuba jusqu'en Chine et de l'Himalaya jusqu'en Turquie on ne se donne pas la peine d'oublier la mort; on n'y pense jamais. Plus vous avancez vers le midi, plus cette indifférence, ou plutôt cette prédominance de la vie sur la destruction, acquiert un caractère frappant.

La rencontre du corbillard avait eu lieu le lendemain de mon arrivée; je comptais bien ne pas laisser se perdre pour mon repos cette halte dans ma vie guerrière; je me serais volontiers arrêté dans les jardins d'Armide. Impossible. Le juif maître de notre hôtellerie, vil et sale personnage, aurait flétri par sa seule présence les plus délicieux séjours du monde. Il avait épousé une Hongroise dont la sœur, jeune veuve, habitait avec lui. Cette veuve et sa petite enfant, nommée Ferencza, savaient par cœur toutes les ballades madgyares; pendant ces neuf jours de repos fugitif, mon seul

plaisir fut d'épuiser le trésor poétique de Ferencza, de sa mère et de son cousin Niklos.

J'ai donc fait le meilleur cours de littérature hongroise possible ; la petite Ferencza me chantait tour à tour les antiques refrains de son pays. Chaque jour elle revenait m'apporter mon déjeuner et ses chansons. L'idiome madgyare, allié au Finnois, ne m'était pas inconnu ; quant aux chansons elles-mêmes, elle en tenait de sa grand'mère une collection considérable qu'elle me défilait comme un chapelet, et qui m'amusaient fort. Son cousin Niklos venait l'écouter, et chantait avec elle.

Rien de plus intéressant que ces chants populaires de la Hongrie. Le rhythme en est original : une lenteur saccadée, quelque chose de traînant et de brusque à la fois, une plainte douce, interrompue par le spasme et l'élan de la passion les distinguent ; c'est l'accent oriental, peu d'élégance apprise, beaucoup de verve et de grâce naturelles.

LA BRUNE ET LA BLONDE.

« La maison brûle, la maison brûle, les poutres craquent, les étincelles volent ! courons au secours des pauvres gens qui sont sous le toit embrasé !

» Sous le toit embrasé — il y a quatre beaux yeux, deux jolies sœurs, une brune et une blonde, quatre prunelles étincelantes qui vont s'éteindre dans la fumée et dans la flamme.

» Dans la fumée et dans la flamme — j'ai pris entre mes bras la fille brune, et, marchant sur les solives enflammées, je l'ai disputée à la mort.

» Je l'ai disputée à la mort ; — déjà elle est sauvée, et elle embrasse son père comme les pampres de la vigne tournent légèrement autour du tronc de l'arbre.

» Autour du tronc de l'arbre — la vigne s'enlace de nouveau. Après la brune, je sauve la sœur blonde. Mais si la brune avait disparu dans la fu-

mée et la flamme, je m'y serais jeté, j'y aurais péri après elle ! »

LA DANSE MADGYARE.

« Voici la danse, la danse hongroise !

» On saute, on tremble, les genoux frémissent, les molettes des éperons retentissent; c'est un transport, c'est une ivresse. Bras étendus, lèvres ouvertes, le regard ardent, on désire, on espère, on craint.

» C'est la danse hongroise, la danse hongroise !

» Toujours tremblant, toujours tendant les bras, je décris autour d'elle un cercle rapide. Elle me voit, elle m'imite, ses genoux tremblent, ses jambes plient. C'est la joie, c'est la crainte, l'espoir et le désir.

» C'est la danse hongroise, la danse hongroise !

» Oh ! rien ne lui ressemble, rien ne lui ressemble. Adieu mon manteau, que le vent l'emporte ! Au loin ma veste brodée et ses passementeries d'or ! C'est le délire, c'est l'ivresse !

» Voici la danse, la danse hongroise !

» Que la mort vienne et me surprenne dans l'extase de cette danse charmante ! Joie, désir, amour, espoir et crainte !

» C'est la danse hongroise ! la danse hongroise ! »

Assis auprès d'un vieux poêle en fonte qui exhalait une odeur insupportable, j'écoutais la petite Ferencza, et je copiais jusqu'aux variantes que me donnait sa mère. Le froid était extrême ; les poissons frits dans l'huile rance, dont Bethlem Samuel me gratifiait, ne me plaisaient guère, et les nouvelles que l'on m'apportait du théâtre de la guerre me plaisaient encore moins. L'insurrection renaissait plus violente et plus redoutable que jamais ; nous n'avancions que pour reculer ; la pierre de Sisyphe roulait toujours, et il me semblait que la conquête du sol hongrois ne pût être assurée que par l'extermination de la race héroïque qui s'en était emparée autrefois en l'inondant de son flot vainqueur.

Le matin du huitième jour de mon arrivée j'étais enseveli dans les plus tristes pensées et je mettais en ordre mon cahier de chansons populaires (*Mádgyar nemzeti Dallok*) sans commentaires et sans esthétique, lorsque Ferencza vint me dire qu'un vieillard de race madgyare était là et me demandait. Je vis presque aussitôt entrer dans la salle un personnage vénérable et à barbe blanche, un homme de taille élevée et bien prise que les ans n'avaient pas courbé, et que je reconnus pour un de mes anciens amis avec qui j'avais, en 1839, assisté aux séances de la Diète hongroise. Curieux personnage, type élevé, caractère patriarcal et vraiment héroïque que Szeszgard Mihal. Depuis sa jeunesse il a soutenu sans fléchir la même cause, celle de l'indépendance madgyare, cause noble et douloureuse que je ne juge pas ici, que j'apprécie en la combattant, et à laquelle il a tout sacrifié, excepté son honneur. Prisonnier d'état à Mounkacs, puis à Rufstein, il trouva moyen de s'échapper, vint à Paris, servit l'empereur Napoléon, fut repris en 1814 par les Autrichiens, subit alors un

nouvel emprisonnement et fut exilé à Linz, où il publia des poésies remarquables ; car c'est un lettré comme la plupart des chefs du Madgyarisme.

— Vous voilà donc, lui dis-je, mon vieil ami ! Je vous remercie d'être venu me voir. Vous me pardonnez sans doute de servir mon maître et d'être fidèle à mon drapeau ! Vous voyez aussi, ajoutai-je en riant, que je n'ai pas oublié les leçons que vous m'avez données.

Et je lui montrai le recueil de chansons originales que je m'étais hâté de compiler sous la dictée de Ferencza et de son cousin Niklos.

— Plaisanteries, répondit-il en s'asseyant, débris littéraires par lesquels nous avons préludé à notre entreprise..... Eh bien ! que vous disais-je quand nous étions ensemble dans la galerie supérieure de la Diète ? Rien ne m'étonne comme le profond aveuglement des hommes d'État. Dès 1839, cette séance furieuse de la Diète hongroise, à laquelle nous assistions, n'annonçait-elle pas ce qui est arrivé ? Sous forme de scission religieuse, de parti protestant et de parti catholique,

quelle division! quel tumulte! quelles violences! Vous vous en souvenez?

— Parfaitement; il me semblait dès lors impossible que tout ne finît point par l'insurrection populaire. Mais la question n'est pas résolue entre l'Autriche et la Hongrie.

— Est-ce que ces questions-là sont jamais résolues? Tant qu'un Madgyar vivra, la question restera entière. De même pour la Pologne.

— Hélas! oui, lui dis-je, même noblesse, même héroïsme, même acharnement, même grandeur et même impuissance..... Parlons d'autre chose! comment êtes-vous ici?

— Personne ne pense à moi! Un vieux poëte, c'est une lune du mois passé; personne n'y fait attention. Je sors de mon ermitage de Linz, où j'ai préparé depuis 1845 une nouvelle édition de notre poëte Kisfaludi, et je suis venu ici assister au triomphe, peut-être aux funérailles de notre race...

— Voilà tout?

— Vraiment oui!

— Mihal, je n'en crois rien; il s'agit de quel-

que promenade politique, d'un message des vôtres. Je ne vous trahirai pas, vous le savez, mais vous vous exposez à la mort, ce qui m'afflige....

— Réellement (interrompit le vieillard en souriant et parcourant, pour rompre les chiens, mon cahier de chansons) vous aimez donc ces vers rustiques? vous ne leur préférez pas les beaux hexamètres et les pentamètres disgracieux, mis en honneur dans votre Allemagne par le pesant Klopstock et par l'érudit Voss?

— Assurément j'aime vos ballades; et tous les poëtes savants, élégiaques, épiques on anacréontiques de la Hongrie au dix-neuvième siècle ne me charment pas autant que ces admirables *Nemzeti Dallok* (chants du peuple), celui-ci par exemple :

LA VIE EST UN COLLIER DE PERLES.

« Jeunes filles, venez, rangez-vous en ligne, apportez les coupes, formez le cercle, faites briller vos pieds armés du cuivre qui retentit! *La vie est un collier de perles!*

» L'écho des *tchismas* (1) se fait entendre ; le bruit des talons de cuivre y répond; les mains s'enlacent, les pieds voltigent, le cercle se déroule. *La vie est un collier de perles!*

» Un jeune garçon, puis une jeune fille, la rose blanche près de la tulipe rouge; tout se meut, tout s'élance, tout glisse à la fois. *La vie est un collier de perles!* »

« Femme qui as cessé d'être jeune, joins-toi à la danse, c'est la dernière peut-être qui t'attende ; ranime ta joie, réveille ton sourire, réchauffe ton cœur dans le plaisir. *La vie est un collier de perles!* »

— Oui, c'est une jolie chanson, reprit le vieillard en souriant ; il n'y a pas beaucoup d'art, de recherche et d'élégance ; mais la vie est là.

— Et qu'est-ce que la poésie sans la vie ?

— Je sais des ballades madgyares que je préfère encore : ce sont les chants transylvains, qui ont un

(1) Bottes.

caractère si sauvage, si ardent, si violent, d'une gaîté quelquefois si folle. Les rhythmes de ces cantilènes antiques, répétés par les pâtres et les bûcherons des Karpathes, sont bien autrement complexes et originaux que les rhythmes virgiliens auxquels les érudits veulent soumettre la langue madgyare. Cela ressemble à de la poésie provençale du treizième siècle ; écoutez ce singulier rhythme :

Sikra valek,
Ott tatalek !
Kincs,
Kincs,
Kincsre !
Tizta kezem
Mar evezem !
Incs,
Incs,
Incsre !
Filtre megyek;
Howy szeretbe legyek !

Rhythme éperonné et bruyant qui ressemble au cliquetis de nos bottes et que l'on pourrait es-

sayer de parodier en altérant un peu la gaie chanson de Béranger :

Tant qu'on vivra,
On s'aimera!
Oui,
Oui,
Fillettes!
On dansera
Et l'on rira!
Oui,
Oui,
Pauvrettes!
On s'oubliera,
Comme autrefois tout ira!

— C'est un vrai vaudeville français, lui dis-je; il n'y manque que le *larira* final.

— Notre peuple est gai ; vous autres Germains, vous êtes des pleureurs. Tenez, voici encore deux chansonnettes qui manquent à votre recueil ; elles sont, selon moi, charmantes : l'une par la naïveté douce, l'autre par le mouvement vif et lyrique.

CHANT DU BERGER DU MONT MATRA.

« Je suis seul sur la montagne et je ris du sort, bon ou mauvais. Je suis seul et plus heureux que dans la grande ville.

» Je suis joyeux quand je m'endors, joyeux quand je m'éveille ; je n'ai pas de procès, et chaque chaumière que je rencontre est à moi.

» Tout berger est mon ami ; ce que j'ai lui appartient ; le peu qu'il possède, il me le donne.

» J'écoute la petite linotte, qui dans son extase répand ses chants joyeux sur la montagne ; et j'allume avec joie la pipe matinale, dont la fumée s'enroule autour de moi.

» Quand vient midi et que le soleil brûle, je fais rentrer les brebis que je soulage de leur lait; je prends ensuite ma douce *fouryla*, dans laquelle je souffle en cadence , et enchanté de ses accents, je me réfugie sous l'abri des collines, suivi du troupeau.

» Où est maintenant la rose de ma vie ? Où est le

cœur aimé ! Pereza ! Pereza vient avec le court vêtement madgyar, le modeste *szoknyabam*.

» Pereza vient ; deux anges sourient aux deux coins de ses lèvres ; elle est belle comme la vie ; elle est douce *comme le pardon !* »

Ce dernier trait est tout à fait singulier, continua Mihal, et je ne l'ai jamais trouvé que dans notre poésie. Écoutez encore une ballade qui me semble un chef-d'œuvre.

L'ORAGE DE LA VIE.

« La vie, la vie, c'est l'orage ! Jamais de repos, souffle éternel, brise ardente ou glacée, changement sans fin, tempête de fleurs dans la jeunesse, flocons de neige dans l'hiver !

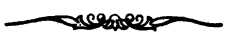
» Oh ! la jeunesse ! déluge de fleurs qui s'échappent, qui tourbillonnent et qui fuient ; la main de l'adolescent essaie envain de les saisir ! Plaisirs et fleurs, tout s'envole !

» Oh ! la vieillesse ! les années sombres ! Elles s'entassent comme la neige, elles s'écoulent comme elle, et bientôt tout s'enfuit et disparaît. Fleurs et glace, jeunesse et vieillesse, adieu ! adieu ! tout s'évanouit dans l'orage !

» Homme, éveille-toi donc pour les nobles pensées et les actes héroïques. Sache vivre noblement ta vie. Quelque terrible et violent que soit l'orage, une ou deux gouttes de rosée tombent toujours sur nos fronts brûlants ! »

— Voilà, certes, d'admirables poésies ! Remarquez-vous l'orientalisme de notre race ? Nous procédons par parallélismes ; beaucoup de nos expressions sont semblables à *dormir son sommeil, — combattre son combat, vivre sa vie.* Quoi de plus beau que ce début :

« La vie ! c'est l'orage !... »



CHAPITRE IX

L'arrestation. — Mihal fusillé. — Départ de Pesth. — Les deux amazones. — L'ambulance. — Mort du comte Polocsaï. — Hélène. — La petite croix d'or et les funérailles.

Mihal Szeszgard, le vieux Madgyar, conspirateur et littéraire, en était là de son commentaire poétique et de ses citations, quand on entendit un grand tapage ; une patrouille de trente Croates, commandée par un officier, s'empara de la maison du juif, et fit Mihal prisonnier. Je l'avais bien deviné, Mihal Szeszgard se trouvait porteur de lettres secrètes et de messages chiffrés par Kossuth.

Le vieux Madgyar, toujours brave et déterminé, continuait dans le dernier âge le métier de sa jeunesse, ce métier de conspirateur infatigable, dévoué aux intérêts de sa race malheureuse. A travers tous les périls et toutes les vicissitudes, Mihal restait fidèle à ses antécédents; jamais dans sa vie il n'avait écrit une ligne ou fait une démarche qui ne tendissent à ce but sublime et chimérique, la libération et l'exaltation de sa race. L'arrivée des soldats ne l'étonna ni ne l'effraya.

— Ils vont me fusiller, me dit-il aussitôt.

Le juif, propriétaire, tremblait de tous ses membres. Le capitaine croate, nommé Vikowitzcs, donna ordre à sa troupe de fouiller Mihal.

— Capitaine, dis-je à Vikowitzcs, c'est un Madgyar; mais je le connais pour un homme d'honneur et brave; traitez-le bien, je vous en prie.

— Volontiers, capitaine, mais, voyez!

Il tira des *gatjes* de Mihal une poche double, remplie de papiers d'un grain très-fin, couverts

d'une écriture serrée et soigneusement roulés. Mihal ne bougeait pas.

— Vous êtes prisonnier, lui dit Vikowitzcs. Nous allons porter ceci au quartier général.

Au dehors le tambour battait, le clairon sonnait, on entendait le bruit des armes, un grand mouvement avait lieu. On lia les poignets du vieux Szeszgard.

Quand les Croates mirent la main sur lui, il me regarda sans sourciller.

— C'est une affaire faite, me dit-il, mon cher ! nous ne lirons plus ensemble de ballades madgyares ! *Meghole Matyas kiraly, oda az igazsah !* (Il n'y a plus de justice ici-bas, le roi Mathias est mort!) — Vieux dicton que repètent les paysans madgyars quand ils veulent exprimer cette idée, que la race hongroise n'a aucune justice à attendre sur la terre.

Je le suivis des yeux tristement, en recommandant à plusieurs reprises qu'on le traitât avec considération et en maudissant le moment où l'idée lui était venue de me rendre visite chargé

de ces papiers dangereux. On pense bien que je fis tous les efforts possibles pour le sauver; efforts inutiles. L'ennemi nous suivait de près; Kossuth, par l'intermédiaire de Szeszgard, s'était ménagé de nombreuses intelligences dans la ville, où nous courions des dangers; le lendemain même, il nous fallut repartir en toute hâte, évacuer la capitale hongroise, nous porter sur Debreczin et nous battre à outrance.

On le fusilla deux heures après. Pauvre Szeszgard!

Notre départ de Pesth fut précipité; je quittai par les plus mauvaises routes, et par un temps abominable, cette ville où je laissais le cadavre de Mihal, d'un ancien ami; ville étrange que j'avais vue si brillante et si bruyante en 1839, que je retrouvais si triste en 1849. Tout allait fort mal.

Abominable 1er janvier 1849! Depuis cette époque, rien d'heureux ne m'est arrivé. Il y a, je le répète, dans notre vie des espaces sombres, des sillons noirs où la prudence et la prévoyance hu-

maines ne pourraient rien semer que le malheur !

A dix lieues environ de Debreczin, nous tombâmes dans une embuscade, et l'ennemi nous tua vingt-deux hommes. Souvent notre discipline et notre courage étaient forcés de reculer devant l'enthousiasme désespéré de l'ennemi. Les Honvœds auxquels nous ne faisions pas de quartier nous livraient à leur tour une guerre d'extermination. On se battait le matin, à midi, le soir, la nuit. Tout cavalier qui allait en fourrage, ou qui se détachait de quelques pas, avait des coups de sabre à échanger. A des engagements partiels de huit, dix à quinze hommes, succédaient de véritables batailles, et sans l'artillerie que Jellachich envoyait pour nous soutenir de temps à autre, les hussards de Kossuth, qui tombaient sur nous par essaims et se renouvelaient tous les jours, nous auraient probablement détruits.

Au feu ! toujours au feu ! Nous avions bien de la peine à protéger Pesth ; et quant à pousser jusqu'à Debreczin, impossible. Il fallait changer de piste à tout moment. Nos meilleurs officiers avaient dis-

paru. Chaque soir j'avais à constater l'absence de quelques-uns de mes hommes. Combien de fois m'est-il arrivé de dormir la tête appuyée sur le pommeau de ma selle ! Sans mon pauvre cheval *Aly* je n'aurais assurément pas échappé à trois Honvœds bien montés qui m'attaquèrent à la fois sur la bruyère de Kempoz; j'y aurais laissé ma peau, et mon *Aly* s'en doutait bien, car au plus fort du combat, après une demi-heure de lutte acharnée, au moment où le pallasch ennemi venait de lui abattre une portion de l'oreille gauche, il se mit à faire un bond si prodigieux qu'il me porta avec lui de l'autre côté d'un fossé très-large au delà duquel l'ennemi ne put pas nous suivre.

A Gyongyos, où nous eûmes une nouvelle rencontre très-vive le lendemain, je me laissai emporter à la poursuite de l'ennemi; Hanksa me suivait. Couvert de sueur et de poussière, mon tschako fendu d'un coup de sabre, mon dolman percé de vingt balles, je me trouvai seul avec mon aide de camp et trois Seresses près d'un petit bois, d'où vingt Honvœds débusquèrent. Heureusement

mes hommes avaient retrouvé ma trace, ils nous dégagèrent au moment où nous allions être écharpés. Je n'en pouvais plus ; le poignet tellement fatigué qu'il soutenait à peine mon sabre, je me repliai avec les miens sur le corps d'armée et je les fis descendre de cheval. Beaucoup étaient blessés dangereusement. Je donnai ordre que les plus maltraités se rendissent à l'ambulance, et, mettant pied à terre moi-même, je fis étendre quelques bottes de paille pour mon usage auprès d'un grand foyer alimenté avec les poutres et la toiture d'une ferme que l'on avait incendiée. A peine avions-nous commencé de souper, un détachement de la légion polonaise vint nous surprendre. Cette fois nous n'eûmes pas le dessus ; et les troupes fraîches qui nous assaillaient, étant à peu près doubles des nôtres, il fallut nous retirer avec perte et assez en désordre.

Le désespoir des Hongrois irritait encore leur courage. La petite troupe que je commandais était destinée à protéger l'arrière-garde ; mais quand l'armée de Jellachich était forcée de battre en re-

traite nous devenions souvent l'avant-garde. Harcelés par les Honvœds et les Polonais, nous nous trouvions à peu près dans la situation de l'armée française en Espagne : l'ennemi renaissait derrière chaque buisson. Nous voltigions de droite et de gauche, tâchant de couper les communications de ces détachements isolés qui se montraient partout à la fois;— quelquefois battus, fréquemment aussi vainqueurs, et d'escarmouche en escarmouche, de victoires en défaites, ne quittant notre cheval que pour nous étendre à la belle étoile, une oreille fermée et l'autre ouverte, de peur de surprise. Nos pauvres bêtes étaient éreintées. Ce qui nous désolait surtout, c'était le peu de résultats que nous obtenions. Au lieu d'avancer nous reculions.

Mes hommes étaient vêtus comme des voleurs. On ne faisait plus de prisonniers de part ni d'autre. La guerre n'avait plus cette ardeur chevaleresque, étourdie, généreuse et presque folâtre qui l'avait animée au commencement de la campagne, mais prenait un caractère sombre et silencieux

comme la mort. Je ne voyais autour de moi que figures hâves, maigres, terribles, une résolution lugubre qui respirait sur tous ces visages, la plupart balafrés ou exténués. On ne chantait plus, on ne dansait plus. Il était évident que la guerre se prolongerait aussi longtemps que les Madgyars pourraient tenir, et qu'ils tiendraient jusqu'au dernier. Des petits enfants et des femmes, cachés derrière des bouquets d'arbres, nous tuaient des hommes à coups de pierre, et mon pauvre Nicolas, le frère de Hanksa, mon porte-drapeau, périt de cette manière.

Pour moi, je ne comptais plus ni mes égratignures, ni surtout les trous de balles et les déchirures de sabre qui avaient réduit mon manteau et ma coiffure à quelque chose d'informe qui n'a de nom dans aucune langue. Le bruit des mousquetades et l'éclair jaillissant des lames d'acier m'étaient devenus si familiers que je n'y faisais pas la moindre attention. Je ne sais comment je suis encore en vie, et comment il peut se faire que je possède un seul de mes membres, entier ou mutilé ;

quant à mes vêtements, ils étaient en haillons.

Hanksa, mon aide de camp, depuis la mort de son frère qu'elle aimait beaucoup, était devenue encore plus sombre ; je remarquais avec peine qu'au lieu de fuir le péril elle le cherchait.

— Mon aide de camp, lui dis-je un soir après une journée fatigante, (et je lui parlais ainsi sachant que ce titre militaire flattait son orgueil féminin); — voici un beau cimeterre dont je vous fais présent ; la poignée en est magnifique et la chaîne d'argent. Cela vous est dû ; vous vous êtes très-bien conduite, mais vous vous exposez trop.

— Merci.

— Dites-moi, Hanksa, comment faites-vous pour être si bien tenue? Nous manquons de tout, et quant à moi, je suis fait comme un bandit.

— C'est vrai, répondit-elle.

— Je suis hideux avec mon manteau blanc, tailladé, déchiqueté, brûlé, tout bariolé de sang, de fumée et de boue; avec ma tête enveloppée d'une cravate noire pour bander la plaie assez légère que m'a faite hier ce maudit hussard noir;

avec ma coiffure brisée et cassée en deux, ma bandoulière tissue de corde et mes *tchismen* remplacés par des bottines de pêcheur, de couleur jaune, trouées en vingt endroits. Qu'en dis-tu? Voilà une belle figure! Je ne suis guère présentable, n'est-ce pas Hanksa?

— Non! Votre barbe, la coupe de vos cheveux exécutée avant-hier par le vieux hussard Sandor (Alexandre), ont quelque chose d'assez peu engageant, c'est vrai!

— Et mon sabre (que je tirai de son fourreau, et qui n'avait plus, il est vrai, ni la forme d'un sabre, ni la couleur de l'acier)?

— Ce n'est point un sabre, capitaine, c'est une scie! il faut que vous ayez donné furieusement de coups de taille et de pointe pour en avoir fait ce qu'il est devenu.

— Et je suis maigre! hein?

— Presque autant que votre pauvre Aly, que je me souviens d'avoir vu si triomphant quand nous sommes partis pour Vienne du château de Polocsal. Il avait alors ses deux oreilles, et il n'en

a plus qu'une, le pauvre animal !... A propos, capitaine, continua Hanksa avec un sourire triste et une sorte de malice mélancolique qui me rappela qu'elle était femme, si la belle Hélène vous voyait dans cet état !...

On se rappelle mon séjour au château de Polocsaï (1), l'hospitalité qui m'y avait été donnée, et l'adieu menaçant dont la jeune sœur du comte m'avait honoré. Hanksa venait de faire vibrer une corde délicate, elle s'aperçut à mon silence et à ma mauvaise humeur que je n'aimais pas que l'on jouât avec moi.

— Ce que j'en dis, reprit-elle tristement, ne vient pas d'autre chose, capitaine, que d'une certaine idée que j'ai eue avant-hier. Au surplus, je me suis peut-être trompée.

— Une idée ! Quelle idée ?

— Oh ! une vision !

— Quelle vision ?

— Il me semble avoir aperçu la comtesse Ilya

(1) Voyez page 37.

(Hélène), auprès du village de Tserem, et parmi nos ennemis !

— Dans cette affaire qui nous a coûté vingt-deux hommes ! Tu crois qu'elle était là ?

— Une plume de héron magnifique sur un colback noir ! Il me semble avoir reconnu cette tête blanche aux traits fins et un peu durs...

— C'est possible, repris-je d'un air qui voulait être indifférent.

— Oh ! c'était une Madgyàre déterminée ? Je ne serais vraiment pas fâchée si je pouvais la rencontrer. Voilà qui serait drôle, deux femmes ! Quant à moi, voyez-vous, depuis que je n'ai plus mon frère Niklos, tout m'est égal, j'en ai assez de la vie. Je ne sais pas trop pourquoi les balles m'épargnent. Je n'ai pas la plus petite égratignure.

Je crus devoir consoler la pauvre enfant, dont le père et le frère étaient tombés à mes côtés, et qui leur survivait. Au moment où je lui promettais de la reconduire moi-même dans sa famille et de lui faire obtenir une belle décoration militaire, promesse qui n'avait pas l'air de la toucher beau-

ment où les Honvœds nous chargèrent, les fantas
sins ouvrirent leurs rangs, nos bouches à fe
vomirent leur mitraille et abattirent par centaine
chevaux et cavaliers madgyars ; alors nous exécu
tâmes notre charge à fond de train. Assaill
d'abord par la mitraille, ensuite par une troupe
cavalerie fraîche, les ennemis ne se découragère
point. A leur tête était un homme d'assez hau
taille, en costume de magnat, simplement et é
gamment vêtu, qui exhortait, rallait et ramen
au combat les hommes qu'il commandait. Mo
sur un cheval blanc marqué d'une étoile noire
front, l'épée à la main, et ne cessant pas de
faire voltiger et flamboyer au-dessus de sa t
sans s'inquiéter des balles qui sifflaient autour
lui, il disparut au milieu d'un tourbillon de po
sière et de fumée à l'instant où de nouveaux
dres nous forcèrent de nous replier derrière n
colonne d'infanterie, à une centaine de pas
distance.

Telle était la fureur du combat, que trois
nos bouches à feu couvrirent le champ de bat

coup, et qu'elle écoutait à peine, occupée qu'elle était à fourbir le cimeterre que je venais de lui donner, le clairon nous rappela au combat. L'infatigable ennemi avait reparu.

Hanksa fut la première en selle. Elle s'était parée du cimeterre, qui était vraiment une très-jolie arme, et elle rangeait, à côté de mon pauvre Aly, plus étique que le Rossinante de don Quichotte, son petit cheval noir qui caracolait sous elle. La pauvre enfant semblait animée de je ne sais quelle résolution sombre et furieuse.

L'engagement, qui avait lieu près de Vesprim, devint sérieux. Plusieurs corps de l'armée de Jellachich nous avaient ralliés; deux escadrons de Honvœds étaient venus se joindre à quelques-unes des meilleures troupes de Kossuth, et il y avait en jeu de part et d'autre, sur le champ de bataille, une douzaine de mille hommes. Les bataillons d'infanterie croate qui nous masquaient furent particulièrement maltraités. Il fallut faire avancer quatre pièces de canon et les placer entre notre cavalerie légère et les fantassins croates. Au mo-

ment où les Honvœds nous chargèrent, les fantassins ouvrirent leurs rangs, nos bouches à feu vomirent leur mitraille et abattirent par centaines chevaux et cavaliers madgyars ; alors nous exécutâmes notre charge à fond de train. Assaillis d'abord par la mitraille, ensuite par une troupe de cavalerie fraîche, les ennemis ne se découragèrent point. A leur tête était un homme d'assez haute taille, en costume de magnat, simplement et élégamment vêtu, qui exhortait, rallait et ramenait au combat les hommes qu'il commandait. Monté sur un cheval blanc marqué d'une étoile noire au front, l'épée à la main, et ne cessant pas de la faire voltiger et flamboyer au-dessus de sa tête, sans s'inquiéter des balles qui sifflaient autour de lui, il disparut au milieu d'un tourbillon de poussière et de fumée à l'instant où de nouveaux ordres nous forcèrent de nous replier derrière notre colonne d'infanterie, à une centaine de pas de distance.

Telle était la fureur du combat, que trois fois nos bouches à feu couvrirent le champ de bataille

de morts et de blessés, sans que l'acharnement des Madgyars fût diminué ou amorti. Nous les repoussions, ils revenaient à la charge; nous les dispersions, ils se reformaient. Je suivis longtemps de l'œil le chef héroïque de cette troupe, dont je n'avais pas pu distinguer les traits dans le tumulte de la mêlée et dont l'allure chevaleresque m'avait frappé et intéressé. Enfin la nuit vint; il fallut s'arrêter.

Quand l'obscurité profonde eut couvert la plaine, il fut impossible de déterminer de quel côté l'avantage était resté; nous avions perdu plus de monde que l'ennemi, mais le champ de bataille était à nous. Un petit hameau réduit en cendres par nos boulets s'était changé en bivouac. Les pauvres cabanes brûlaient pour chauffer nos soldats, et, tout à côté, on avait employé des planches et des poutres à construire une ambulance provisoire pour les blessés. Je n'en pouvais plus. Je descendis de cheval et je cherchai du regard Hanksa, qui s'était exposée avec une étourderie excessive ou plutôt avec le désir évident de trou-

ver la mort. Je m'intéressais fort à la pauvre enfant, et son absence m'inquiétait, lorsque je la vis arriver toute pâle et le bras en écharpe.

— Mon cheval a été tué sous moi, me dit-elle, capitaine, mais les balles n'ont pas voulu de votre aide de camp. J'ai reçu un petit coup de pointe au bras, et voilà tout. Il y a là-bas, à l'ambulance, un officier madgyare blessé dangereusement, et qui veut vous parler.

— Qui cela peut-il être ? Me connaît-il ?

— Je n'en sais rien ; il a entendu prononcer votre nom et vous a demandé.

Je me hâtai de me rendre à l'appel du blessé. Hanksa prit une lanterne, l'alluma, et me précédant :

— Vous vous traînez à peine, capitaine, me dit-elle. Quelle journée !

— Il n'en faudrait pas vingt comme celle-ci pour me coucher par terre. Une petite femme comme toi est, à ce qu'il paraît, plus vigoureuse que nous autres ?

— A ce qu'il paraît, répéta-t-elle en riant. Mais

nous sommes au moins deux femmes dans les deux armées qui vous donnons bon exemple ; je l'ai revue cette malheureuse Hélène, et j'aurais donné quelque chose pour me trouver à sa portée ; mais au moment où je poussais mon cheval du côté où j'avais aperçu sa plume de héron et son petit sabre turc, une coquine de fusillade a fait tant de bruit et de fumée que je n'y ai plus vu que des nuages et du feu.

— Et tu avais cru la reconnaître?

— Oui, capitaine; me répondit Hanks très-sèchement. »

Je pus distinguer à la lueur rouge de la lanterne ses sourcils noirs qui se plissaient avec colère.

Voici l'ambulance improvisée: Des perches de cinq pieds et demi de haut soutiennent de mauvaises planches arrachées aux cabanes qui ont brûlé, et dont quelques-unes fument encore ; des volets brisés, des débris d'instruments aratoires et des charrettes renversées servent de protection extérieure aux mourants et aux blessés qui sont

gisants sur la paille à l'intérieur. Hanksa, lanterne en main, m'ouvrit la porte d'étable dont on s'était servi pour clore cet hôpital temporaire. Des lumières pâles et vacillantes couraient çà et là, portées dans des lanternes de corne par les chirurgiens et leurs aides, aux manches de chemises retroussées et ensanglantées. A droite et à gauche, sur un double lit de paille, étaient étendus Bohémiens, Croates, Polonais, Madgyars, Allemands, victimes de la guerre, ennemis réunis par la douleur et les approches de la mort, serrés les uns contre les autres, faute de place ; les uns se plaignant avec un long et sourd murmure, les autres maudissant avec rage leur vie et le jour de leur naissance ; toutes les expressions de la souffrance humaine exhalées en plus de vingt langages différents. L'agitation et le mouvement lugubre des chirurgiens et des aides, la paille humide et rouge, le sol trempé de sang, le plafond bas illuminé de clartés funèbres, les visages contractés et agonisants, l'acier qui reluisait dans la main des opérateurs, une atmosphère épaisse, fade et

nauséabonde, imprécations, gémissements, cris, prières, hurlements; — cet ensemble me fit reculer.

— Qui demande à me parler? dis-je au chef du pansement.

— Là-bas, capitaine, au fond.

Nous traversâmes, Hanksa et moi, cette allée funèbre et désolée, et je me trouvai en face d'une figure belle, grave et délicate, que je reconnus sous la lumière que portait mon aide de camp. C'était le comte Polocsaï, dont j'avais quitté le château pour me rendre à Vienne; le frère d'Hélène, celui même dont la martiale physionomie et le courage éclatant avaient attiré mon attention pendant le combat, lorsqu'à la tête de son escadron de Honvœds, il caracolait sous la mitraille.

— Merci, me dit-il, d'être venu. Je savais bien que vous n'y manqueriez pas.

Il avait beaucoup de peine à parler et même à se soulever; l'ombre de la mort s'étendait sur ce mâle et doux visage. Je m'agenouillai pour mieux l'entendre et lui serrer la main.

— Puis-je vous servir, cher comte? lui dis-je, parlez.

— Oh! c'est fini (il prononçait difficilement quelques syllabes de suite)... j'ai la poitrine brisée... cela ne sera pas long..... Dès que j'ai su que vous étiez ici, j'ai pensé à vous... Ma femme est à Comorn... Vous trouverez, dans la poche de côté de mon uniforme, un portefeuille rouge... où est mon testament..... avec d'autres papiers. Cher capitaine, vous les lui enverrez.., vous n'y manquerez pas!

Sa tête s'affaissa, la force lui manquait.

— Tout n'est pas perdu; vous survivrez! lui dis-je. Il y a bien des ressources; ne parlez point, tranquillisez-vous.

Signe négatif. Après quelques minutes de silence forcé, il reprit, en essayant de se soulever un peu :

— Ne dites pas cela... c'est inutile... Tout est dans l'ordre... J'ai fait mon devoir, vous avez fait le vôtre. Quittons-nous amis...

— Et votre sœur Hélène, où est-elle? lui demandai-je enfin timidement.

Un demi-sourire se dessina sur les lèvres pâles du comte :

— Vous n'aviez pas douté du parti qu'elle prendrait ; elle se bat contre vous..... Pauvre délicate enfant !..... Je ne sais ce qu'elle est devenue dans le combat..... Si vous la rencontrez, protégez-la !

Je n'eus pas le temps de répondre, un des chirurgiens de l'ambulance s'arrêta devant notre groupe ; un imperceptible soupir s'échappa des lèvres du mourant ; le chirurgien fit le signe de la croix. Le mouvement du chirurgien n'avait pas échappé au comte, qui indiqua par un mouvement de la tête qu'on avait raison et qu'il allait mourir. Puis il se retourna, comme pour prier. Le chirurgien fit de nouveau le signe de la croix en attachant ses regards sur les miens, et je vis que tout était fini. Le comte ne pouvait plus parler. Au bout d'un quart d'heure seulement il essaya de se relever par une espèce d'élan spasmodique, étendit convulsivement les deux bras vers moi, et trouva la force de prononcer en me regardant

le mot : « Marie ! » C'était le nom de sa femme.

Puis il retomba.

Je lui obéis, le cœur navré, les larmes dans les yeux; et me penchant sur cette figure virile et douce, je pris le portefeuille trempé de son sang, détachai les bagues de ses doigts, et coupai une des boucles de sa chevelure brune. Comme j'allais être forcé de repartir au premier son de la trompette, et qu'on pouvait me forcer de monter à cheval d'un moment à l'autre, je fis promettre au chirurgien en chef que les derniers devoirs seraient rendus au comte avec la décence convenable non loin de l'ambulance temporaire, près d'une *poustza* ou ferme.

En effet nous n'avions pas pris trois heures de repos quand on vint m'apprendre que le village de Varmey brûlait, et que nous étions attaqués. Je me portai de ce côté; je n'y trouvai qu'un mauvais détachement de bourgeois de Vissegrad qui lâchèrent pied, et que je sabrai sans pitié.

Depuis ce moment je devins singulièrement lugubre. L'humeur de mon aide de camp ressem-

blait à la mienne, et le temps ne contribuait pas à m'égayer. La campagne était couverte d'une neige épaisse, rougie du sang de nos ennemis et du nôtre. J'aurais donné ma vie pour rien. Nous tracions dans la campagne des zigzags perpétuels et fatigants. L'ennemi paraissait, disparaissait, se montrait de nouveau. En général nous restions maîtres du terrain, ce qui ne servait à rien. A peine étions-nous campés quelque part, il revenait nous assaillir.

Cinq jours après que j'eus reçu les derniers soupirs du comte Polocsai, nous eûmes à Szegol un engagement assez vif avec un corps de cavalerie de trois cents hommes, que nous repoussâmes l'épée dans les reins, et dont nous parvînmes, non sans peine, à prendre les bagages et les fourgons. Le théâtre du combat était une lande stérile couverte de neige et de glace. L'ennemi, après nous avoir fait subir beaucoup de pertes, fut culbuté dans une gorge assez profonde et mis en déroute. Là, nous fîmes halte.

C'était le soir. Les hommes étaient ravis d'avoir

trouvé dans les fourgons des poulets, du maïs et du vin rouge dont ils avaient grand besoin. Le froid était encore rigoureux, et nous venions de traverser des contrées déboisées où mes hommes n'avaient pu se réchauffer qu'à coups de sabre. Un petit bois d'yeuses, de sapins, de marronniers et de hêtres, de très-nouvelle venue et à peine à hauteur d'homme, qui se trouvait sur la pente du ravin, fut une bénédiction pour eux. Ils se mirent à abattre et entasser les arbres et leurs branches pour en faire un énorme feu de joie. Le bûcher qu'ils improvisèrent avait plus de vingt pieds de large sur vingt-cinq de long ; ils s'en servirent pour faire leur cuisine, et parfaitement oublieux du péril d'hier et du danger d'aujourd'hui, ils me donnèrent par l'étourderie de leur allégresse guerrière la première sensation agréable que j'eusse depuis longtemps éprouvée. Voir s'amuser un peu ces pauvres gens qui avaient tant souffert, me faisait plaisir. Le vin était bon; le lard et les chevreuils dont se composait leur menu furent rôtis en cérémonie. Seresses et Croates se mirent à en-

tonner en chœur, d'une voix plus éclatante que jamais, leurs chansons nationales. Cette neige, cette grande lumière, cette nuit que la lune n'éclairait point, ces ombres noires de mes hommes qui dansaient devant le grand brasier, m'auraient diverti et distrait dans une autre situation d'esprit que la mienne; mais il y avait deux personnes que ces singularités pittoresques ne touchaient point : Hanksa et moi.

Depuis notre visite à l'ambulance et la mort du comte, elle ne disait pas un mot, si ce n'est pour le service, et je remarquais que son ton avec moi avait quelque chose de sec et même de dur, qui ne laissait pas que de me déplaire. Elle était adossée à un arbre, et regardait le bûcher devant lequel une ronde de danseurs s'était formée.

— Eh bien, Hanksa, lui dis-je, tu n'as pas envie d'aller souper?

— Non, capitaine.

— J'ai peur que mes vedettes n'aient pris plus de vin que de raison; ces diables de Madgyars peuvent nous tomber dessus; va me cher-

cher deux Seresses, nous visiterons les postes.

— J'y vais.

— Et tu nous accompagneras, puisque tu ne veux pas souper. »

Toute la ligne de postes, que nous visitâmes avec précaution, répondit parfaitement au mot d'ordre, et je revenais satisfait de ma tournée quand la lune se dégagea des nuages qui la cachaient depuis le commencement de la soirée, et découvrit à mes yeux une scène extraordinaire.

Le ciel était bleu, la plaine blanche jusqu'à l'horizon. Sur la pente du ravin à droite, une pyramide d'un rouge ardent tournoyait et tourbillonnait mêlée d'étincelles et de fumée. Mes hommes, dans leurs costumes pittoresques, étaient assis çà et là sur le tronc des arbres renversés. Je parcourais du regard ce paysage singulier où toutes les nuances contraires se fondaient et s'harmonisaient, lorsque je découvris au fond du ravin un objet qui semblait briller d'un éclat très-vif au milieu du feuillage sombre des pins et des marronniers. Je descendis de ce côté suivi de mon escorte,

et je ne tardai pas à reconnaître qu'un bijou d'orfèvrerie placé sur une poitrine humaine produisait ce rayonnement lointain. Au pied d'un arbre, dans le creux du ravin, une personne était étendue. Je m'approchai ; l'uniforme était celui d'un magnat hongrois ; des flots de cheveux noirs qui s'échappaient du colback trahissaient une femme. A la vue de la plume de héron placée sur le colback, Hanksa s'écria la première, avec cette férocité féminine que je ne pus jamais lui pardonner :

— C'est Hélène !

C'était elle, en effet ; la noble et généreuse créature avait péri comme son frère, dans la même cause. La balle d'un de nos tirailleurs l'avait atteinte au-dessous du cœur ; le sang coulait goutte à goutte, lentement, par cette ouverture imperceptible. Mes hommes et moi, nous la portâmes jusqu'au brasier auprès duquel nous l'étendîmes ; le reste d'espoir que j'avais conservé s'évanouit. Il y avait quelques heures déjà que cette âme s'était envolée.

Je ne puis exprimer ici tout ce que j'éprouvai de

profonde douleur. Ma tête tournait, mes yeux se voilaient. Mes vieux Seresses semblaient touchés de voir le cadavre d'un être si jeune, d'une si remarquable beauté; elle semblait sourire encore. Plusieurs de mes hussards, qui m'avaient accompagné au château de son père, la reconnurent.

Nous passâmes toute la nuit à lui creuser une tombe au pied de l'arbre près duquel elle s'était endormie; un de mes hommes, qui avait été charpentier, tailla une grande croix de sapin. J'enveloppai dans un mouchoir le petit sabre turc suspendu à son côté, et cette forme élégante de la jeune fille dans son uniforme guerrier, la tête encore ombragée de la plume de héron, fut descendue par nous dans la fosse dès les premiers rayons de l'aube. Nous avions passé la nuit à ce funèbre labeur. J'oubliai toute précaution, toute prudence, et vingt de nos carabines, faisant feu à la fois, rendirent les honneurs militaires à la jeune fille.

Je fis aussitôt sonner le boute-selle, et comme les éclaireurs vinrent m'apprendre qu'on avait aperçu l'ennemi dans la direction de Debreczin, je

me mis à sa poursuite avec une fureur extraordinaire, accompagné de Hanksa, qui m'avait l'air plus radieux qu'à l'ordinaire, ce dont je ne lui savais aucun gré.

CHAPITRE X

Encore les Honvœds. — Le champ de bataille. — Les blessés et les morts. — Halte.

Le lendemain nous reçûmes l'ordre de rejoindre un escadron de cuirassiers et de disperser un bataillon de Honvœds que son ardeur avait emporté.

La plaine où nous nous trouvions, excellente dans les temps ordinaires pour un combat de cavalerie, n'offrait qu'un vaste marécage où nos chevaux enfonçaient à chaque pas. Bientôt quelques-uns de mes soldats furent incapables de dégager leurs

chevaux de cette argile qui se transformait en une boue liquide à mesure que nous avancions.

On se débanda ; les uns mettaient pied à terre pour donner du secours à leur monture, les autres cherchaient à regagner les hauteurs, ceux qui essayaient de prendre le galop ne faisaient qu'enfoncer davantage. Notre attaque était manquée ; si les Honvœds n'avaient pas été de tristes bourgeois, assez mauvais tireurs, pas un de nous ne se serait échappé. Mon pauvre *Aly* avait beaucoup de peine à se tirer de ce mauvais pas ; mais grâce à ses muscles d'acier, cet excellent animal rebondissait du fond des marécages et m'emportait par élans prodigieux à travers la plaine humide. Une douzaine de mes hussards les mieux montés, parvinrent à m'imiter. A quoi bon ?... l'ennemi se moquait de notre attaque inutile. Bientôt le clairon sonna la retraite, et les Honvœds nous envoyèrent quelques balles dont le sifflement se mêlait au hurra moqueur de ces messieurs. Nous nous ralliâmes sur un petit plateau voisin qui offrait un terrain plus solide ; notre perte était peu considérable, mais les

chevaux et leurs maîtres, en sortant du bourbier où nous avions failli périr tous, étaient dans un affreux état. A peine avions-nous repris haleine, nos chevaux et nous, nous voulumes recommencer l'attaque. Mes gens étaient furieux. Nous voilà prenant un autre chemin sur la droite et nous élançant au petit galop sur les Honvœds, qui nous attendaient de pied ferme. Nous trouvâmes d'abord le sol assez résistant, puis au bout d'une quarantaine de pas il céda de nouveau, nous nous retrouvames dans la fondrière. Ces coquins de Honvœds, s'y étaient attendus ; dès qu'ils nous virent pris au piège, ils dirigèrent sur nous, non des feux de file, mais des balles isolées, en visant de leur mieux.

Je n'étais plus qu'à une quinzaine de pas des premiers rangs de l'ennemi, et le tumulte du combat surexcitait mon cheval, que j'avais grand'peine à maintenir. Tantôt il me fallait relever par la bride un de mes hussards, tantôt faire avancer à coups de plats de sabre tel autre qui se décourageait. C'était une mêlée affreuse que rendait encore plus atroce la mauvaise disposition du terrain. J'avais

vu tomber cinq ou six de mes meilleurs hommes, beaucoup de chevaux étaient blessés. J'allais me plonger d'un effort désespéré dans une des trouées que m'offraient les rangs ennemis, quand je vis une lueur devant moi, lueur vive, éclatante; mon cheval aussitôt, frappé par une balle, se mit à bondir à plus de six pieds de terre, et une sensation froide, semblable à celle d'une goutte d'eau glacée, pénétra dans mon abdomen, au-dessous de la dernière côte. Une balle de mousquet avait traversé le cou d'*Aly* et était venue se loger chez moi au-dessous de la ceinture. *Aly*, comme pour se venger, faisait des courbettes, décrivait des ellipses énormes du côté de l'ennemi, et m'emportait vacillant sur ma selle, que je parvins néanmoins à garder.

Dans cette minute, qui réunissait toutes les terreurs que la vie humaine peut comporter, j'entendis un cri horrible et je vis fondre sur moi quelque chose de plus épouvantable qu'un spectre : un Honvœd à cheval, dont la figure rouge, accompagnée de deux moustaches rouges et flamboyantes, était enveloppée d'un tourbillon de cheveux rou-

ges et épars. Il avait la tête nue, son tschako étant tombé pendant le combat. Monté sur un petit cheval cosaque qu'il éperonnait, il fonçait sur moi, baïonnette au bout du fusil, criant à tue-tête : *Bassamalika !* — Le vent faisait ondoyer sa crinière ardente, ses yeux sanglants sortaient de leur orbite et la pointe de la baïonnette reluisait au soleil. Elle m'aurait percé de part en part si mon cheval, dans son agonie, n'avait, par une dernière convulsion, pris un élan considérable ; la lame de la baïonnette me perça le mollet gauche, et j'allait tomber avec le pauvre *Aly* sur un tas de morts.

Je ne sais plus ce qui se passa. Autour de moi, ténèbres ; en moi, insensibilité. Par intervalles, un vague cliquetis d'acier résonnant, de jurons confus, de mousquetades irrégulières. Il me sembla aussi que j'étais frappé à l'épaule du sabot d'un cheval ; je me resserrais et me recroquillais instinctivement du côté du mien, et me tapissais sous son corps comme sous un bouclier. Enfin tout s'effaça, tout disparut, tout se tut. Je ne sentis et ne vis plus rien, même indistinctement.

Combien d'heures passai-je dans cet état? Je ne le sais pas. Je me levai, je regardai le ciel. L'orbe du soleil éclatait au sommet du firmament. Ma jambe me faisait beaucoup souffrir; une douleur plus sourde révélait la présence de la balle qui m'était restée dans l'abdomen. Je regardai autour de moi. Mon manteau blanc était jaune par places et rouge de sang presque du haut en bas. Comme j'avais placé ma main sur le trou de la balle, elle s'était remplie de sang caillé. *Aly,* les membres roides, les naseaux encore dilatés par l'ardeur du combat, était étendu sur deux ou trois cadavres de hussards ennemis. Le sol, inégal, foulé aux pieds, battu et comme pétri dans le sang, disait assez que la rage humaine s'était donné libre carrière dans cet endroit même, où la mêlée avait été furieuse. D'ailleurs tout était silence, solitude et mort. Bien péniblement, bien lentement je me soulevai, et me servant de mon cheval comme du dos d'un siége, j'achevai ma revue. Il me semblait qu'au loin, par delà l'horizon, des appels de trompettes se laissaient entendre. Cette grande clarté du soleil, qui

faisait reluire le sang et les armes brisées, avait quelque chose de splendidement sépulcral. Jusqu'où ma vue pouvait s'étendre, elle découvrait des débris de corps, de sabres, d'épées et de cuirasses. A la position des cadavres, qui tous avaient les pieds tournés de mon côté et la tête dirigée vers le point opposé, je devinai que mes hommes avaient réussi dans leur attaque, que l'ennemi avait été enfoncé, et qu'il nous avait fait payer chèrement sa défaite.

Quel spectacle d'ailleurs! Sur ma droite, une espèce de montagne composée de Honvœds morts et mutilés, tellement enchevêtrés qu'il était impossible de reconnaître à qui appartenait une jambe ou un bras; un peu plus loin, un cheval pie que je reconnus pour avoir appartenu à l'un de nos subalternes, et à peu de distance quelques manteaux rouges, uniformes de mon régiment. Ma vue, affaiblie par la souffrance et clignotant sous le soleil, ne pouvait préciser les détails. Mais je crus distinguer sur cet amoncellement de débris honvœds dont j'ai parlé les mêmes moustaches pointues et

la même figure du démon rouge qui m'avait percé de sa baïonnette. Enfin, comme pour compenser par le symbole de la gloire guerrière le hideux de ces funérailles à ciel nu, je vis resplendir sur ma gauche et assez loin une cuirasse et un casque dont les éclairs éblouissaient mes yeux. C'était un de nos cuirassiers, de la plus belle figure du monde, l'œil encore ouvert, couché tranquillement, majestueusement, comme sur un lit de parade, et le sabre à la main, sur huit ou dix cadavres ennemis. Son attitude paisible, la régularité de ses traits, de sa tenue et de sa posture au milieu de ce chaos sanglant, avaient une majesté incomparable.

Je voulus me lever tout à fait; impossible. Ce que je pus faire, et à grand'peine, l'effort dont je me trouvai capable, ce fut d'étendre le bras jusqu'aux fontes de ma selle pour y prendre un paquet de charpie, du linge et un flacon de baume pour les blessures. Je souffrais horriblement à mesure que je déployais mes muscles pour arriver à ce grand résultat. Je réussis de la même manière à atteindre un pistolet chargé, défense nécessaire contre l'en-

nemi qui pouvait reparaître, des ciseaux et un couteau. J'étais plus rassuré sur l'avenir; je me mis à examiner ma plaie, ou plutôt mes plaies, j'en avais deux. Ce n'est pas chose gaie et facile que de panser ses plaies sur un champ de bataille, quand on est à peu près mourant et que la force vous manque. Je sentais à peine celle des deux blessures qui était vraiment dangereuse ; c'est ce qui arrive toujours, au moral comme au physique ; l'autre, qui n'avait pas grande gravité, me faisait un mal épouvantable. Ma ceinture, à force de se plisser et de former paquet pendant le combat, était venue d'elle-même boucher l'orifice de la blessure reçue à l'abdomen; et comme je l'avais contenue machinalement en y portant la main, j'avais arrêté ainsi la perte du sang, et, avec le sang, la vie. Je m'assurai d'abord que la balle n'avait pas pratiqué pour son usage une issue du côté de mes reins, et je restai convaincu, ce qui n'était pas fort gai, que j'avais encore l'honneur de la posséder en moi-même. Il me fallut ensuite, toujours luttant contre l'évanouissement qui me poursuivait, détacher

la ceinture, ce que je ne pus faire qu'en perdant beaucoup de sang ; couper avec les ciseaux la chemise qui adhérait à la plaie ; couvrir le trou de charpie saturée de baume, et enfin relier le tout en nouant la ceinture sur la plaie par un nœud aussi serré que je pus le faire. Ma jambe me donna moins de mal ; l'os n'était pas atteint ; je fus bientôt soulagé par le baume et la charpie. A peine avais-je achevé cette double opération et épuisé mon énergie pendant plus de trois heures pour en venir à bout, je m'aperçus que je n'avais pas fini. Mon épaule gauche et sa contusion exigeaient mes soins ; je la frottai encore avec du baume, ce qui me soulagea. Un peu de vin resté dans ma gourde et que j'avalai d'une gorgée me fit beaucoup de bien. Je m'enveloppai de mon manteau, m'accotai contre mon cheval, et attendis avec calme ce qui pourrait arriver.

A un beau jour de printemps succéda le crépuscule ; puis la nuit. Je prêtai l'oreille, je tâchai de saisir quelques bruits dans le profond silence. Sur cette bruyère désolée dont les pluies avaient fait un

marécage, personne ne passait ordinairement. Je craignais que nos patrouilles n'oubliassent de les visiter ou ne prissent un détour. Mais ce que je redoutais surtout, c'était la voracité des loups, dont les hurlements avaient si souvent troublé le sommeil de nos bivouacs. Incapable de me défendre contre une meute de ces animaux, qu'allais-je devenir si la senteur des cadavres les attirait? J'avais conquis ce grand repos et cette lugubre tranquillité d'esprit nécessaires dans les moments suprêmes. Je restai les bras croisés, les yeux fixés sur l'horizon, d'où bientôt la lune se dégagea, ouvrant sur cette terrible moisson d'hommes un long réseau de clartés douces. Puis, tournant mes yeux vers la gauche, j'aperçus un incendie qui s'y détachait en lueurs rouges sur un fond sombre. C'était un feu de bivouacs. A qui appartenait-il? Aux nôtres ou à l'ennemi? Je l'ignorais. Quelques instants après, le bruit de pas réguliers, de sabres frappant contre les éperons et de hennissements de chevaux vint jusqu'à moi et se rapprocha peu à peu. Je ne savais qui ce pouvait être et je n'osais

faire un mouvement. Mais quand je vis rayonner deux casques sous la lune, je compris que j'étais sauvé; les Madgyars n'en portent pas. Je tirai en l'air mon coup de pistolet. La patrouille fit halte; reprenant toutes mes forces, je m'écriai : *Vive l'Autriche!* Ils accoururent au grand trot et je me trouvai dans les bras de mes camarades.

C'était une patrouille de vingt-quatre hommes de mon régiment. Quand ils m'eurent reconnu, leur joie fut extrême, surtout celle d'un brave Seresse qui m'était fort attaché.

— Ah! mon capitaine, s'écria-t-il, vous voilà donc!

— Comme vous voyez, mes pauvres enfants, assez mal arrangé.

— Nous les avons battus, capitaine, ils ne reviendront pas, je vous jure. Nous les avons poursuivis jusqu'à Hatvan. Les coquins ont perdu trois fois plus d'hommes que nous; ce qui n'empêche pas que nous ne soyons en fort mauvais état.

— S'ils se repliaient de ce côté-ci?

— Impossible. Ils sont redescendus vers Cse-

gled pour y rejoindre la légion polonaise... Quel bonheur de vous retrouver! Ah! ma foi, nous croyions bien que tout était fini pour vous. Je vous avais vu tomber de cheval au commencement de l'attaque. Ensuite un de nos hussards qui avait été s'assurer de votre état vous avait trouvé les yeux fermés, sans pouls, et sans chaleur. Pauvre capitaine! allons, courage!

— Où êtes-vous, maintenant?

— Nous bivouaquons là-bas, où vous pouvez apercevoir notre feu de garde. Le major nous a envoyés en reconnaissance, en nous chargeant de vous retrouver, s'il était possible.

— Et de m'enterrer?

— Comme vous dites; mais il n'en sera rien... Voyons, ici, quatre hommes; qu'on mette le capitaine sur un manteau... Bien, et allons doucement... Chacun des quatre cavaliers tiendra un coin du manteau et vous serez balancé comme cela dans un hamac, au petit pas de nos chevaux. Qu'en dites-vous?

— Très-bien.

Aussitôt que l'on eut procédé à l'organisation de ce moyen de transport, on acheva une autre opération, celle de visiter et de fouiller les morts du champ de bataille. Le butin pris sur l'ennemi fut partagé également entre les hommes de la patrouille, et les objets appartenant aux nôtres fidèlement restitués à chaque régiment. Puis on m'emporta.

Quand mes hommes me reconnurent, ce fut une allégresse; il y eut fête autour du bivouac. On fit chauffer du vin ; on me donna du biscuit de koukourous. A peine y avais-je goûté, voici venir au galop un aide de camp du Ban Jellachich, nous intimant l'ordre de rejoindre le gros de l'armée, si nous ne voulions pas être coupés. L'avoine est donnée aux chevaux ; on m'enveloppe d'un drap. On me jette dans un chariot qui contenait des provisions, et que trois robustes chevaux emmènent au grand trot sur un terrain inégal, coupé d'ornières et semé de roches aiguës. La souffrance m'arrachait des cris. Bientôt l'intensité de la douleur éteignit le sentiment de l'existence. Je ne vis,

je n'entendis rien ; je n'eus plus que la perception d'un mouvement violent et continu auquel succédaient de temps à autre des intervalles de repos. Je croyais rêver ; il me semblait qu'on m'enlevait et qu'on me déshabillait; puis, je rouvris les yeux, et ce que je vis était étrange. J'étais nu, étendu sur une longue table; mon domestique Dmitri me tenait les deux pieds pendant que mes bras étaient assujettis par d'autres personnes que je n'apercevais pas. Un chirurgien, d'énormes lunettes sur son nez crochu et une lame d'acier brillant entre les lèvres, se penchait sur moi; je pouvais voir de larges taches de sang sur son tablier et ses manches de chemise relevées jusqu'à l'épaule. L'aide lui offrit un nouvel instrument avec lequel il se remit à fouiller sans pitié dans mes entrailles pour y trouver la balle qui ne les avait pas quittées. A force de patience de sa part et d'épouvantables angoisses de la mienne, il parvint à l'en extraire avec le forceps, et l'on me pansa. La blessure du mollet ne me coûta pas moins de souffrances. On me fit un lit avec des selles de chevaux, un peu de

paille et de couvertures, et l'on me donna un peu de bouillon que les chirurgiens portent toujours avec eux sous forme de tablettes. Un morceau de gâteau de maïs compléta mon repas. Dmitri s'était assis au pied de ma couche improvisée, et de grosses larmes roulant le long de ses moustaches qui descendaient un peu plus bas que son menton, retombaient sur sa poitrine.

— Cela ira mieux, Dmitri, mon garçon, lui dis-je ; je me sens déjà presque remis. Où sommes-nous ?

— A Bramlin, mon capitaine.

— Y restons-nous longtemps ?

— Je l'espère. Nous sommes en force, et il n'y a pas à croire que l'ennemi veuille nous attaquer. Mais dormez donc un peu ; vous en avez besoin.

— C'est vrai, Dmitri, je vais essayer.

Je posai ma tête sur le pommeau de la selle qui me servait d'oreiller et je fermai les yeux, comptant sur une longue nuit. Trompettes de sonner, tambours de battre, armes de frémir, il faut décamper.

— Ah ! mon pauvre capitaine, me dit Dmitri, il n'y a pas à dire, il faut partir tout de suite. On me jeta dans une charrette où cinq blessés étaient étendus sur de la paille. Je me sentis emporté ou plutôt balotté misérablement sur une route effroyable, et le combat qui avait lieu sur ma gauche m'escorta de ses cris, de son tumulte, du bruit de sa mousqueterie, des hourras germains, des zivios croates et des eljens madgyars. Pendant que les cahots du char sans ressorts m'entraînaient impitoyablement, une grande lumière éclatait à gauche : c'était un village en feu ; nos troupes, ne pouvant s'y maintenir, avaient couvert leur retraite ainsi. L'horizon était couleur de sang. A côté de moi, me touchant le coude, un Bohémien mourant atteint d'une blessure à la cuisse, s'écriait de minute en minute :

— Jésus Maria ! qu'ai-je fait pour souffrir ainsi ?

Tantôt plus rapprochées, tantôt plus lointaines, des mousquetades ne cessaient pas de se faire entendre. Le galop des chevaux qui passaient à peu

de distance, les cris confus et lointains, les jurons et les malédictions qui venaient jusqu'à nous, les longs gémissements des blessés, dont l'un mourut près de moi en prononçant le nom hongrois d'Erzebet (Elisabeth), rien n'y manquait, c'était une nuit d'enfer. Je ne peux me la rappeler sans frémir.

Combien cette nuit dura ! elle me parut éternelle. Pour m'achever, l'un de mes bandages se déplaça, je perdais mon sang et je ne voyais plus les objets qu'à travers un nuage, quand, la poursuite de l'ennemi s'étant un peu arrêtée, nous fîmes halte sur une bruyère déserte. Le ciel commençait à blanchir vers l'orient ; plus de bruits de combat, rien qui nous dît la direction qu'avait prise l'ennemi. Quelques escadrons nous accompagnèrent à travers la plaine déserte jusqu'à une ferme ou *poutza* solitaire, seul vestige d'habitation humaine qui interrompit l'uniformité de ces régions.

— Halte, cria le commandant.

— Il me sembla que c'était la voix d'un ange qui parlait ainsi. Quand on me descendit de la char-

rette, pâle et épuisé comme un cadavre, le chirurgien qui m'avait pansé la veille ne put s'empêcher de dire :

— Il ne lui faudrait pour l'achever qu'un second voyage de la même espèce.

CHAPITRE XI

Séjour dans la *Poutza*. — Vie agricole des Madgyars. — Le petit Mitschko. — La sœur Wilma et l'oncle Immes.

On me porta dans une petite chambre propre, au premier et unique étage de la ferme, et l'on me mit au lit ; volupté qui me sembla dépasser toutes les joies du paradis.

Cette *poutza*, comme on nomme les fermes hongroises, me mit à même de comprendre la vie agricole des paysans madgyars, vie qui a quelque chose

de touchant et de patriarcal. Les *poutzas*, situées en général au milieu de grandes plaines, sont des fermes qui contiennent non pas les superfluités, mais toutes les nécessités réelles de la vie. L'hiver est abandonné à un repos de gentilhomme; pendant le printemps et l'été, labeur vigoureux et assidu. La femme du paysan l'aide dans tous ses travaux. Des troupeaux nombreux couvrent des pâturages immenses; d'abondantes moissons de maïs et de froment récompensent le travail du Madgyar. Entre les semailles et la moisson, il est actif comme un Européen; les grains une fois rentrés, vous retrouvez l'Oriental. La pipe et le cigare de la Havane, le chant, occupation favorite des Hongrois, la danse et même la poésie, charment les heures de l'hiver. La population étant très peu nombreuse relativement aux produits, on cultive la terre négligemment. Une assez grande partie de la moisson est perdue. Au lieu d'emporter le grain dans des charrettes fermées, le paysan forme avec les épis de petites gerbes appelées *baglas*, noue plusieurs gerbes avec une corde, maintient la corde

avec un morceau de bois, y attelle ses chevaux, traîne ainsi jusqu'à la grange un poids de 60 à 80 quintaux, puis étendant sur l'aire ce qui lui reste de grain, il le bat de la manière la plus commode et la plus grossière, en faisant passer sur les gerbes sa charrette et ses chevaux. La moitié du blé s'est déjà perdue dans le trajet; il en reste bien un quart dans les épis; cette perte n'inquiéte pas beaucoup le paysan madgyar, auquel il reste encore bien plus de grain qu'il ne lui en faut pour sa famille. Son premier soin est de pratiquer une grande excavation de 6 à 12 pieds de profondeur, dans laquelle il enterre son blé comme dans les silos arabes.

L'Orient reparaît ainsi dans toutes les habitudes et toutes les mœurs du Madgyar. Ce travail achevé, il n'a plus qu'à se reposer. Sa femme s'occupe à engraisser les porcs; il a de quoi payer son bail et son impôt; le vin rouge de son cellier lui suffit; le tabac de Hongrie, d'une saveur très-douce, lui offre une jouissance nonchalante; et son luxe consiste dans une table de bois, un banc de la même

matière, un énorme lit et une collection de cruches et de pots de grès qui ne restent pas oisifs sur les tablettes. Telle est la situation du paysan madgyar. Il ne rêve rien de mieux et s'endort paisiblement dans un bonheur mêlé d'indolence et de fatigue. L'été, vous le voyez, le front ombragé d'un vaste chapeau de feutre aux bords retroussés et chargé des ornements les plus fantastiques, avec ses grands pantalons blancs frangés de rouge, bouffants comme des jupons, et rattachés sur les hanches à la façon des Asiatiques; sa jaquette bleue brodée d'arabesques rouges ou jaunes, et quelquefois ornée de passementerie d'or, et ses bottes armées quelquefois d'éperons et dans lesquelles, si l'orage et la pluie le surprennent, il fait entrer son pantalon. La chemise, qui devrait porter le nom de chemisette, s'arrête au milieu de la poitrine et se compose d'une simple bande d'étoffe avec deux manches : si bien que tout l'espace qui se trouve entre la chemise et le pantalon reste à nu.

A voir le paysan madgyar, surtout en hiver, quand ses pantalons blancs sont devenus gris et

se sont imprégnés de boue, vous seriez tenté de le plaindre, il est moins malheureux que l'ouvrier de nos villes. Le besoin ne se fait jamais sentir à lui. Il vit grossièrement et sainement. Le paysan madgyar possède quinze chevaux et plus de quarante têtes de bétail. Le prince Esterhazy, quand il va chasser le daim sur ses domaines de Žorah, est suivi de cent chevaux montés par ses paysans et qui leur appartiennent.

Autant la nature a fait pour l'homme sur la face du globe, autant il a mis de négligence à profiter de ses bienfaits. Passions, préjugés, indolence, routine ! Quelle folle ivraie ! Et que de ressources perdues !

Pendant deux jours ma fièvre fut si forte, que je n'eus conscience de rien. Peu à peu mes yeux se rouvrirent, mon sang se calma, je pus regarder autour de moi et même essayer de parler. La maîtresse de la *poutza*, qui habitait seule la maison, avait une fille de quinze ans et un garçon de douze ; elle venait de me soigner. La froideur de son regard, la brièveté sèche de ses paroles me disaient assez le mépris qu'elle nourrissait pour les en-

nemis de sa race. Elle avait été très-belle, et c'était une vraie Madgyare de costume, de langage et de manières. Je ne pouvais m'empêcher d'avoir de l'estime pour cette femme résolue, dont la maison était tenue avec une propreté admirable, et dont la fermeté, l'activité et la dignité simple auraient fait honneur à une reine.

En face de mon lit, dans un cadre noir orné d'une guirlande de mousse verte, j'aperçus un portrait ; c'était celui d'un hussard en uniforme dont je ne pouvais pas distinguer les traits à la distance où j'étais.

— Dmitri, dis-je à mon domestique, donnez-moi ce portrait.

Il me l'apporta, je reconnus à mon grand étonnement que c'était un de mes essais de peinture à l'aquarelle. Je ne pouvais en douter, car mon nom était au bas. J'ai toujours eu le talent de saisir la ressemblance, et quand j'étais officier dans les hussards hongrois, je me servais de mes hommes comme de modèles, et je leur donnais ensuite leurs portraits qu'ils envoyaient à leur famille. C'était un

de ces chefs-d'œuvre que, par un hasard étrange, je retrouvais dans la chambre de la *poutza*. J'envoyai Dmitri chercher mon hôtesse.

— Quel est ce portrait? lui demandai-je.

— C'est celui de mon fils Istwan (Etienne), répondit-elle en fronçant le sourcil et d'un ton fort sec; c'est lui qui me l'a envoyé.

— Istwan est donc votre fils aîné?

— Oui.

— J'en suis bien aise, c'est moi qui ai fait ce portrait et qui le lui ai donné. Voici mon nom au bas.

Son regard perçant sembla vouloir pénétrer le fond de mon âme.

— Vous seriez donc, me dit-elle, l'officier allemand sous lequel mon fils a servi?

— Oui.

Sa figure changea d'expression; elle s'approcha vivement de mon lit, me prit la main et me dit:

— Vous êtes un excellent homme. Istwan m'a écrit le bien que vous lui avez fait. C'est vous qui lui avez épargné un châtiment sévère.

Cela était vrai. Istwan, très bon soldat, mais ardent et violent comme tous les Madgyars, s'était pris de querelle avec son sergent, qui était Italien, et il avait frappé ce supérieur. Sans mon rapport, le soldat réfractaire aurait été passé aux verges ; j'eus pitié de cet excellent garçon ; je donnai quelques ducats à l'Italien, et il n'en fut plus question. Istwan, que je fis venir dans ma tente et à qui je donnai une verte et terrible semonce, mêlée de tous les jurons hongrois dont je pus me souvenir, se mit à pleurer de reconnaissance, et me dit qu'il n'oublierait pas ce que je faisais pour lui. Il n'avait pas manqué d'écrire ce détail à sa mère.

La maison devint pour moi un paradis. Tous les matins on m'envoyait la petite Triksey (Thérèse) avec un fragment de gâteau que l'on venait de cuire et un superbe bouquet.

Les provisions cachées dans la *poutza* sortirent de leur retraite, j'eus pour mes déjeuners des *notis*, ou gâteaux secs faits avec les épis qui ont germé, des *tarrhonyas*, gâteaux de maïs cuits dans la

crème et qui se gardent pendant des années. Tous les matins la petite Triksey m'apportait d'un air grave les meilleures choses du monde. Trois jours de ce régime m'avaient rendu la gaîté et la santé, quand je reçus l'ordre de décamper le plus tôt possible et d'aller rejoindre, à marches forcées ; l'ennemi approchait ; tout le pays allait être au pouvoir des insurgés. Dmitri m'apportait cette nouvelle d'un air fort triste.

— Ce sera votre mort, capitaine, si vous partez. Je sais par expérience que les routes ne sont pas bonnes. Obtenez de la maîtresse de la *poutza* qu'elle vous garde. C'est une Madgyare : parole donnée sera chose faite.

Comme il en était là, elle entra, et je fis signe à Dmitri de sortir.

— Savez-vous, dis-je à la maîtresse, quelle idée m'est venue ?

— Laquelle ?

— J'ai envie de rester chez vous. Personne ne me reconnaîtra : je parle le madgyar comme ma langue, vous le voyez bien. Si vos gens visitent la

poutza, je passerai pour un de vos hussards blessés. Qu'en-dites-vous ?

— Impossible. On vous reconnaîtra, et les Honwœds me puniront justement pour avoir caché un ennemi.

— Ah ! ma chère hôtesse, me remettre en route faible comme je suis !

Elle s'appuya sur le dossier de mon lit, et, de son air le plus solennel :

— Bon et généreux vous avez été pour Istwan ; sa mère vous le rendra. Si étant Madgyar, vous aviez fait la guerre aux nôtres, j'aurais mieux aimé me couper la main que de vous cacher. Mais vous n'êtes qu'un Germain et vous n'avez pas de pays.

Je riais du compliment, et je lui dis :

— Vous me garderez donc ?

— Soyez tranquille. Je répondrai aux nôtres que vous êtes un de mes cousins blessé. Souvenez-vous de cela. Faites vite un paquet de votre uniforme et de vos effets, et que votre domestique les emporte.

— Ne pourrait-il pas rester, ce pauvre Dmitri?...

— Le premier Madgyar qui entrerait chez moi le tuerait. Promettez-moi de ne pas dire un mot, même plus tard, de tout ce que vous verrez dans ma maison. Jurez-le.

— Très volontiers. Et faites venir le major, afin que je prenne avec lui mes arrangements.

Tout fut disposé comme l'hôtesse l'entendait. J'obtins du major un certificat qui pût me protéger en cas de rencontre avec les nôtres, et que je fis coudre dans la doublure de mes *gatjès*. Dmitri prit congé de moi en pleurant à chaudes larmes. Le chirurgien laissa du taffetas d'Angleterre et quelques bouteilles de baume à mon hôtesse. Je serrai tristement la main de mes camarades, et je restai seul chez mes ennemis.

Ils avaient beaucoup de nobles qualités, et je savais qu'ils me soigneraient avec attention ; mais un sentiment d'isolement profond vint me saisir lorsque j'entendis les trompettes sonner le départ ! J'étais sur mon séant et je ne voulais pas perdre

les derniers sons qui allaient mourant et s'affaiblissant à travers la plaine, pendant que la petite Triksey, assise au pied de mon lit, fixait sur moi ses grands yeux noirs. Alors entra son frère, le petit Mitschko, — chapeau de six pieds d'envergure, — immense pantalon, — éperons retentissants, — Madgyar en miniature. — Il avait douze ans.

— Tous vos hommes sont partis, me dit Mitschko, qui ne pouvait contenir sa joie; et demain la sœur Wilma (Wilhelmine) et l'oncle Immes (Emmerich) seront chez nous.

— D'où viennent-ils?...

— Du grand Hansag (marais), à trois milles d'ici. C'est là que ma sœur Wilma conduit les troupeaux quand il y a des ennemis dans le village. Mon oncle a perdu une de ses jambes dans un combat contre vos troupes.

— Et votre sœur Wilma est-elle mariée?...

— Oui, son mari et ses deux fils, Sandor (Alexandre) et Laszlo (Ladislas), on été rejoindre l'armée hongroise il y a six mois. Istwan est à

Comorn sous les ordres de Klapska, et nos deux domestiques servent dans les Honvœds. Ma mère a déjà donné à Kossuth plus de vingt têtes de bétail et trente chevaux tout au moins.

— Et, mon petit homme, vous pensez qu'elle a bien fait ?

— Oui ! certes ! Nous sommes ici tous de purs Madgyars, voyez-vous.

Il en était là, lorsque le bruit des éperons et de leurs molettes retentissant sur la terre durcie et les hennissements des chevaux annoncèrent l'arrivée d'une nouvelle troupe. Les jurons hongrois, dont la variété et l'énergie sont si extraordinaires, ne me laissaient aucun doute sur la nationalité des arrivants. C'étaient des *tchikos*, « cavaliers-bergers », dont j'ai parlé plus haut. « Teremtete ! bassamalika ! » criaient-ils dans la cour. J'entendis leurs bottes résonner sur les marches de l'escalier et je portai la main à un pistolet que j'avais caché sous mon oreiller. La douce et blanche figure et le sourire innocent de *Triksey* me rassuraient cependant :

— Vous pouvez être tranquille, me disait-elle; vous avez été si bon pour Istwan ! Il ne vous arrivera rien.

Quatre hommes robustes, dont le premier portait une longue barbe blanche, le *kæpengeg* ou manteau blanc brodé, jeté sur ses épaules comme une pelisse de hussard, la chemise flottante sur les *gatjès*, — entrèrent dans la chambre. Ils avaient d'énormes éperons rouillés et tenaient à la main leurs petits chapeaux hongrois à larges bords, entourés d'un ruban aux couleurs nationales. Leur chevelure noire et touffue tombait sur leurs épaules nues. Le vieillard qui les guidait portait suspendu à un ceinturon brodé d'or un cimeterre magnifique dont la poignée était également d'or et qui se détachait sur la sordide simplicité de son costume. Les plus jeunes avaient un couteau de chasse à long manche, passé dans les bretelles de cuir qui suspendent les *gatjès*. Tous les quatre tenaient à la main le fouet des tchikos, arme singulière, espèce de *lazo* dont ils se servent avec une grande dextérité. La mèche est longue et tressée

avec soin ; on y suspend quatre ou cinq balles de mousquet de petit calibre. Un tchiko, dont le cheval est lancé au galop, jette son fouet, l'enroule autour de la jambe ou du cou d'un homme ou d'un cheval et les entraîne sans jamais manquer son coup.

— *Jonapot Agaïalieuk,* me dit le vieillard en entrant, bonjour, cousin ! On m'a dit en bas qu'il y avait ici un cousin de la maîtresse qui était malade. Comment cela va-t-il ?

— Je souffre encore beaucoup, répondis-je en lui tendant la main.

— Il a besoin de dormir, reprit la petite Triksey.

— Laissons-le en repos, — ne le fatiguons pas.

— Bonne convalescence, cousin.

Et ils repartirent. J'entendis leurs chevaux les emporter au galop loin de la *poutza,* et une ballade hongroise murmurée par Triksey ne tarda pas à bercer mon sommeil.

Le soir même, je reçus deux visites plus agréables.

— Voici ma sœur Wilma et mon oncle Immes, s'écria en me les annonçant le petit Mitschko. Je vis entrer un vieillard vénérable à la longue moustache blanche, aux longs cheveux blancs, en costume hongrois de velours noir. Il conduisait par la main une des plus jolies et des plus singulières créatures du monde, l'amazone Wilma, qui ramenait les troupeaux du Hansag. Les petites bottes noires dont ses pieds délicats étaient chaussés retenaient de grands pantalons d'étoffe bleue sur lesquels flottait un jupon court, bleu, bordé d'une petite ganse rouge. Un spencer bleu de nuance plus foncée dessinait sa taille que faisaient valoir deux rangs de boutons d'argent. La fermeté et le ressort de sa démarche, l'énergie souple de toute sa personne, la blancheur éblouissante de sa peau, la délicatesse de ses attaches, la beauté de ses yeux d'un bleu profond, les deux longues tresses de ses cheveux noirs comme une aile de corbeau et lustrés de la même teinte bleuâtre qui se joue sur le plumage de cet oiseau ; tout en elle attestait le sang madgyar, reconnaissable surtout à la courbe har-

die du nez et à la fine délicatesse des traits. Wilma et son oncle causèrent amicalement avec moi; leur présence jeta du mouvement dans la maison. L'un et l'autre ressentaient pour la cause de l'insurrection hongroise un enthousiasme véhément. Wilma, fort bien élevée, découvrit dans un coin de la *poutza* de vieux numéros du *Pesthie Hirlap* (journal de Pesth), rédigé par Kossuth, journal qui exerça une prodigieuse influence sur le progrès et le développement de l'insurrection. Tantôt c'était la petite Triksey, plus rarement sa sœur Wilma, qui me faisaient la lecture de ces vieux numéros. Kossuth, homme remarquable, héros littéraire autant que chef politique, s'était servi du magnifique et ardent idiome de sa race natale pour remuer tous les cœurs. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer le talent déployé par lui dans cette œuvre.

CHAPITRE XII

La fuite. — Les plaines inondées. — Le conducteur de Charrois. — Adieux au lecteur.

Ainsi s'écoulèrent sept semaines charmantes. Des patrouilles de Honvœds s'arrêtaient souvent dans la cour et devant la porte de cette famille patriarcale et orientale. J'entendais par intervalles la musique militaire hongroise qui annonçait le passage des bataillons et des escadrons madgyars. Voilà tout ce que je savais du monde et de la guer-

re. Je vivais, selon les recommandations du docteur, de koukourous, d'œufs et de *kapostas* (choux) arrosés par l'excellent vin que me donnait l'hôtesse. Je ne m'ennuyais pas. Tantôt le petit Mitschko montait à cheval pour porter les ordres du chef à quelque détachement éloigné, tantôt le vieux Immes conduisait une charrette traînée par quatre petits chevaux et remplie de provisions pour les insurgés : vins, koukourous, paprika, tout s'entassait; à peine les chevaux venaient-ils à bout de tirer la voiture, tant elle était pesamment chargée. Voilà pourquoi nous avions tant de désavantage dans cette guerre. L'ennemi trouvait partout des ressources; nous n'en trouvions nulle part. Bijoux de la maîtresse et croix d'argent de ses filles étaient tombés, avec des milliers d'autre contributions de cette espèce, dans la caisse de Kossuth. Chaque nuit des signaux embrasés donnaient d'une pouzta à l'autre, au moyen de torches disposées diversement, les renseignements nécessaires aux mouvements de l'armée; souvent un petit garçon à cheval arrivait bride abattue, s'annonçait par un

long cri aigu et jetait à Mitschko, toujours sur le qui-vive, une dépêche maintenue entre deux petites plaques de bois, lui indiquant d'un mot la destination de la dépêche. Sans perdre une seconde, Mitschko jetait sur le cheval le plus voisin un licou fait de jonc, sautait sur son dos, et, donnant un long coup de sifflet, traversait d'un élan, sur l'animal lancé à toute bride, la plaine immense qui le séparait de la *poutza* prochaine. Il revenait en peu d'instants ; c'est une vraie race de Centaures. Mitschko était-il absent, Wilma ou la petite Triksey s'acquittaient de son office. J'ai vu vingt fois la belle amazone, à l'arrivée d'un message, jeter un licou sur un étalon de trois ans, s'élancer comme l'éclair, faire claquer son long fouet, et disparaître sur la bruyère noire.

— Tu n'en ferais pas autant, disais-je un jour à Triksey.

— Vraiment ! me dit-elle, j'ai fait vingt milles au galop pour aller et revenir et j'étais chez nous à midi pour déjeuner.

Et joignant l'exemple à la parole, cette enfant

saisit la longue crinière d'un cheval entier de trois ans, bondit, tombe sur son dos et le fait galoper à droite et à gauche à travers la plaine, riant et me criant de loin :

— Que vos filles allemandes en fassent autant.

Je commençais, au bout de six semaines, à marcher dans la chambre avec une canne ; puis je descendis. Ces nobles ennemis me firent faire plusieurs promenades dans leurs charrettes dûment rembourrées de foin et de coussins. Avec le sentiment de la vie renaissait le désir de la liberté. Chaque jour le besoin de me retrouver avec les miens et de revoir mes camarades devenait plus intense.

— Il faut absolument, dis-je un soir à la mère de famille, que j'essaie d'aller retrouver mon monde.

— Vous n'y pensez pas ; c'est impossible.

— Avec un peu de courage et de patience, on vient à bout de tout.

— Vous rencontrerez en route des bataillons

de Honvœds qui vous feront mauvais parti. Je vous répète que ce n'est pas possible.

Le lendemain et le surlendemain je revins à la charge.

— Je ne peux, me dit-elle, essayer de vous retenir. Vous n'êtes pas mon prisonnier ; je n'en ai pas le droit. D'ailleurs, quoique Allemand, vous êtes un brave homme. Demain, faites vos préparatifs. Nous partirons à la nuit et je vous conduirai en lieu sûr. Je sais que les vôtres ont un campement fort considérable vers Czibackaza, de l'autre côté de la Theiss. Je vais envoyer en reconnaissance le bohémien Peti, qui sait parfaitement son affaire. Je vous descendrai à une portée de fusil de la rivière que vous passerez en bateau pour aller rejoindre vos Allemands.

Le lendemain, à la nuit tombante, nous partîmes. Devant nous, autour de nous, une immense plaine, sans aucun sentier tracé, sans un arbre, une borne ou un point d'indication pour nous orienter. Ces difficultés ne sont rien pour les peuples primitifs, leur instinct suffit à les diriger. Une

brume épaisse absorbait les faibles rayons de la lune pâle et naissante ; quelques objets vagues nous apparaissaient de temps à autre baignés de brouillards, un bouquet de saules, le reste d'une meule de foin, ou cette longue poutre gigantesque qui sert à tirer de l'eau des puits dans les régions voisines du Danube.

— Comment diable vous dirigez-vous ? demandai-je au guide, qui, sans regarder à droite ni à gauche, brandissant son fouet, faisait galoper ses chevaux à travers les ornières avec une espèce de joie désespérée.

L'homme, debout sur le devant de la charrette, sa *bounda* rejetée en arrière, sa chemise enflée par le vent, et les bêtes, la crinière emportée et flottant dans la brise, courant comme si la terre eût été brûlante sous leurs pieds, semblaient jouter, crier et courir à qui mieux mieux.

— Hé ! cousin, me cria le conducteur, avez-vous jamais été de ce pas-là dans votre vie ?

— Vous allez bien, c'est vrai.

— *Vertshe ne sharba ne !* Courage, allons vite !

disait-il à ses bêtes, avec lesquelles il semblait entretenir une conversation très-animée, et qui n'avaient nul besoin de ses encouragements, car elles fendaient l'air. Tout à coup les chevaux firent un écart, et s'arrêtèrent en hennissant et en battant du pied le terrain.

— Qu'est-ce que cela? s'écria le conducteur.... Oh ! je vois, c'est un loup maudit qui a traversé la route ! Le drôle est là bas; le voilà.... Va-t-en, misérable, et puisses-tu rencontrer nos chiens qui te mettent en pièces. Pourvu que notre pauvre bohémien ne se soit pas trouvé sur le chemin.

Au moment où il disait ces mots, le sifflet du bohémien se fit entendre. Peti qui avait trouvé moyen d'échapper à la dent du loup, sauta dans la charrette.

— Nous arriverons, s'écria-t-il, pouvu que les basses terres ne soient pas inondées; il est tombé beaucoup de pluie ces jours derniers... dans ce cas-là, je ne sais trop...

— Bah ! bah ! reprit le guide, les « *tatoches* »

(chevaux) sont excellents, les chers petits nous tireront de là. N'est-ce pas, bohémien ?

Le bohémien ne répondait pas; ses yeux restaient fixés sur la masse opaque du brouillard qui s'épaississait et sur l'horizon qui devenait obscur. On ne distinguait plus ni arbres ni collines. Un cercle de brume se rétrécissait autour de nous, et bientôt le sabot de nos chevaux faisant rejaillir l'eau dans laquelle il s'était enfoncé, nous apprit que les craintes du bohémien Peti n'étaient que trop fondées. Il descendit, arrêta la charrette, et reconnut que la plaine tout entière s'était transformée en lac. A droite, à gauche, dans toutes les directions, l'eau nous environnait.

— Conducteur ! s'écria Peti en détournant les chevaux par le licou, suivez bien cette route-ci ; c'est la seule chaîne de salut. Elle doit nous conduire à la forêt rouge ; si le lac aux grenouilles est sec, nous sommes sauvés. Vite et allez tout droit.

— Le diable emporte la Theiss ! cria le guide pendant que le bohémien remontait dans la carriole.

— La Theiss n'y est pour rien, mon pauvre garçon, reprit Peti ; ce sont ces maudits canaux et ces diables d'irrigations que creusent nos gentilshommes qui dérangent tout. Les eaux deviennent folles et font le diable.

— Ah ! *teremtete!* s'écria le guide, il y a de l'eau partout !

Un des chevaux avait perdu pied ; il était tombé, Péti le releva, fit reculer la charrette, et sauta par terre. Il se mit à marcher dans l'eau, reprit les chevaux par la bride et les reconduisit sur la terre ferme. A peine eurent-ils avancé de quelques pas, ils se trouvèrent de nouveau arrêtés par une flaque d'eau.

— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-il en joignant ses mains et les serrant avec désespoir, tout est fini, il n'y a plus de route d'aucun côté ! Retournons ; nous n'avons pas d'autre parti à prendre.

Nous voilà donc obligés de retourner tristement sur nos pas et de rentrer à la ferme.

Trois jours après, j'annonçai à cette bonne famille, que je partirai seul.

— Vous ne trahirez pas, j'en suis sûre, me dit l'hôtesse ; les gens qui vous ont reçu chez eux, et qui vous aiment ne peuvent avoir rien à craindre de vous.

— Certes vous avez raison de ne rien craindre. Vendez-moi vos deux vieux chevaux et le chariot couvert qui est là dans la cour.

— Qu'en voulez-vous faire ?

— J'essaierai d'atteindre la frontière militaire de Croatie.

— A la bonne heure. Je vous les cède pour huit ducats (c'était pour rien), si vous me jurez que jamais ils ne serviront, de votre consentement, aux *faces noires, schvartz gelben,* aux Allemands.

— Marché conclu.

Quand la brave femme eut rempli mon chariot de vin, de lard, de plusieurs sacs de koukourous, et que mes deux petits chevaux efflanqués se trouvèrent attelés devant la porte de la *poutza,* les larmes me vinrent aux yeux. Je serrai la main de tout le monde, bien convaincu que pas une capitale d'Europe ne renferme de plus honnêtes cœurs

de plus nobles esprits. Avant de partir et très-timidement :

— Ne me permettrez-vous pas, dis-je à la mère, de reconnaître en argent, autant que je le puis, les soins que vous m'avez donnés ?

Elle se redressa, et me dit :

— Vous, Germain, payer l'hospitalité d'une Madgyare ! Osez-vous y penser ?... Mais, tenez, la caisse de Kossuth a besoin qu'on la remplisse, donnez un ducat par semaine. Wilma ira les verser ce soir.

Je donnai sept ducats pour les sept semaines ; puis, je fouettai mon maigre attelage qui m'emportait je ne savais où.

Ainsi lancé à travers les plaines transylvaines, mon premier sentiment fut celui de la joie et de la liberté. Pauvre nature humaine, ingrate malgré elle !

J'éprouvais à la fois de la tristesse au cœur en abandonnant ces braves gens, à qui je devais tant, et le bonheur de reconquérir l'espace. Je poussais mes chevaux au grand galop. Pas une créature vivante, pas un arbre. Vers midi la chaleur était ex-

trême : je m'arrêtai auprès d'un puits comme il y en a dans toutes ces régions, et, attachant mon chapeau au bout de mon fouet, je le fis descendre dans le puits pour abreuver mes chevaux et moi. Après quelques heures de repos, nous reprîmes notre élan. J'évitais les *poutzas* que j'apercevais à droite et à gauche, je ne désirais que de ne rencontrer absolument personne. Cependant ma peau tannée, mon grand chapeau de feutre, mes *gatjès* et tout mon accoutrement me donnaient l'air d'un paysan madgyar blessé. La nuit venue, j'attachai les chevaux au chariot ; je les fis manger ; je construisis un amas de bois et de feuilles sèches au bord de la route, et, après l'avoir allumé, je commençai ma cuisine, qui se composa d'un morceau de lard frit, d'un morceau de pain, de koukourous et d'excellent vin. Après quoi, enveloppé de ma bounda et tirant sur moi les rideaux de cuir du chariot, je m'y endormis. Sur une étendue de plusieurs milles, j'étais, avec mes deux chevaux, le seul être vivant. J'éprouvai, ce fut la seule fois de ma vie, le singulier sentiment de l'absolue indé-

pendance et de la solitude absolue. Au lieu de poétiser là-dessus, je m'endormis. Mon réveil ne fut pas gai : devant moi, en ouvrant les yeux, j'aperçus un caporal de Honvœds qui marchait à la tête de ses hommes, aussi mal équipés que mal armés. La rencontre pouvait devenir fort périlleuse.

— *Jonapot, agaïalieuk !* Bonjour, cousins ! leur dis-je en me frottant les yeux de l'air le plus gai que je pus prendre.

— *Jonapot*, répondit le caporal.

— D'où viens-tu ? et où vas-tu ? demanda un porte-drapeau qui était derrière.

— Je vais à Follnah porter des provisions. Je suis hussard, et comme j'ai été blessé grièvement, c'est là tout le service dont je suis capable.

— Bonne chance ! crièrent-ils, et ils me laissèrent.

C'était bien pour cette fois, et je me félicitais de m'être tiré de péril à si bon compte. Après trois ou quatre heures de marche, je vois poindre à l'horizon quelques lances sur lesquelles rayonnait le soleil, et un grand corps de cavalerie s'avance au

petit trot de mon côté. Sont-ce de nos hulans? me demandai-je. Cette espérance fut bientôt détruite. Je reconnus un corps de partisans polonais de quatre ou cinq cents hommes, les uns armés de faux, les autres de lances. Le commandant m'ayant arrêté, je lui contai mon histoire.

— Parbleu! c'est bien heureux, me dit-il, vous allez venir avec moi, et votre charrette va servir à nos blessés!

— Mais, capitaine, repris-je, mes ordres sont stricts; je ne peux pas les enfreindre.

— Où sont-ils vos ordres? Les avez-vous par écrit?

— Non, capitaine.

— Eh bien, répliqua-t-il dans son patois polono-madgyar-allemand, qu'est-ce que cela fait? Pour un bon patriote comme vous, servir la patrie à droite, ou la servir à gauche, c'est absolument indifférent. Nous avons besoin de vous et ça suffit.

Je n'avais pas fait entrer dans mes calculs la chance de devenir soldat des charrois d'une légion polonaise, ni celle d'être fusillé sans forme de pro-

cès, comme espion, si j'étais découvert, ce qui était bien la chose la plus probable. Je courbai la tête, me résignai de mon mieux et m'en allai me joindre aux cinq paysans slovaques qui escortaient la troupe. Au lieu de tourner au sud-ouest comme je m'étais promis de le faire, je me dirigeai avec mes nouveaux maîtres vers le nord-ouest, et tout fut dit.

Ce n'étaient point des ennemis méprisables, ni de mauvais soldats. Sous leurs *literkas* polonaises, assez usées, mais bien tenues, montés sur des chevaux exténués, mais qui soutenaient encore la fatigue, les hommes étaient braves, disciplinés et déterminés. C'étaient la plupart des Galliciens et des Polonais qui avaient passé leur vie à se battre contre les Russes. Moins ardents et moins farouches que les Hongrois, je ne pus m'empêcher d'avoir pour eux de l'estime et même de l'admiration. Les blessés que l'on déposa dans ma charrette me traitaient avec une douceur et une civilité presque affectueuses. Enfin, puisqu'il fallait être charretier militaire, sauf la perspective d'être fu-

sillé, ma condition était fort bonne. Je voyageai ainsi pendant huit jours, conduisant mes chevaux et mes blessés, vivant de *mamaliga*, comme les paysans slovaques, et m'enveloppant de ma *bounda* pendant la nuit. J'avais l'œil au guet, dans l'espoir de m'échapper, ce qui n'était pas facile. La nuit on rangeait nos chariots en cercle, et les postes avancés qui nous entouraient ne nous permettaient pas de bouger. Nous passâmes le Danube du côté de Funf-Kirchen.

Un soir, cependant, comme j'avais inspiré par ma conduite régulière une fort grande confiance à mes chefs, je fus détaché avec six soldats et ma charrette pour aller prendre des provisions dans une *poutza* située à quelques milles de notre campement. Au retour, la nuit nous surprit ; nous allumâmes un feu de bivouac et nous fîmes halte jusqu'au matin. L'eau-de-vie de prunes et le vin rouge agissaient violemment sur mes six hommes, qui bientôt tombèrent profondément endormis autour du feu. A peine les vis-je assoupis, je saisis l'occasion qui ne devait plus se représenter ; je traînai

ma charrette à une cinquantaine de pas du campement, j'y attelai le meilleur de mes deux chevaux et un autre petit cheval polonais tout frais que nous venions d'acheter à la *poutza;* puis les tenant par la bride l'un et l'autre, je leur fis faire doucement une autre cinquantaine de pas ; après quoi je montai dans le véhicule, que je fis partir à grands coups de fouet à travers l'obscurité qui couvrait la plaine.

J'étais sauvé, je le croyais du moins. Où aller? je ne le savais guère. Quand le jour reparut, je fis déjeuner mes bêtes et je cherchai à m'orienter. Il me sembla qu'un petit ruisseau devait aboutir au lac Platen. J'en suivis le cours, et pour ne pas trop fatiguer mes chevaux, je ralentis leur pas. Vingt-quatre heures après, j'atteignis en effet ce lac Balaton, que les Allemands nomment Platen. La fraîcheur de cette grande nappe d'eau, celle des saules et des tilleuls qui l'entourent, m'apportèrent un repos et un soulagement bien désirés. Je n'en pouvais plus de fatigue, et ma blessure reprenait fort mauvaise tournure. Je restai pendant un jour et

demi abrité par les arbres du rivage et rafraîchi par les brises du lac. Les compresses mouillées que j'appliquais sur ma blessure allégeaient un peu ma souffrance. Je n'avais pu emporter ni farine, ni pain, mais seulement quelques épis de koukourous que je fis griller et que j'arrosai d'un peu d'eau-de-vie mêlée avec de l'eau. Mes chevaux étaient en fort bon état, et je n'eus pas de peine à leur faire prendre la route qui devait me conduire à Vestrim et de là à Stuhlweissembourg et à Pesth.

Le lendemain, sur les onze heures du matin, j'atteignis un village où j'entrai et qui était à peu près désert. On m'y apprit que plus de quinze cents hommes de troupes honvœds campaient à une demi-lieue et qu'un peu plus loin se trouvait un corps d'armée ; voilà qui n'était pas rassurant. Je causais là-dessus avec le vieux paysan, maître de la maison où j'étais entré pour me rafraîchir, quand une patrouille de Honvœds venant à passer me montra l'uniforme de mon ancien régiment de hussards. Il n'y avait pas deux ans que je l'avais quitté, et quand les hommes de la patrouille

s'approchèrent, j'aperçus des figures qui m'étaient parfaitement familières. Heureusement mes anciens camarades passèrent, sans entrer, devant la maison. Je respirai plus librement : une fois reconnu, mon affaire eût été bientôt faite. Deux minutes après, un ancien jurat de Pesth fit son apparition et débuta par ces mots :

— Qui diable êtes-vous, l'homme ?

— Soldat du train dans la légion polonaise, mon colonel.

— Ah ! ah! et qui répond de vous ici ?

— J'ai été blessé à Topolga ; j'ai pris service dans les charrois.

— Il faut donc que je vous croie sur parole ?

— Oui, mon colonel. Au surplus, tout blessé que je sois, je ferai volontiers le service, et si vous avez quelque convoi à transporter, je m'en charge.

Cet empressement plut au soupçonneux jurat, qui loua ma résolution patriotique, et nous fûmes les meilleurs amis du monde. Il me conduisit à son chef immédiat, vieux Madgyar qui prononçait plus de jurons que de paroles, et qui fut ravi de

l'occasion qui se présentait. Je fus promu à la charge importante de chef de ses charrois, et il me recommanda bien de ne pas ménager quinze ou seize paysans slovaques qui allaient se trouver sous mes ordres.

— Si vous envoyiez dans l'autre monde huit ou dix de ces gens-là, ce serait autant de gagné ; il faut au moins vingt âmes de Slovaques pour faire un homme.

Nul n'aurait pu reconnaître dans ma personne, sous le grand feutre malpropre qui ombrageait ma figure tannée, l'officier élégant que ses camarades taxaient de coquetterie, et qui, deux années auparavant, passait pour le plus beau danseur de Milan et de Florence. J'étais bien laid et bien sale, il faut l'avouer ; ce qui me sauva. Parmi mes nouveaux officiers, se trouvait un cadet devenu capitaine, avec qui j'avais joué aux dominos plus de cent fois au café français de Milan. Il ne faisait aucune attention, bien entendu, au pauvre charretier qui suivait son corps, et je rendais grâce à Dieu du profond mépris qu'il avait pour nous autres.

Je menai cette vie pendant un mois, sans paie, vivant mal de lard et de *koukourous*, suspendu entre la vie et la mort, souffrant de ma blessure, d'ailleurs joyeux comme une alouette et n'ayant pas le temps d'avoir la moindre mauvaise humeur; drôle de créature que l'homme ! Le ministre de la guerre hongrois, le fameux Messaros, nous passa en revue. Il avait été mon colonel et me connaissait parfaitement. On pense bien qu'il n'alla pas me chercher derrière ma charrette.

Nous traversâmes la ville de Pesth sans nous arrêter, sans qu'il me fût possible de m'échapper et de me réfugier parmi les nôtres. Comme je m'en allais lentement, le fouet à la main, la tête basse, marchant à côté de ma charrette, il me sembla entendre un bruit au-dessus de ma tête à quelque distance. Je levai les yeux. La rue était étroite et garnie de balcons comme il y en a beaucoup dans la ville de Pesth. Une femme, pâle et debout auprès d'un balcon, semblait frappée de stupeur en me voyant. C'était la veuve du comte de Polocsai,

la rose de Milan, la belle-sœur d'Hélène. Ce regard féminin m'avait reconnu.

Les Russes, sans lesquels très-assurément la campagne ne se serait pas de sitôt terminée, étaient arrivés. Devenu charretier, je parvins encore à me sauver, et me réfugiai dans leurs rangs, après un combat qui fut sur le point de me coûter la vie.

Ici que l'on me permette de m'arrêter. Un peu fatigué de mes grands efforts pour devenir homme de lettres et me rendre un compte assez vague de mes impressions, je salue poliment le lecteur et ne dirai plus rien de nos amis et de nos ennemis.

D'autres analyseront savamment les causes de l'insurrection hongroise, les caractères variés de ses acteurs et ses chances futures de renaissance ou de mort définitive. Mes descriptions naïves et mes tableaux innocents ne sont, je le sais trop, ni d'un écrivain habile, ni d'un penseur. En revanche, j'espère que mes souvenirs éclaireront peut-être ce fragment bizarre de l'histoire contemporaine : Slovaques écrasés par les Madgyars; Croates ardents à se venger; cavaliers hongrois, vrais

Orientaux ; fermiers et bergers à cheval ; ces chevaliers agriculteurs, tout prêts à verser leur sang pour la race ; même ce caractère romanesque, chevaleresque, littéraire de l'insurrection dirigée par Kossuth. Puissé-je avoir fait passer dans ces pages mal écrites et confuses, la vive fraîcheur de mes impressions. C'est tout ce que j'ai voulu.

APPENDICE

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR L'HISTOIRE DE HONGRIE ET DES ÉVÉNEMENTS ANTÉRIEURS A LA GUERRE DE 1848-1849.

I

Origine de la Hongrie. — Époque féodale. — Esprit d'indépendance sauvage. — La Hongrie et la maison d'Autriche.

Les Hongrois, arrière-garde des Huns, comme leur nom l'indique, s'emparèrent vers le VIIIe siècle du vaste territoire situé entre la Theiss et le Danube, lieu où naguère Attila avait planté ses tentes. Convertis au Christianisme vers la fin du Xe siècle par le duc Étienne, ce Charlemagne de la Hongrie, dont l'Église a fait un saint, ils fondèrent un empire qui devint bientôt le premier boulevard

de la chrétienté contre l'Islamisme, et le rempart de la civilisation européenne contre les invasions des Mongols, des Tartares et des Turcs (1).

Du XIe au XVIe siècle, le royaume de Hongrie fut un des plus puissants de l'Europe. Le règne de Matthias Corvin, à la fin du XVe siècle, présente à l'observateur quelques-uns des traits de grandeur et de magnificence de celui de Louis XIV. Législateur, conquérant, protecteur éclairé des arts et des lettres, Matthias personnifie l'époque la plus brillante et la plus glorieuse de la Hongrie. Aussi le Madgyar appelle-t-il ce siècle *l'âge d'or de son histoire.*

Fils des steppes et des déserts où règne la liberté nomade, l'indépendance sauvage respire dans leur constitution.

(1) La Hongrie est ainsi nommée, du latin *Hungaria*, en allemand *Ungarn*, en polonais et en russe *Vengria*, en bohême (avec la suppression de la nasale et le remplacement du gamma par une aspiration) *Uhry* (Ouhry), s'appelle en turc *Madjaristan*, et dans la langue hongroise même *Magyar Orszag* (prononcez *Madiar Ossag*), le pays des Madgyares. Il peut s'entendre dans des limites différentes, selon qu'on le considère avec ou sans ses annexes, l'Esclavonie, la Croatie, le Littoral adriatique, la Transylvanie et les Frontières militaires.

Le pouvoir des rois, limité par la Bulle d'or, y était en outre tempéré par les souvenirs de la liberté primitive de la race. Les Hongrois ne recevaient que des lois votées par les diètes, où nul n'était reçu sans armes. Le sabre était de costume pour les législateurs : on l'appelait à la défense et à la protection de la liberté.

« Il avait ses armes et il a voté, son vote était donc libre, » disait cette assemblée de guerriers. Aussi faut-il bien se garder de confondre cette indépendance militante et ce régime des camps, avec la liberté féconde qui résulte de la pondération des droits et de la sagesse des conseils.

La Hongrie était divisée en soixante-deux comitats, qui existent encore. Chacune de ces petites républiques avait une administration indépendante confiée aux membres de la noblesse. Les comitats avaient le droit de convoquer périodiquement des assemblées, qui exercèrent une action directe sur la politique générale du pays. Cette division, œuvre du roi Étienne, fut toujours chère aux Madgyares, et les écrivains nationaux n'hé-

sitent pas à dire qu'une pensée vraiment divine présida à cette institution (1).

Tandis que l'autorité déposée entre les mains du roi sauvegardait l'unité de l'État, les chefs féodaux établis dans les comitats particuliers lui servaient de contre-poids.

« Ainsi, comme l'observe avec beaucoup de justesse M. de Gérando, la Hongrie, aux plus beaux jours de son histoire, portait en elle le germe de sa décadence. Un mot suffit pour expliquer la chute de ce brillant empire : le trône était électif, les destinées de l'État mises en question à chaque nouvel avénement, et les princes autrichiens qui avaient travaillé durant tout le moyen âge à se faire décerner la couronne, la reçurent à la fin des mains de la nation affaiblie (2). »

Ce fut dans les plaines de Mohácz (1526) que l'indépendance de la Hongrie trouva son tombeau. Le jeune roi Louis, attaqué par Soliman le Magnifique, à la tête de cent cinquante mille Turcs, ne

(1) Boldenyi, *La Hongrie ancienne et moderne*, p. 24.
(2) De Gérando, *l'Esprit public en Hongrie*.

put rassembler que vingt-cinq mille hommes.

Les Hongrois furent écrasés ; Louis fut tué dans la déroute, avec son général Paul Tomorri, évêque de Colocza et un grand nombre d'évêques qui portaient les armes dans les périls continuels de la Hongrie.

Les sultans, les waïvodes transylvains, les princes de la maison d'Autriche se la disputèrent, et, après des luttes sanglantes, elle fut définitivement unie à l'Autriche comme une des couronnes de la maison de Habsbourg.

La journée de Mohácz est encore aujourd'hui l'objet d'un deuil général chez les Madgyars ; à chaque anniversaire de ce grand désastre toute la nation voue une larme douloureuse aux mânes des héros tombés dans ce jour néfaste, et la poésie elle-même en consacre le souvenir par cette pieuse invocation :

Hosvértol pirosult gyasztér! Sohajtva koszontlek
Nemzeti nagy lé tunk nagy temetoje Mohacs!

Toi qui de nos grandeurs recèles les tombeaux,
Salut champ de Mohács, teint du sang des héros!

Les Hongrois furent traités en peuple conquis, aussi leur insurrection fut permanente. Les trois siècles qui se sont écoulés depuis leur absorption par la nationalité germanique, sont trois siècles de luttes et de combats. Il suffit de nommer Botskai, Bethlen Gabor, Tokoli, Rakotzi pour rappeler tout ce que leur révolte a eu de glorieux, de national et d'héroïque. Sans cesse renaissait du sein de la société nouvelle égalisée et nivelée par l'esprit monarchique, la flamme indomptée du génie sauvage et primitif.

Une seule fois on vit la Hongrie, dans un élan d'enthousiasme chevaleresque, montrer un dévouement absolu à la maison d'Autriche; et le cri fameux: *Moriamur pro rege nostro Maria Theresa,* arraché à la générosité hongroise par l'infortune de Marie Thérèse, en faisant lever toute la nation comme un seul homme, sauva l'Empire et la maison de Habsbourg.

« La maison d'Autriche, dit Montesquieu, opprima sans relâche la noblesse hongroise. Elle ignorait de quel prix elle lui serait un jour. Elle cher-

chait chez ce peuple de l'argent qui n'y était pas; elle ne voyait pas les hommes qui y étaient. Lorsqu'une foule de princes partageaient entre eux ses États, toutes les pièces de la monarchie, immobiles et sans action, tombaient pour ainsi dire les unes sur les autres; il n'y avait de vie que dans cette noblesse qui s'indigna, oublia tout pour combattre, et crut qu'il était de sa gloire de périr et de pardonner. »

II

La Hongrie moderne. — Marche des événements. — Le Palatin Joseph. — Discours de Kossuth à Presbourg.

Mais les Magnats s'en repentirent plus tard, et la lutte au commencement de notre siècle passa du champ de bataille dans les diètes, où chaque année la scission devenait de plus en plus profonde entre les intérêts germaniques et les intérêts hongrois.

L'Autriche prit l'alarme ; elle ne convoqua plus les diètes, et des commissaires royaux adminis-

trèrent le pays. Cet arbitraire dura de 1815 à 1825. Lorsqu'on vit la Hongrie indignée prête à éclater, on se résigna à convoquer la diète. Celle de 1825 fut appelée par les Hongrois la *Diète de la Renaissance*. Dès ce jour la Hongrie reprit son existence nationale. L'Empereur François Ier reconnut formellement l'indépendance hongroise ; il s'engagea à observer les lois fondamentales du royaume et à réunir la diète tous les trois ans.

L'honneur de ce triomphe revenait pour la plus grande part à l'archiduc Joseph, prince palatin et frere de l'Empereur.

« Tant que le palatin Joseph a vécu, dit M. de Langsdorff, la Hongrie a marché dans la voie du progrès sage et libéral ; les réformes justes se sont opérées pacifiquement ; jamais période aussi longue d'ordre et de liberté n'avait apparu dans son histoire. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un pays assujetti à une domination étrangère, et qu'on a plus souvent comprimé que satisfait. Il y avait sous l'administration du palatin progrès évident : les vieux partis étaient désarmés, les vieilles

bannières usées ; on ne demandait plus la séparation, mais la liberté ; les gens qui conspiraient autrefois faisaient de l'opposition ; ceux qui se seraient révoltés à main armée faisaient des discours quelque peu factieux, mais l'opinion publique en masse s'était ralliée au palatin ; elle le le soutenait et l'encourageait (1). »

En jetant un regard impartial sur cette mosaïque de peuples qui compose l'Empire d'Autriche, il est impossible de n'être pas convaincu que la différence des races et des idiomes devait entraîner la désunion des diverses parties de ce grand corps.

L'Autriche (*Osterreich,* royaume de l'Est), est formée d'une multitude de nationalités différentes de mœurs, d'origine, de langage et sur lesquelles sa domination n'a pu s'établir que grâce à une habileté diplomatique vraiment remarquable, et à une connaissance approfondie des ressorts du gouvernement et de l'administration. Le simple énoncé des titres de l'Empereur d'Autriche suffira

(1) De Langsdorff, *La Hongrie en* 1848.

pour donner une idée de la quantité et de la variété de peuples soumis à son gouvernement.

L'Empereur d'Autriche est en même temps roi de Hongrie et de Bohême ; roi du royaume Lombardo-Vénitien, de Dalmatie, Croatie, Slavonie, Galicie, Lodomerie et Illyrie ; archiduc d'Autriche ; duc de Salzbourg, Styrie, Carinthie et Carniole ; grand prince de Transylvanie ; grand waïvode de Serbie ; margrave de Moravie ; duc de Silésie, d'Auschwitz et Zator, de Teschen, Frioul, Raguse et Zara ; comte souverain de Habsbourg, Tyrol, Kybourg, Gœrx et Gradiska ; prince de Trente et Brixen ; margrave de Lusace et de Istrie ; comte de Hohenems, Feldkirch, Bregenz, Sonnemberg, etc. ; seigneur de Trieste, Cattaro et des Windes.

Cet antagonisme de langues, de religions et de races existe surtout en Hongrie. Le mouvement politique que nous avons indiqué sous le règne du palatin Joseph était national dans le sens le plus large du mot, c'est-à-dire qu'il s'opérait au bénéfice de toutes les nations fixées sur le sol

hongrois, mais non pas sans blesser leur susceptibilité. La plupart avaient été réunies à la Hongrie sous la condition de s'administrer elles-mêmes et de jouir de certains priviléges. Les lois votées à la diète de Presbourg portaient à leurs libertés de nombreuses atteintes.

« Le Madgyar, disaient les Slaves, veut accaparer pour lui seul la moisson qu'il a semée avec l'aide d'autres peuples, et que tous ont travaillé depuis mille ans à faire mûrir. Il prétend sans coup férir s'approprier exclusivement les fruits de la paix, comme si les Slaves n'avaient pas prodigué leur sang avec autant d'intrépidité que les Madgyars dans les guerres contre les Mongols, les Tartares et les Turcs, guerres terribles auxquelles la Hongrie doit sa tranquillité présente. »

« Eh quoi ! disaient les Croates, n'est-ce pas assez pour les Madgyars d'avoir obtenu de l'Empereur, la substitution de la langue hongroise à la langue latine dans les actes publics et les écoles ? Faut-il qu'ils viennent l'imposer dans leur diète comme langue politique et officielle? Vous voulez une

langue commune pour hâter l'unité politique? Oubliez-vous donc que ce résultat poursuivi par l'Autriche vous l'avez refusé et combattu au nom de votre indépendance et de votre nationalité? »

Ces antipathies, que l'administration éclairée et paternelle de l'archiduc Joseph était parvenue à calmer, se réveillèrent plus ardentes, plus implacables sous l'archiduc Étienne, son fils et son successeur. Les divisions étaient très-tranchées, et les haines politiques très-envenimées quand éclata à Vienne la révolution de mars 1848.

La diète hongroise était réunie à Presbourg. A Presbourg, comme à Paris, on agitait des questions financières, lorsque la révolution frappait à la porte des deux assemblées. Kossuth, le grand agitateur de la Hongrie, trouve moyen, dans une magnifique improvisation, de combiner sa motion financière avec la situation qu'assignaient à sa patrie les derniers événements accomplis à Paris. Nous la reproduisons ici, non-seulement comme un modèle d'éloquence parlementaire, mais parce

qu'elle sert de point de départ et de manifeste aux événements qui vont suivre :

« Tout le monde, dit-il, connaît la puissante influence que l'Autriche exerce en Hongrie par son système financier, et l'on ne s'arrêtera pas sans doute devant la publication des comptes rendus de la Banque de Vienne que nous exigeons, car ce n'est là qu'un détail de l'ensemble. Nous avons à demander compte des revenus de notre pays et de leur emploi constitutionnel ; à obtenir, en un mot, un ministère des finances madgyare et indépendant, puisque, sans cela, le pouvoir étranger précipitera tôt ou tard nos intérêts financiers dans une confusion inextricable.

» Quant aux moyens appelés à sauver le crédit de l'État, il est d'une absolue nécessité d'examiner les rapports existant entre la Hongrie et l'Empire d'Autriche, par suite de la pragmatique sanction.

» J'ai déjà énoncé ma conviction tendant à prouver que l'avenir constitutionnel de notre patrie n'est pas assuré tant que le roi ne sera pas entouré partout dans ses États de formes constitution-

nelles; il est évident que notre forme de gouvernement se trouvant en opposition directe avec le système monarchique pratiqué dans les autres provinces, notre position sera toujours un point de mire offert à de continuelles attaques et à des menées inconstitutionnelles. J'ai dit et je répète encore que partout où nos intérêts se rencontrent avec ceux de la monarchie, ils peuvent s'équilibrer, en prenant pour base le constitutionalisme commun, sans porter préjudice à notre indépendance. Moi, j'ai jeté un regard plein de tristesse sur l'origine et le développement de ce système bureaucratique de Vienne, qui élève les constructions de sa puissance énervée sur les ruines de la liberté de nos voisins, et j'ai dit que celui de la maison régnante qui aura la hardiesse de substituer une nouvelle organisation constitutionnelle à l'ancien mécanisme gouvernemental sera le second fondateur de la dynastie des Habsbourgs.

» Depuis ce temps, des trônes soutenus par de grands hommes d'État se sont écroulés, et les peuples sont rentrés dans le plein droit de leur liberté

qu'ils osaient à peine considérer comme un rêve il y a quelques jours. Nous, au contraire, nous roulons depuis trois mois la pierre de Sisyphe, et je vois, le cœur navré, l'éparpillement de tant de nobles forces, de tant de talents dévoués, qui s'épuisent dans des travaux sans issue.

» Oui, Messieurs, c'est la vapeur suffocante des voûtes de plomb du cabinet de Vienne qui offusque l'air de notre ciel pur, paralyse nos nerfs et abat l'activité de notre âme. Et, puisque l'expérience nous démontre que la divergence fatale entre le système absolutiste de la monarchie et les tendances constitutionnelles de la nation hongroise n'est pas supprimée, que même elle ne peut être écartée sans sacrifier l'un ou l'autre de ces deux principes; mes inquiétudes sont d'autant plus grandes, que le système d'immobilité dans lequel s'empêtre le conseil aulique doit amener infailliblement la dissolution de la monarchie, et compromettre à la fois, par les sacrifices et les efforts qu'on ne manquera pas de réclamer de nous, et le sort de la dynastie et le sa-

lut de notre patrie qui lui est adhérente. Il ne nous est pas permis, à nous qui avons reçu mission de protéger le présent et d'assurer l'avenir de la nation, d'attendre, les yeux fermés, qu'un torrent de maux vienne submerger notre pays. Prévenir le mal, voilà la vocation qui nous est échue; et si, par malheur, nous ne profitons pas de la circonstance actuelle, Dieu, notre conscience, le monde entier nous rendront responsables de cette négligence.

» Pour ma part, en ma qualité de député, je ne veux pas me charger de ce fardeau. Qu'on se rappelle le temps des guerres de la révolution. Qu'avons-nous gagné à nous immiscer dans les affaires intérieures du peuple français? En 1790, la diète siégeait comme aujourd'hui; mais elle n'étendit pas sa politique jusqu'à l'étranger. Et quel en a été le résultat? Nous avons dû racheter les fautes de nos devanciers par vingt-cinq années de sacrifices énormes, au prix du sang versé à flots au milieu des imprécations du peuple et de la malédiction de deux banqueroutes.

» Je supplie donc les États de se mettre à la hauteur des événements en puisant des forces dans leur attachement pour la dynastie régnante et dans le sentiment de leur responsabilité. L'avenir de cette dynastie est confondu avec la parenté fraternelle des peuples divers de la monarchie, et cette fraternité n'est réalisable qu'au moyen du respect des nationalités, ayant pour ciment le constitutionalisme lui-même. Mon point de départ est donc celui des intérêts de la maison royale; car, Dieu merci! ils se lient intimement avec ceux de notre patrie. Je ne veux pas me restreindre à l'énumération de nos griefs; ils trouveront probablement un remède dans les réformes fondamentales que j'ai l'intention de proposer; et si malheureusement des questions telles que celle de nos différends avec les Croates n'étaient pas vidées, je les aborderais alors avec toute la sympathie de mon âme, dussé-je rouvrir d'anciennes blessures. »

III

Ministère hongrois. — Désorganisation de l'Autriche. Préparatifs de la guerre. — Croates contre Hongrois.

L'impression produite par cette philippique fut immense; elle vibra dans tout l'Empire avec la rapidité de l'éclair.

Kossuth propose de demander à l'Empereur un gouvernement constitutionnel pour l'Autriche et un ministère indépendant pour la Hongrie. Le projet fut adopté à la presque unanimité (1). On

(1) Boldenyi, p. 213.

vote une adresse à l'Empereur. Une députation, composée de Kossuth, des comtes Louis Batthyany, Étienne Széchényi et Joseph Cziráki, est chargée de venir plaider au pied du trône la cause de la Hongrie. Mille Magnats hongrois, revêtus de l'*Attila* national, le *kalpach* en tête et le sabre au côté, les accompagnent.

Ils reviennent en triomphe avec la signature royale, et tandis que les uns portaient à Pesth, au milieu de leurs concitoyens, les ardeurs de leur zèle propagandiste, les autres allaient rendre compte du succès de leur mission à la diète nationale de Presbourg.

L'Empereur permettait la formation d'un ministère entièrement hongrois et responsable devant la diète; il autorisait l'organisation d'une garde nationale, accordait à tous le droit de suffrage, la liberté de la presse, l'égale répartition de l'impôt, et enfin transférait la diète de Presbourg à Pesth. En échange, la Hongrie l'assurait du constant attachement de ses sujets, et manifestait le désir de voir se conserver toujours les bons rapports qui

l'unissaient à l'Autriche depuis tant d'années.

Un nouveau ministère fut créé et placé sous la présidence du comte Louis Batthyany; toutefois, l'influence de Kossuth y resta prépondérante. De son côté, la diète, fière de voir enfin ses décrets exécutés, se montra animée des plus vifs sentiments révolutionnaires.

Le droit de posséder des propriétés fut accordé aux paysans; les dîmes furent abolies et une loi électorale improvisée donna le rang d'électeur à tout possesseur de trois cents florins de capital (1). L'Empereur-roi donna lui-même la sanction la plus éclatante à toutes ces réformes, quand, en venant clore la session de l'assemblée nationale (11 avril), il termina son allocution par ces paroles: « C'est avec plaisir que je suis venu au milieu de » vous; car je trouve ma chère nation madgyare » toujours la même. » L'assemblée se prorogea jusqu'au 5 juillet et laissa tout le pouvoir au ministère qui fut de nouveau confirmé par Ferdinand, sous la condition toutefois que le ministre des

(1) N. Martin, *Guerre de Hongrie*, p. 6.

affaires étrangères fixerait sa résidence à Vienne.

Cette émancipation de la Hongrie donna le signal de la décomposition de la monarchie autrichienne. Les Hongrois, les Valaques, les Allemands et les Slaves se trouvaient, vis-à-vis de l'Autriche, dans une situation analogue. La communauté de soumission devait être suivie de la communauté d'affanchissement. Ainsi les Tchèques essayèrent de substituer le slavisme à la domination allemande. La Bohême leur servit de rendez-vous particulier. Un congrès s'ouvrit à Prague, et cette assemblée qui devait servir de noyau à une fédération générale des Slaves, n'aboutit qu'au bombardement de la vieille cité tchèque ; le royaume Lombardo-Vénitien réclama son indépendance ; les Serbes du midi de la Hongrie, les Valaques de la Transylvanie voulurent reprendre leurs anciennes nationalités, et, l'influence russe aidant, ils réunirent à Karlovicz, une diète générale qui traitait avec l'Autriche de gouvernement à gouvernement.

La Hongrie eut particulièrement à souffrir de ce réveil des nationalités qu'elle avait provoqué : en

envoyant des ambassadeurs à Vienne et plus tard à Francfort; en réclamant le droit de lever des troupes et d'en disposer à son gré; en rappelant ses régiments de la Lombardie et refusant de contribuer aux subsides nécessaires pour la continuation de la guerre, elle devint suspecte aux différents peuples compris dans son territoire; on l'accusa d'aspirer plutôt à établir sa suprématie qu'à maintenir son indépendance.

Pour couper court aux réclamations qu'elle prévoyait, la diète s'était empressée de proclamer l'égalité des droits entre tous ces peuples. Mais bientôt, sur les bords de la Theiss et de la Drave, le *Nolumus Magyarisari* leur servit de cri de ralliment.

La Croatie donna la première le signal de l'insurrection contre les décisions de la diète. Depuis longtemps le royaume de Croatie aspirait à se débarrasser de l'intermédiaire formé par la Hongrie entre lui et la cour de Vienne. Son gouvernement résolut de profiter des circonstances et de l'exemple que lui donnait celui de Pesth.

Réunie à la Hongrie depuis huit cents ans, la Croatie avait constamment joui de priviléges distincts octroyés par les rois madgyars. Elle avait entre autres celui de s'administrer elle-même; les lois votées à la diète de Presbourg n'étaient obligatoires pour elles que lorsque la diète d'Agram les avait reconnues. La substitution du madgyar au latin, ainsi que la plupart des nouvelles réformes et la nouvelle loi électorale ayant été formellement repoussées par la Croatie, la guerre devint imminente.

Un homme exerçait alors sur les Croates une vive influence, une sorte de fascination presque magique. Audacieux, actif, habile, supérieur à ses compatriotes par l'élégance de ses manières et la portée de son esprit, le colonel Joseph Jellachich était l'idole de sa nation. Simple officier des colonies militaires, il venait de recevoir de la diète d'Agram le titre de « ban », antique dignité qui équivaut au titre de gardien des frontières et de palatin. La cour de Vienne le nomma conseiller, prince, feldmaréchal, propriétaire de deux régiments et géné-

ral commandant en chef les districts de Bannat, Waradin et de Carlstad.

Jellachich était sincèrement dévoué à l'Autriche et à l'Empereur. Il aperçut bien vite où allait aboutir cette agitation de la Hongrie.

Cependant, le 5 juillet, la diète hongroise ouvrit ses séances à Pesth. Le palatin Étienne, au nom du roi Ferdinand, crut devoir condamner et désapprouver les menées et les agitations des Croates. Jellachich fut sommé par le ministère hongrois de venir à Pesth occuper sa place au conseil d'État pour y délibérer de concert avec les ministres sur les moyens les plus propres à pacifier la Croatie et à faire droit à ses prétentions; le ban ne parut pas.

« Le seul moyen, dit Kossuth devant la diète, de régler les différends entre la couronne hongroise et la Croatie, c'est de prier Sa Majesté de se porter médiatrice. »

Jellachich vint à Inspruck rendre compte de sa conduite à l'empereur Ferdinand. Les conférences destinées à ménager une conciliation ou une trans-

action entre les Hongrois et les Croates s'ouvrirent immédiatement à Vienne et n'eurent aucun résultat.

— « Nous nous reverrons bientôt sur la Drave, dit le comte Batthyany à Jellachich, lorsque la séance fut terminée.

— Non, répondit le ban, j'irai moi-même vous trouver sur le Danube ! »

IV

Siége de Vienne. — Événements de la campagne. — Windischgrætz s'empare de Bude-Pesth. — Bem en Transylvanie.

De part et d'autre on se prépara à la guerre. Le 9 septembre, Jellachich franchit la Drave à la tête de cinquante-quatre mille hommes et de cent vingt pièces de canon. La Hongrie n'avait à opposer à cette brillante armée que des gardes nationales récemment organisées, et quelques régiments restés fidèles à la nouvelle constitution. Serbes, Slaves et Valaques, depuis longtemps irri-

tés contre la féodalité hongroise si altière et si indépendante, avaient embrassé la cause des Croates.

D'Agram à Stuhlweissembourg, la marche de Jellachich ressemblait plutôt à la marche d'un triomphateur qu'à celle d'un conquérant.

Le ban, sans coup férir, vint prendre ses quartiers d'hiver aux portes de Bude.

Invité à se mettre à la tête des troupes, l'archiduc palatin, persuadé sans doute qu'une lutte inévitable allait bientôt s'engager, non-seulement entre les Croates et les Hongrois, mais entre la Hongrie et l'Autriche, porta sa démission à Vienne. La diète résolut de s'adresser, non plus à l'Empereur, mais à l'assemblée des États d'Autriche. La députation hongroise, composée de vingt-cinq membres, ne fut pas admise dans la salle des délibérations, et la députation revint à Pesth sans avoir pu faire entendre ses plaintes.

Cependant la marche de Jellachich n'avait pas laissé que de donner une vive satisfaction aux conseillers de l'Empereur. La diète hongroise

avait décrété, sans demander la sanction de Ferdinand, des levées de troupes, de nouveaux impôts et l'émission du papier-monnaie. Dès le 22 septembre, l'Empereur manifesta la volonté de résister à de pareils empiétements par la voie légale et de défendre les droits de sa couronne par tous les moyens que la puissance impériale mettait à sa disposition.

Le comte François Lamberg fut nommé commissaire impérial et commandant en chef des troupes de l'Empereur en Hongrie.

Dès que cette nomination et les intentions nouvelles de l'Empereur furent connues, l'exaspération des Hongrois fut au comble. La diète protesta et décréta l'arrestation de l'envoyé de l'Autriche. En allant de Bude à Pesth, le malheureux comte de Lamberg est reconnu par une bande de forcenés qui se précipitent sur sa voiture, l'en arrachent, et, vrais cannibales, déchirent son corps à coups de fourche et de faux. Son cadavre dépouillé est traîné sur les pavés, au milieu d'une foule dont le sang n'avait pas même pu satisfaire la vengeance.

Cet événement était plus qu'une déclaration de guerre faite à l'Autriche. La diète fut dissoute, le baron Adam Récsei appelé à la présidence d'un nouveau ministère hongrois et le ban Jellachich nommé commissaire plénipotentiaire en Hongrie et investi du commandement de toutes les forces du royaume.

Ces mesures ne surprirent personne. La diète se proclame assemblée nationale et se déclare en permanence. On forme un comité de défense dont Kossuth est élu président.

Jellachich se décide alors à marcher sur Pesth pour frapper un coup décisif. Sa marche est arrêtée par Messaros qui le bat à Pakosd et le rejette sur Raab.

Quelques jours après, le 6 octobre, une violente insurrection, la plus terrible que l'Europe ait vue en 1848, éclate à Vienne. Les troupes sont repoussées sur tous les points, et l'Empereur, avec sa famille, abandonne une seconde fois sa capitale. Il était sans doute écrit que pas une insurrection ne devait éclater sans emporter avec elle la tête

d'une illustre victime. A Rome comme à Francfort, à Vienne comme à Pesth la révolution prélude par l'assassinat. L'hôtel du ministre de la guerre est envahi par une bande furieuse. Le comte de Latour essaie en vain de se cacher; il est pris, assommé à coups de marteau, puis pendu à une lanterne où son cadavre sert de point de mire aux fusils des vainqueurs (1).

Assiégée par les armées combinées de Jellachich et de Windischgrætz, Vienne ne se rendit cependant que le 30. Les Hongrois accouraient au secours de la ville insurgée; le ban de Croatie tourne son front de bataille contre eux et les bat à Schwechat; menacés d'être précipités dans le Danube, les Madgyars cherchent un abri derrière la Leitha, et laissent dans le fleuve mille cinq cents cadavres.

L'occasion était belle pour l'Autriche de marcher contre la Hongrie. Néanmoins six semaines s'écoulèrent avant la reprise des hostilités. L'empereur Ferdinand cédant à d'honorables scrupules prit le parti d'abdiquer. La couronne revenait à son

(1) N. Martin, *Guerre de Hongrie*, p. 43.

frère, l'archiduc François-Charles, qui y renonça en faveur de son propre fils, l'archiduc François-Joseph, aujourd'hui régnant. Ce jeune prince fut reconnu par tous les États de l'empire, la Hongrie exceptée. La diète de Pesth continua à rendre ses décrets au nom de Ferdinand.

Vers le milieu du mois de décembre, l'Autriche commença l'exécution de ses plans militaires contre la Hongrie.

Les dispositions prises par le cabinet de Vienne étaient formidables. Six corps d'armée sous les ordres des généraux Gœtz, Schlick, Simonich, Vindischgrætz, Jellachich, Nugent et Mayer-Ofer devaient envahir la Hongrie par tous les points. Vindischgrætz en était le général en chef. Partout les Madgyars opposèrent des corps d'armée à leurs ennemis; mais la plupart n'étaient nullement en état de tenir tête aux troupes autrichiennes.

Le mouvement offensif avait commencé le 10 décembre, et le 5 janvier l'armée impériale entrait dans Bude-Pesth après avoir soumis Pres-

bourg et Raab. Dans la nuit du 4 au 5, la diète et le gouvernement s'étaient retirés à Debreczin, derrière les marais de la Theiss. La pensée de Kossuth était de garder seulement les points fortifiés du territoire et de temporiser jusqu'à ce qu'il eût organisé et exercé les forces militaires de la Hongrie.

Windischgrætz sembla favoriser le plan de Kossuth en restant quelque temps inactif dans Bude-Pesth au lieu de marcher sur Debreczin. Les généraux, il est vrai, n'imitaient pas son repos. Au nord Gœtz et Schlick, vainqueurs de Messaros, étaient battus par les savantes manœuvres de Georgey, qui réoccupa Cassovie, capitale de la haute Hongrie, et y établit son quartier général.

Plus heureux, Simonich s'emparait de la forteresse de Léopolstadt, héroïquement défendue par le baron Mednyanski (2 février), et venait mettre le siége devant Comorn, *la vierge du Danube,* comme l'appelait Kossuth.

Au sud, les succès semblaient se balancer. Si les Impériaux étaient maîtres d'Eszek et entou-

raient Peterwardin, ils étaient cernés dans Arad et Temeswar par les Hongrois.

Des événements autrement importants par leur influence décisive sur le résultat de la guerre et l'avenir de la Hongrie se passaient en Transylvanie. Quatre peuples : les Madgyars, les Szeklers, les Valaques et les Saxons en habitaient le territoire. Au premier bruit de la révolution viennoise toutes ces nationalités réclamèrent leur indépendance. Les Madgyars et les Szeklers ou Sicules, maîtres de la majorité dans la diète de Klausembourg, firent proclamer leur union immédiate avec la Hongrie. Les Saxons et les Valaques se déclarèrent pour l'Autriche. Joseph Bem, officier polonais, qui venait de commander l'insurrection viennoise, était accouru à Debreczin offrir son épée à Kossuth et mettre au service des Madgyars, auxquels les traditions séculaires de la Hongrie rattachaient la Pologne, sa vieille expérience militaire.

Le gouvernement de Debreczin avait accepté l'acte de réunion prononcé par la diète de Tran-

sylvanie; mais l'envoi d'une armée y était indispensable. Le colonel Urban et les généraux Puchner et Hammerstein commandaient l'armée autrichienne. Kossuth rassemble un corps de 10,000 hommes formé des volontaires de toutes les nations et en offre le commandement au général Bem.

— « Si vous soumettez la Transylvanie, lui dit Kossuth, la Hongrie vous en donnera la moitié. »

A peine en Transylvanie, son armée se grossit rapidement. En quelques jours il bat les généraux autrichiens, et ne laisse au parti impérial que les trois villes de Klausembourg, d'Hermanstadt, de Cronstadt et la forteresse de Carlsbourg. Ses brillants et rapides succès firent l'étonnement de la Hongrie et de l'Europe entière. Le 25 décembre, il prend Klausembourg et vient mettre le siége devant Hermanstadt où s'étaient réfugiés les derniers défenseurs de la cause autrichienne. Commandés par le général Puchner, les miliciens Saxons unis aux soldats de l'empire font des pro-

diges de valeur et forcent Bem jusque-là victorieux d'abandonner le champ de bataille.

Au moment où ces événements se passaient, les Russes occupaient militairement les provinces Danubiennes. Effrayés des rapides succès de Bem, et voyant l'Autriche dans l'impossibilité de les défendre, les Saxons Transylvains songèrent à profiter du voisinage des Russes pour conjurer le danger. « En présence du massacre de leurs compatriotes, et du pillage des villes, dit M. de Langsdorff, ils imploraient la charité de leurs voisins, comme on crie au secours quand l'incendie s'allume et embrase une maison. »

Le 1er février, 10,000 Russes franchirent les défilés de la Transylvanie, sous les ordres du général Engelhart et du commandant Skariatin, et occupèrent Hermanstadt et Cronstadt.

Leurs premières opérations ne furent pas heureuses. Profitant d'une sortie du général Puchner, Bem se jette sur Hermanstadt, force les Russes de l'évacuer et y entre le lendemain du jour qui avait vu son évacuation. Cronstadt eut le sort d'Her-

manstadt. Partout les Russes furent battus et obligés de reprendre le chemin de la Valachie. Bem, blessé à la main, écrivait à ses amis de Vienne et de Paris :

— « Si vous remarquez que mon écriture est agitée, ne croyez pas que ce soit de douleur, c'est de joie. »

V

Les Autrichiens vainqueurs à Kapolna sont battus à Gœdellœ. — Pesth abandonné. — Retraite sur Raab. — Victoires des Hongrois.

Windischgrætz, maître de Bude-Pesth et de la ligne du Danube, avait enfin résolu de prendre l'offensive. Jellachich, en s'emparant de Szolnock sur la Theiss, Schlick, en occupant Erlau, devaient protéger la marche de leur général en chef sur Debreczin. Mais il était déjà trop tard. Ce plan de campagne tout naturel, qu'il eût fallu suivre un mois plus tôt, avait été déjoué par l'activité de

Dembiski. En quelques jours il improvise une armée. Le passage de la Theiss est défendu par Klapka et Damianics lorsque Dembiski déjà maître d'Erlau prend position à Kapolna, empêche ainsi la jonction du général Schlick et de Windischgrætz, et vient offrir à celui-ci la bataille dans les plaines de Gyongyos.

Si Georgey, qui campait avec une forte division aux environs de Kaschau, eût secondé l'attaque de Dembinski, c'en était fait de l'armée impériale. Une amère mésintelligence existait entre les deux généraux. L'amour-propre du jeune madgyar avait été vivement blessé du choix que le gouvernement de Debreczin avait fait du vieux Polonais pour le commandement en chef. Malgré l'ordre formel qu'il avait reçu de son gouvernement, Georgey refusa constamment de se rapprocher de Dembiski et d'unir ses forces aux siennes. Ces divisions permirent à Schlick de joindre le corps de Windischgrætz et d'accepter la bataille. Le combat engagé à Kapolna fut soutenu de part et d'autre avec opiniâtreté ; le village fut pris et repris, mais

les Madgyars, obligés de céder aux efforts combinés des deux généraux autrichiens, se retirèrent dans la direction de la Theiss.

Quelques jours après, Georgey était nommé général en chef des armées hongroises et retrouvait l'audace et l'habileté qui avaient rendu si digne d'éloges et d'admiration sa campagne d'hiver contre Gœtz et Schlick dans la Hongrie du Nord.

En perdant le commandement suprême, Dembiski n'avait rien retranché de son dévouement : son ardeur et sa prudence étaient toujours les mêmes. Le 28 mars il reprit l'offensive, et le 5 avril, il chassait les Autrichiens de Gyongyos. Le lendemain il marche sur Gædollœ, y entre en vainqueur et menace la ville de Pesth.

Les Impériaux, commandés par Gœtz, Schlick et Jellachich, l'arrêtent dans les plaines de Gædollœ, à quelques lieues de l'ancienne capitale de la Hongrie. La bataille s'engage, et Dembiski, à la tête de 10,000 hommes, met en déroute les trois corps ennemis. La victoire était complète pour les Hongrois.

« Huit carrés entiers écrasés par les hussards, vingt-six canons, sept drapeaux, trois mille deux cents prisonniers, six mille Autrichiens restés sur le terrain ; tels étaient les immenses avantages d'une journée qui ne coûtait aux vainqueurs que deux mille hommes hors de combat. La réputation militaire des Madgyars si injustement compromise à Kapolna était glorieusement reconquise à Gædollœ (1). »

Les Autrichiens se retirent sur Waitzen ; Georgey, par une marche audacieuse, fond sur eux, engage la bataille dans les rues, et les force à quitter la ville et à se réfugier derrière la rivière du Gran.

Maîtres de Waitzen et de Gædollœ, les Hongrois menaçaient à la fois les Impériaux établis dans Bude-Pesth et ceux qui assiégeaient Comorn. Dembiski aurait voulu reprendre Bude et marcher ensuite au secours de Comorn ; Georgey pensait au contraire qu'une démonstration éner-

(1) N. Martin, *Guerre de Hongrie*, p. 121.

gique aux environs de cette dernière place amènerait l'évacuation de la capitale de la Hongrie.

La défaite de Wolgemuth à Nagy-Sarlo fut un nouveau triomphe pour Georgey et comme le signal d'une déroute complète des armées autrichiennes. Sa marche précipitée sur Comorn force les Impériaux à abandonner Bude-Pesth. Le général en chef transfère son quartier général à Raab, puis à Presbourg, où, suivant les plans du gouvernement autrichien, les troupes devaient se concentrer avant de reprendre sérieusement l'offensive. De son côté, Jellachich, abandonnant le gros de l'armée au sortir de Pesth, avait repris, à la tête des Croates, le chemin de son pays. Au sud, Nugent revenait sur ses pas et abritait ses troupes derrière les frontières de la Styrie ; Arad et Temeswar, les deux dernières forteresses du Banat qui fussent encore au pouvoir des Autrichiens, étaient plus pressées que jamais par la disette et le manque de munitions. Enfin dans la Transylvanie la puissance des Madgyars n'avait fait que s'étendre, et Bem écrivait à Luders qu'il

avait l'intention d'aller avec son armée manger cette année-là les œufs de Pâques à Bucharest. Partout la cause madgyare avait vaincu.

Ce fut alors que l'Autriche, reconnaissant elle-même son impuissance contre les vainqueurs de Gædollœ et de Nagy-Sarlo, réclama officiellement l'intervention de la Russie.

VI

Derniers mouvements de la campagne. — L'Autriche battue appelle la Russie. — Conduite de Georgey. — Conclusion.

La Russie accepta sans hésitation la demande du cabinet de Vienne, et l'alliance austro-russe fut définitivement conclue vers la fin du mois d'avril 1849. Nicolas l'annonça à ses troupes campées en Pologne, et elles répondirent par des cris de Hurrah ! pour l'empereur d'Autriche.

A cette alliance, la diète madgyare de Debreczin, qui avait refusé jusque-là de reconnaître l'abdi-

cation de l'empereur Ferdinand, répondit d'abord par la déchéance de la maison impériale de Habsbourg. La Hongrie se déclara libre, indépendante, et demanda place dans la famille des États européens. Kossuth fut nommé par acclamation gouverneur-président, et le 5 mai, cinq mois jour pour jour après l'entrée du prince Windischgrætz à Pesth, il reparut dans les murs de cette ville. On doutait cependant encore de la possibilité de l'intervention russe ; mais lorsque le manifeste de l'Empereur de Russie du 14 mai ne laissa plus aucun doute, le gouvernement hongrois, par l'organe de Kossuth et du comte Batthyany, protesta devant l'Europe « au nom de l'éternel droit des » gens, fondement sacré des rapports entre les États. »

Deux États pouvaient alors exercer quelque influence sur la Russie, la France et l'Angleterre. Toutes les tentatives échouèrent à Paris comme à Londres, et la Hongrie allait se trouver isolée sur le champ de bataille devant ses deux terribles ennemies.

En se retirant, les Autrichiens avaient laissé une garnison dans la citadelle de Bude, sous les ordres du général Henzi. Avant de reporter ses armées sur les frontières, le ministère hongrois voulut s'assurer la possession de sa capitale. Georgey reçut l'ordre, vers le milieu du mois de mai, de venir de Comorn dresser le siége de la forteresse de Bude. Le siége fut meurtrier et la résistance des Autrichiens héroïque. Après huit jours de lutte et d'un acharnement sans exemple, la victoire resta aux Madgyars. La lettre par laquelle Georgey annonça sa victoire à la diète ne contenait que trois mots :

HURRAH ! BUDE ! GEORGEY !

Kossuth lui répondit :

La patrie remercie M. le feld-maréchal lieutenant.

Cependant les Russes étaient arrivés. Déjà de toutes parts retentissait le bruit des pas des bataillons en marche et des batteries d'artillerie. Il était

facile de voir, par la position des divers corps, que le plan des Autrichiens et des Russes était d'enfermer la Hongrie dans un cercle de fer.

Au nord, du côté de la Gallicie, le gros de l'armée russe était placé sous le commandement du général en chef Paskiewitsch; au nord-ouest un corps russe, sous les ordres du général Grabbe, était déjà prêt à entrer par la frontière de la Moravie; à l'ouest, le gros de l'armée autrichienne, retranché dans Presbourg sous les ordres du général autrichien Haynau, n'attendait que le moment de marcher. A l'armée autrichienne était jointe une division russe sous les ordres du général Paniutin. Au sud-ouest, Nugent s'apprêtait à recommencer bientôt la campagne qu'il avait déjà faite six mois auparavant dans les comitats placés entre le Danube et la Drave. Au sud, les deux armées du ban et des Austro-Serbes continuaient toujours la guerre. Enfin la Transylvanie était menacée par deux corps d'armée russes qui, après avoir opéré la soumission, avaient ordre d'entrer en Hongrie du côté de l'est.

Les ministres hongrois s'appliquèrent à opposer à l'ennemi des troupes sur tous les points menacés. Dembiski, à la tête de l'armée de la Theiss, fut envoyé dans le nord contre Paskiewitsch. Georgey, commandant en chef, prit la direction de l'armée de Comorn, opposée principalement à la grande armée austro-russe de Haynau. Aulich fut envoyé avec sa division auprès du lac Balaton pour y arrêter Nugent. Guyon, Perczel, Kmety eurent à continuer la lutte contre Jellachich et les Austro-Serbes. Enfin, Bem commandait toujours en Transylvanie.

Ce fut le général Paskiewitsch qui le premier franchit les frontières. Le 17 juin, il passa le défilé des Karpathes, et le lendemain occupa Dartfeld. Le corps de Haynau commença à agir le 20; il entrait dans Raab le 28, et venait mettre, le lendemain, le siége devant Comorn. Du 2 au 12 juillet, Georgey eut deux engagements avec les Impériaux; il eut toujours l'avantage, mais sans remporter de victoire bien marquée.

En face d'ennemis si nombreux qui menaçaient

le sol tout entier, il n'y avait qu'une chance de salut : c'était la concentration des forces pour arriver à frapper un grand coup. Tel était le plan de Kossuth. Il décréta la croisade contre les Russes et les Autrichiens; appela toute la nation aux armes et déclara que quiconque ne répondrait pas à son appel serait considéré comme traître à la patrie. A cinq jours de là, vingt-cinq mille paysans en armes étaient réunis dans les plaines de Bakos.

Le plan de défense inspiré par Dembinski à Kossuth consistait à rassembler entre la Theiss et le Danube toutes les forces disponibles qui opposeraient ainsi aux Russes et aux Autrichiens un immense bataillon carré. Pour ne pas exciter la jalousie de Georgey, le commandement général fut confié à Messaros. Georgey reçut l'ordre d'agir en conséquence du plan arrêté; il quitta Comorn, battit les Russes à Waitzen, se dirigea vers la haute Hongrie pour tourner la Theiss; les battit encore à Kaschau où il entra le 22 juillet. Mais bientôt, poursuivi par les Russes de Paskiewitsch et le corps

autrichien de Schlick, il fit, au milieu de mille périls, servi par la connaissance des lieux et la bravoure de ses soldats, une retraite qu'on ne peut trop vanter. Déjà Debreczin et Grandwarraddin étaient au pouvoir des Russes; Georgey tourna ces deux villes et vint prendre position dans les environs de Vilagor, près d'Arad.

Au midi, Perczel, aidé de Bem accouru de la Transylvanie, obligea Jellachich à battre en retraite; il annonça sa victoire au gouvernement dans une lettre plus singulière encore que celle de Georgey :

BEM BAN BUM!

Ce qui se traduit littéralement en français par :

BEM BAT BAN!

Il se contenta de dégager Pétervardein, puis remonta vers le nord, remit à Perczel le commandement de ses troupes et rejoignit son armée en Transylvanie.

Le 25 juillet, Haynau renforcé du corps de Schlick, se mit en marche pour Szegedin où le

gouvernement hongrois s'était retiré. Pendant le trajet ses soldats eurent beaucoup à souffrir de la chaleur et de la dévastation du pays. Le 2 août il entra dans cette ville, le 3 il força la Theiss, et le 5 il battit Guyon et Dembiski.

Cependant, au moment même où la cause était désespérée, les Madgyars devaient encore inspirer des inquiétudes à leurs ennemis. Klapka, commandant de Comorn, fit une sortie avec sa garnison et s'empara de Raab. Bem, après avoir lutté contre des forces dix fois supérieures, fut obligé d'évacuer la Transylvanie, et rejoignit Dembiski sous les murs de Temeswar. Son esprit militaire, le prestige de cette popularité qui lui gagnait les cœurs pouvaient ramener l'union entre les chefs et changer la fortune. Mais les événements se pressaient, le temps marchait à pas de géant, et la bataille de Temeswar, qui présenta le spectacle d'un sauve qui peut général, fut la dernière péripétie de ce drame dont le dénoûment approchait.

Réfugié dans la ville d'Arad, le gouvernement

hongrois n'avait plus que la poignée de braves sous le commandement de Georgey pour disputer le terrain aux envahisseurs. Mais déjà Kossuth et Georgey ne s'entendaient plus : tandis que le premier se posait en libérateur et presque en maître de la Hongrie, le second représentait le parti de la transaction. Désespéré de ce dissident funeste, Kossuth se démit du pouvoir, et, sans consulter ses ministres, investit Georgey de la dictature.

Sauver le pays par les armes après l'entière mise en déroute de Bem en Transylvanie, après les défaites de Nagy-Sandor à Debreczin, de Dembiski à Temeswar! Sauver le pays par les armes au milieu de l'immobilité et du silence de l'Europe, à peine sympathique pour une cause dont la révolution s'était bruyamment emparée! Georgey ne pouvait partager cette illusion; aussi le premier usage qu'il fit de ses pouvoirs discrétionnaires sur la nation et sur l'armée fut de conclure avec Paskiewitsch, par l'entremise du général Rudiger, l'acte de capitulation qui devait, le sur-

lendemain, recevoir son exécution à Vilagos.

« Hâtez-vous, général, écrivait-il à Rudiger, si » vous voulez éviter de nouveaux malheurs; et » faites que ce triste dénoûment s'accomplisse au » plus tôt; faites surtout qu'il n'ait pour témoins » que les troupes de S. M. l'Empereur de Russie; » car, je vous le déclare sur mon honneur, j'ai- » merais mieux être anéanti avec tout le corps que » je commande dans une rencontre désespérée, » que de déposer les armes sans condition devant » les Autrichiens. »

La soumission de Georgey fut suivie du débloquement de Temeswar et de la reddition d'Arad. La guerre était finie. Comorn, presque inabordable par sa position sur une île au confluent de la Waag et du Danube, bien approvisionnée et défendue par une nombreuse garnison, tint jusqu'au 27 septembre. Klapka, son commandant, entre autres conditions favorables, obtint qu'il ne serait pas dirigé de poursuites contre ceux qui avaient pris part à la défense de la citadelle, et que des passe-ports pour l'étranger seraient délivrés à tous

ceux qui en demanderaient dans l'espace de trente jours.

Ainsi se termina cette grande prise d'armes, un des faits militaires dont l'histoire moderne conservera avec le plus d'honneur le brillant souvenir.

Nous ne suivrons pas dans leur fuite et dans leur exil en Turquie, en Amérique et en Angleterre les chefs du mouvement madgyar, la plupart remarquables par la vivacité, l'éclat ou la finesse de l'esprit, tous par une valeur héroïque. Il est évident que ce germe de mort qui remonte aux origines même du madgyarisme, la rivalité indépendante des ambitions, l'altière lutte des souverainités féodales, la double impuissance soit à sympathiser avec les races faibles ou inférieures, soit à concentrer les forces publiques dans une association savante et disciplinée, ont déterminé l'insuccès définitif de la cause madgyare. Sans doute la chevalerie hongroise, comme la chevalerie polonaise, ont dit leur dernier mot : ombres sublimes qui appartiennent au moyen âge et au passé !

Mais ce n'est pas à dire que l'une et l'autre race aient péri.

Le baptême des temps nouveaux peut les renouveler.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — § I I
— — § II IX

CHAPITRE I. — La guerre en Italie. — Portraits de Bem, Kossuth, Jellachich. — Un bivouac dans les Carpathes. 1

— II. — La guerre de l'insurrection. — Vie domestique des Croates. — Intérieur d'un château hongrois. — Portraits Madgyars. . 22

— III. — Éléments de l'insurrection. — La jeune Madgyare. — Alerte au château. — Le camp devant Vienne. — Le Philistin. — Les Tschikos. 49

— IV. — Les deux espions. — Intérieur du club central. — L'Aula. — Guerre des rues. — Prise de Vienne. — Jellineck, Franck, Messenhauser. — Portraits 75

CHAPITRE V. — Le cadavre de l'étudiant. — La guerre en Hongrie. — Schewechat. — Campagne d'hiver. — Politique de Kossuth. — Combat sur la glace 97
— VI. — Mort d'Iwanka. — Déjeuner avec l'ennemi. — Stuhl-Weissenburg. — Les Honvœds. — Les mains coupées. — Funérailles d'Aloysius. 118
— VII. — Une famille des Atrides. — Légendes des Wallockzay. — Prise d'un convoi. — Bal dans un ravin. — Entrée à Pesth. . . 135
— VIII. — Séjour à Pesth. — Les ballades hongroises. Mihal Szeszgard. — Cours de littérature madgyare 156
— IX. — L'arrestation. — Mihal fusillé. — Départ de Pesth. — Les deux amazones. — Mort du comte Polacsaï. — Hélène. — La petite croix d'or et les funérailles 177
— X. — Encore les Honvœds. — Le champ de bataille. — Les blessés et les morts. — Halte. 207
— XI. — Séjour dans la *Poutza*. — Vie agricole des Madgyares. — Le petit Mitschko. — La sœur Wilma et l'oncle Immes . . . 226
— XII. — La fuite. — Les plaines inondées. — Le conducteur de charrois. — Adieux au lecteur. 244

APPENDICE.

Coup d'œil général sur l'histoire de Hongrie et des événements antérieurs à la guerre de 1848-1849. 267
I. — Origine de la Hongrie. — Epoque féodale. — Esprit d'indépendance sauvage. — La Hongrie et la maison d'Autriche 269

II. — La Hongrie moderne. — Marche des événements. Le Palatin Joseph. — Discours de Kossuth à Presbourg. 276
III. — Ministère hongrois. — Désorganisation de l'Autriche. — Préparatifs de la guerre. — Croates contre Hongrois 287
IV. — Siége de Vienne. — Événements de la campagne. — Vindischgrætz s'empare de Bude-Pesth. — Bem en Transylvanie 295
V. — Les Autrichiens, vainqueurs à Kapolna, sont battus à Gædellœ.— Pesth abandonné. — Retraite sur Raab. — Victoire des Hongrois 306
VI. — Derniers mouvements de la campagne.—L'Autriche battue appelle la Russie. — Conduite de Gœrgey. — Conclusion 312

FIN DE LA TABLE.

COLLECTION DIAMANT

A 1 FR. LE VOLUME.

BALZAC (H. de).	**Les Fantaisies de Claudine.**
	Théorie de la démarche (ouvrage inédit).
CHASLES (Philarète) . . .	**La Fille du Marchand.**
DESPLACES (Auguste). . .	**Impressions et Symboles rustiques.**
GAUTIER (Théophile). . .	**Émaux et Camées,** 2e édition.
	Celle-ci et celle-là.
GÉRARD DE NERVAL. . .	**Petits Châteaux de Bohême.**
GOZLAN (Léon).	**Les Maîtresses à Paris,** 2e édition.
	Comment on se débarrasse d'une maîtresse, avec une préface sur la Légèreté française.
HOUSSAYE (Arsène). . . .	**La Vertu de Rosine** (nouvelle édition).
KARR (Alphonse).	**Midi à quatorze heures.**
	Proverbes.
LECOMTE (Jules).	**Histoire d'un Modèle.**
MARTIN (N.).	**L'Écrin d'Ariel.**
MÉRY	**La Chasse au Chastre,** avec une préface sur Alexandre Dumas.
PRÉMARAY (Jules de). . .	**Le Chemin des Écoliers.**
STENDHAL (H. Beyle). . .	**L'Abbesse de Castro.**